Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittorèsque fait à Bade, Rastadt et Carlsruhe en 1839 - Cod. Karlsruhe 3489

Karlsruhe, 1839-1849

Voyage à Bade, Rastadt et Carlsruhe

urn:nbn:de:bsz:31-301015

Visual Library

Voyage

à Bade, Rastadt et Carlsruhe

Epigraphe.

Alfieri, au sujet des Voyages, a dit en Italien:

Certo l'andar quà e là peregrinando
Mé piacerol molto ed util arte;
Pur ch'a pié non si vada, ed accantando
Vi s'impara assai più che sulle carte,
E non dirò se a stimar o spregiar l'uomo,
Ma a conoscere se stesso, e gli altri in parte.

Je dirai aussi en français, en traduisant Alfieri,

Çà et là voyager au gré de ses Désirs,
Doit être mis au rang des plus nobles plaisirs;
Non en allant à pied et l'ennuie pour escortes,
Mais dans un char léger qu'un bon cocher emporte.
Les Voyageurs ardents en apprend plus cette fois.

Qu'en parcourant la carte à l'aide de ses doigts.
En estimera t'il l'homme ou meilleur ou pire,
Je n'ose sur ce point rien penser ni prédire,
Mais du sort inconstant longtems à la merci,
Il se connoîtra mieux et les autres aussi.

Mieux a raison, et cependant Mme de Sthal prétend que « voyager est
» un des plus tristes plaisirs de la vie. Traverser, dit-elle des pays
» inconnus, entendre parler un langage que l'on comprend à
» peine, voir des visages humains sans relations avec votre passé ni
» avec votre avenir, c'est de la solitude et de l'isolement sans repos ni dignité.

Je me permettrai de ne pas être de l'avis de Corine, et je dirai à mon
tour: voyager est le plus délicieux plaisir de la vie, parcourir des pays
inconnus, sentir sa curiosité sans cesse excitée de la manière la plus
piquante, ses impressions changer comme les lieux, les hommes et les
choses, jouir d'une nature toujours variée, se mettre en contact avec des
hommes d'opinions et de mœurs diverses, avec des choses de formes
nouvelles, n'est-ce pas étendre les bornes de notre univers, n'est-ce pas
donner à l'imagination un champ plus vaste, à la réflexion des sujets
plus multipliés, agrandir, enfin, la sphère de nos idées et de nos connaissances.

vous pouvez bien quelque fois ressentir l'isolement du coeur, mais vous n'éprouvez jamais l'ennui de l'esprit, et si vous ne rencontrez que des êtres sans liaisons avec votre passé, vous en trouvez aussi qui veulent bien en avoir avec votre avenir, et dans tous les cas en établissant volontiers de très-agréable avec votre présent. Rien de monotone dans les voyages; la vie y est active, tantôt gaie, tantôt sérieuse, toujours instructive; l'homme perdrait-il donc de sa dignité en s'instruisant! Enfin, lorsque courbé par les ans, vous êtes appellé au repos, hé bien! qui a beaucoup vû peut beaucoup se souvenir et qui se souvient beaucoup, peut beaucoup raconter et cela amuse encore.

à la diatribe de Mme de Staël contre les voyages, je joindrai celle plus incisive encore d'un de mes amis, qui bien qu'un peu misantrope, n'en est pas moins aimable et spirituel.

Toujours courir le monde est une triste chose,
Lorsqu'est passé le tems où l'on voit tout en rose!

C'est en vain qu'au hasard et sans bûte arrêté,
Le nord et le midi verront l'oisiveté
Parcourir en baillant leurs plaines sillonnées,
De canaux et de rails... admirables pensées,
Du génie inventif de nos spéculateurs!
Du culte du veau d'or aveugles zélateurs,
Qui dans le lucre seul ont placé l'espérance,
Vrais ennemis de l'âme et de la conscience!
Hé que me fait à moi, qui veut vivre en chrétien,
Le vain éclat du monde où je ne trouve rien?
Les volupté de l'âme et les plaisirs du cœur,
Sont les seuls sans regrets qui donnent le bonheur.

Notre cher ami, comme l'on voit, n'est pas grand partisan du progrès, même dans les arts. Mais lui qui ne veut vivre qu'en chrétien, a-t-il donc oublié que c'est la religion du christ qui a donné la plus grande impulsion à ces arts qu'il méprise, et qu'il admire tant dans nos basiliques. Pourquoi repousser ces mêmes progrès parcequ'ils ne s'appliquent pas à la religion,

à un but désormais accompli, mais à un autre but, bien noble encore, la civilisation du monde, la prospérité des peuples, le bien-être matériel de l'homme. Quant aux peurs de goût de mon ami pour les voyages, on voit qu'il a passé le tems, où l'on visite toute un rote, et pour se plaire dans les voyages, il faut que le printems de la vie s'unisse au printems de la nature.

Voyage pittoresque.

Fait en 1839

à Bade, Carlsruhe, et Rastadt

Prologue.

J'habite une petite Ville de la Meurthe sur la Moselle, où la vie s'écoule comme les eaux de ces fleuves, lentement et sans bruit. J'ai un peu de fortune et beaucoup de loisirs, portant souvent de l'ennui. Une femme, deux filles partagent avec moi fortune, loisirs, ennui.

Un jour que toute cela pesait sur nous plus encore que de coutume, nous nous mîmes à disputer sur les petites villes de province, et la nôtre nous semblait le type assez exact de toutes les autres. Rien n'y est plus faux que ce vieux proverbe, les jours se suivent et ne se ressemblent pas; hélas! ici, les jours se suivent.

nous dévorent et se ressemblent. Encore, si nous avions la ressource d'un Casino, voir même d'un simple cabinet de lecture, mais non, il faut nous contenter d'un théâtre sans acteurs, d'une société philarmonique, dont un étourdissant ophicléide du régiment fait tous les frais; tenant la romance comme Arnal déclare sa passion sur l'air du chœur des Diables dans Robert. C'est à faire fuir les plus intrépides dilettanti.

Vous réfugiez vous dans les salons;

. . . . . Chacun éprouve,

Et l'ennui qu'il y porte et celui qu'il y trouve.

Le Wit sérieux, de la gravité surannée, occupe les momens; au mobile écarté, à l'allure vive et légère, se presse la jeunesse; on voit à la Bouillotte hasardeuse, la beauté qui s'en va, dire à regret, Je passe, tandis que le joueur avide, s'écrie, Je tiens. Ici, la mordante épigramme, vous choque et vous blesse, là un trait malin vous pique et vous irrite. Celui-ci dans un rébus met toute son esprit, celui-là de calembourgs vous assiège et vous

lasse; un autre vous mime et vous grimace; un autre encore, stantor de salon, vous écrase de la voix et du geste et de sa lourde gaieté vous domine et vous oppresse; celui-là galant d'autrefois, croit à tout le sexe pouvoir tourner la tête, on dit qu'autrefois il faisait sauter le Bouchon et qu'aujourd'hui il se livre tout entier aux plaisirs de la chasse. Le grognard de l'empire conte ses batailles, le riche ses procès, le sot ses succès. Vous parlerais-je de cette belle qui d'un air de Junon, vous jette de sa grandeur un regard féodal et semble empalée dans son arbre généalogique; de cette autre délaissée qui languissante et plaintive, affecte l'air d'une colombe blessée. De tels originaux se rencontrent partout, Paris en abonde, en province il s'en trouve, et chacun près d'eux peut choisir et varier son ennui.

Fuyons, échappons au sort qui nous presse... Voyageons...

.....est-il rien de plus doux dans la vie,

Que d'aller, de venir au gré de son envie.

Et tous d'une commune voix s'écrièrent: Voyageons; allons

aux eaux... Mais auxquelles ?.. Plombières ; Bah ! connu, toute la France y va, et c'est devenu trop français. Je voudrais tâter du Germain. — hé bien ! allons à Bade — ah ! C'est mieux, il y va toute l'Europe et c'est le monde en raccourci — allons à Bade.

Nos jeunes gens, avides comme la jeunesse de voir et de s'instruire, trouvent pour eux le cercle du voyage un peu trop restreint. Bade ne leur offre que des montagnes et des forêts ; tout pour les sens et rien pour l'esprit. La riche hollande, l'industrieuse Belgique, les arts et les souvenirs de l'une, les manufactures et les chemins de fer de l'autre, partout cette puissance de l'homme et du génie, parle bien plus à leur jeune imagination que les tableaux de la nature tant ravissants soient-ils — va donc ; pour vous la hollande et la Belgique, pour nous Bade et ses plaisirs. — accordé. — rendez-vous général à Strasbourg, séparation ensuite. Les uns par bateau à vapeur descendront le Rhin, les autres pénétreront en Allemagne — arrêté à l'unanimité. — Vive la santé,

l'argent et les Voyages !

Sur ce, le Cœur contents, pour le Voyage projeté, chacun s'apprête. L'un prend ses crayons, l'autre ses tablettes. Des pays parcourus chacun veut rapporter des Souvenirs. Celui-ci, que les arts captivent, des chefs d'œuvre de la flandre veut prendre quelque traits. Celui-là, porté aux idées positives, des deux peuples naguères réunis, veut de leur séparation étudier les effets; approfondir de l'un la source des richesses, recueillir de l'autre l'aveu de sa défaite, puis amer de son isolement qui tenant son industrie captive, laisse ses ouvriers oisifs et son peuple dans la misère. Pour moi, que le seul plaisir guide, je conterai mes impressions, je tracerai les lieux, je parlerai des hommes et des choses : quelques réflexions parfois varieront mes couleurs, mais toujours la gaieté conduira mes pinceaux. Pour relever plus encore mes écrits, je jetterai çà et là quelques fleurs, la plus part détachées de la couronne du plus aimable de nos poètes. Ce sera comme ces touches brillantes des maîtres qui donnent plus d'éclat au tableau de l'élève.

12.

Mais avant de quitter mon pays il faut au moins que j'en parle, et c'est par lui que je commençai mes Lettres.

1re Partie.

Toul, Nancy, Strasbourg.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Voyage pittoresque fait en 1839 à Bade, Rastadt et Carlsruhe.

Chapitre 1er.

Toul.

On a sans doute déjà deviné que la petite Ville de la Meurthe sur la Moselle dont j'ai voulu parler dans le préambule qui précède, était la petite Ville de Toul. Ne la passons point sous silence; toute petite qu'elle est, elle n'est cependant pas à dédaigner comme on va le voir par ce qui suit.

Toul n'a pas toujours été la chétive succursale d'une brillante métropole départementale; que l'écrase de sa splendeur et de sa proximité; elle a eu une existance propre, honorable, puissante même, et elle est aujourd'hui

comme ces nobles déchus qui reflètent encore en eux la gloire de leurs ayeux. Son passé à légué à son présent de nobles traces de sa grandeur évanouie.

Si nous remontons dans l'antiquité, car notre ville est bien vieille, nous la voyons sous le nom de Tullo civitas, (la Tullum de Ptolémée) la capitale d'un peuple (les Leucis) d'une peuplade si l'on veut, mais qui s'appartenait à elle-même, qui était libre, se gouvernait par ses lois, élisait ses magistrats, dont le plus élevé s'appelait le Regulus. Elle conserva longtems encore sous ses évêques cette indépendance dont ses habitants étoient si fiers, qu'ils regardoient comme leur plus beau titre celui de Cytains de l'université de Toul. Esprit démocratique, agitation et antagonisme de puissance entre le pouvoir civil et les évêques, qui par une suite d'usurpations successives devinrent les souverains temporels de Toul et prirent le titre de comte et prince du S.t empire. Voilà ce qui caractérise son histoire, jusqu'à sa réunion à la France, par le traité de Westphalie en 1648, époque où elle a cessé d'avoir une histoire propre, et où elle est venue se

fondre dans le grand empire de Louis XIV, comme un ruisseau
après avoir coulé indépendant vient se perdre dans la mer.

Que lui dit-il donc pour retenir un Dieu qui puisse
intéresser les voyageurs curieux? hé bien! qu'il s'y arrête, et
je leur promets qu'ils ne regretteront pas le temps qu'ils y
auront passé.

Le Génie arrivé de Paris notre voyageur avide de
émotions qui saisissent à l'aspect d'une belle nature. Du
haut de la forteresse il promène ses regards sur cette large
vallée où serpente un beau fleuve, où circule le canal de
la marne au Rhin qui l'embellit et la fertilise où bientôt
le chemin de fer de Paris à Strasbourg promènera sur ses
bords si riants ces wagons que la vapeur entraîne avec la
vîtesse de la pensée, y jettera cette vive animation qui accompagne
partout ces merveilleuses voies nouvelles. Il voit jaillir çà et
là, d'élégantes villas qui accompagnent des jardins ornés d'arbres
aux panaches verts qui peuplent la vallée et charment la vue.
Partout une culture variée, des coteaux couverts de vignes d'où
découle un vin abondant comme d'une source qui enrichit les

heureux habitants.

Mais notre voyageur s'avance, il descend la côte en laissant à sa gauche le beau cimetière neuf que des pilastres blancs dessinent sur le fond obscur des arbres qui l'environnent et de ceux qui le recouvrent. Il a découvert une réunion de maisons qu'il peut couvrir d'un seul de ses regards, pressées dans une enceinte de parapets et de fossés, au milieu desquelles s'élève comme un superbe géant sa colossale Cathédrale. C'est Toul. La Ville est située au pied d'un mont qui a pris le nom de S. Michel, parceque l'Archange, dit la légende, y poursuivit le diable dont la queue traînante laissa sur le sol un trait indélébile appelé le tour du diable où l'herbe n'a jamais pu croître. Ce mont et sa jumelle la côte Barine, isolés comme lui, fermèrent un immense ensemble de coteaux vignobles d'une extrême fertilité; ce qui les fit appeler par Henri IV le bel esprit les mamelles de Toul.

Enfin, notre voyageur pénètre dans la Ville par la porte de France, après avoir franchi barrières, ponts-levis,

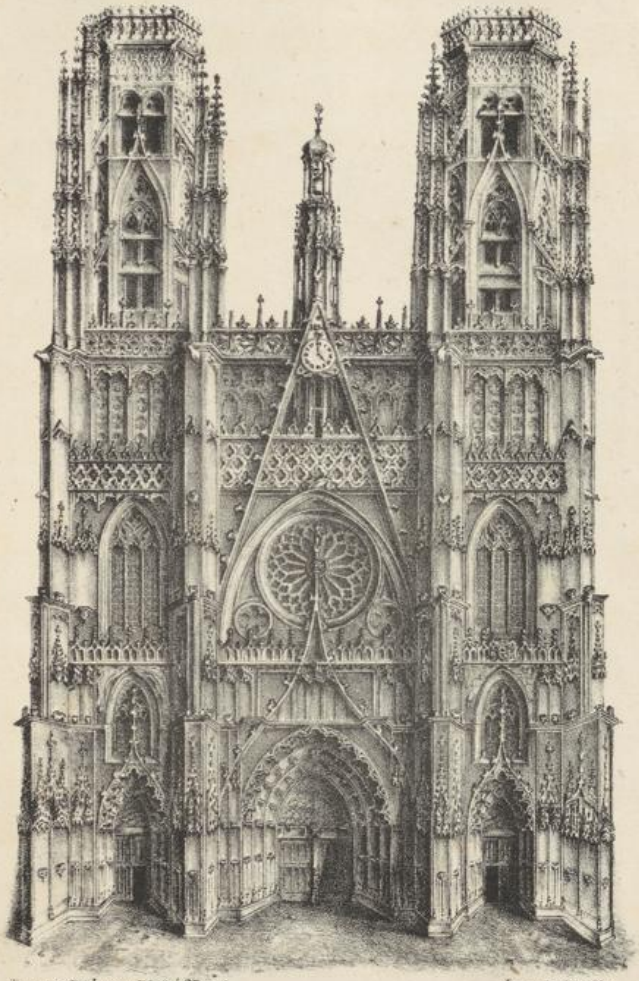
et tout cet attirail guerrier qui annonce une place forte et semble dire que pour envahir la France l'ennemi doit passer là. Le Voilà sur la place; charmant carré bordé d'une allée de tilleuls en berceaux, entouré de bancs en pierre de taille qui forment comme un divan continu et encadré par de belles maisons dont le frais badigeonnage de couleurs variées s'unissant à la verdure des tilleuls lui donne un air de parterre; que cette place est coquette! dit-il, aussi l'avions nous nommée la place Dauphine. Mais pourquoi n'est-elle pas ornée de la statue de l'un des grands hommes qui ont pris naissance dans la ville de Toul, du Baron Louis, de l'amiral de Rigny, le héros de Navarin, du Maréchal Pouvion-St-Cyr, le héros de bien d'autres batailles, tous ont été ministres de la France?.. Leurs noms sont placés au coin de nos rues! (1) (voyez les notes.)

Notre voyageur quitte bientôt les pensées des grandeurs humaines pour celles du ciel. Il a vû du haute des coteaux qui entourent la ville cette masse gigantesque autour de laquelle se groupaient les chétives maisons des hommes

comme pour se placer sous l'aile protectrice de la pensée de Dieu.* Il se dirige d'un pas rapide vers cette église dont la beauté répond à la sublimité de la destination, autant qu'y peut atteindre les hommes ; qui a conservé le titre de cathédrale comme un vieux titre de noblesse et dont l'évêque est à Nancy avec le titre d'Evêque de Toul et Nancy.

Le voilà en présence de ce monument merveilleux commencé en 965 par St Gérard, continué pendant toute la période que l'on est convenu d'appeler le moyen âge, au tems où l'enthousiasme religieux de nos pères dans sa plus grande exaltation dota la France de ces nombreuses basiliques gothiques, chez lesquelles on admire la hardiesse de la conception, l'élégance des formes, le gracieux des détails, la majesté de l'ensemble. Il est saisi d'admiration à la vue de ce portail si complet, si fini, où rien n'est disparate, où tout est soumis à une seule pensée, à une unité de conception, où enfin toutes les richesses de l'ornementation gothique se trouve entassées avec le meilleur goût, avec l'art le plus habile. Il se dit : est ce bien là le travail des hommes

* qui les effaçait tellement à sa vue qu'il s'était demandé plus d'une fois « Mais où est donc la ville de cette cathédrale.



Dess. et lith. par l'Abbé Morel. Imp. de Pouillet

Cathédrale de Toul.

ne serait-ce pas celui des génies ?... non, c'est celui de la foi ; et son étonnement cette fois lui-même en est pénétré.

Notre voyageur prend ses tablettes et en trace la description suivante.

Deux tours élégantes, pleines majestueuses de l'entrée de la demeure d'un Dieu, flanquent la gigantesque façade qui sépare la vie réelle du monde, de la vie spirituelle de l'éternité, préface du grand livre des destins de l'homme sur la terre. Elles s'élancent du sol vers les nuages comme la pensée vers Dieu. Lourdes près de la terre d'où elles sortent, légères et aériennes vers le ciel où elles semblent diriger dans cette voie nos regards ; elles se terminent par des couronnes comme la vie du chrétien. Elles sont entourées de pinacles élancés, de fines pyramides, d'aiguilles dentellées, cortège admirable luttant d'efforts pour atteindre le ciel, liés les unes aux autres par de légers et nombreux arceaux. Entre les deux colonnes s'élève Notre, élancée et légère cette jolie tourelle, ce campanille d'un goût exquis, découpé à jour et couronné de son élégance)

ces tristes heures que nous voyons tourner toujours sans jamais s'arrêter, depuis la première qui nous amène au temple jusqu'à celle qui nous est fatalement marquée pour la dernière et qui nous y ramène. C'est le portail de cette vie éphémère d'ici bas, c'est aussi le portail de l'éternité, comme si dans cette poëtique architecture gothique tout devait être simbolisé. Trois galeries à jours en fleurs de trèfles, en lis mutilés, partagent la hauteur et règnent sur toute la longeur de la façade. Elles se lient avec ces admirables dentelles gothiques, ces innombrables feuilles d'acanthes parsemées de toute part. Au dessus de la porte centrale brille une resplandissante rosace à vitraux de couleurs, encadrée dans un gigantesque triangle ogival. Les bases des tours, les trois portes d'entrée étoient ornées d'une foule de statues de nos saints reposant sur des bases surmontées de dais délicieusement découpés. Les bases et les dais restent seuls aujourd'hui, les saintes statues ont été arrachées de leurs niches, brisées, dispersées par les mains des hommes armées du marteau destructeur de notre terrible révolution de 93. heureusement leur vendalisme n'a pas été

jusqu'à détruire le monument lui-même, quoique l'ordre, dit-on, en ait été donné.

Voilà ce portail merveilleux, la gloire du Coul. Quel est l'auteur d'une si étonnante conception? Quel pays l'a produit? à quelle heureuse contrée les évêques de Coul l'avaient-ils empruntés? Ils ne l'ont point empruntés, il existait dans leur diocèse, tout près de la cité épiscopale. C'est dans la petite ville de Commercy que vivait ce Jacquemin regardé comme l'auteur de ce magnifique portail, terminé en 1496.

Notre voyageur, plein de l'émotion qui le domine, franchit le seuil du temple et admire encore cet aspect de grandeur et de majesté que lui donne cette voute hardie, dont l'arc aigu conduit la pensée vers le ciel, ces dix-huit colonnes aériennes qui le soutiennent. que c'est beau, que c'est exaltant! continuant ses notes, il signale cette jolie galerie à jour qui couronne l'église cet orgue monumental dont la voix plaintive frappée de ses sons harmonieux le chrétien au pied de l'autel et le dispose aux extases religieuses. L'on regrette qu'il cache la brillante rosace du portail; pourquoi n'est-il pas sur le côté? Il inscrit avec

ravissement ce joli autel gothique, si délicatement découpé dans de la pierre blanche qu'il voit à sa droite, et bien plus encore cette merveilleuse scène de sculpture moderne placée à sa gauche et qui attire spontanément ses pas et son admiration. C'est une crèche, une adoration des bergers due aux ciseaux des frères Anguier célèbres sculpteurs surtout dans l'art chrétien. Le premier plan domine la scène. C'est l'enfant mystérieux reposant sur de la paille le premier lit de l'homme. Joseph et la Ste Vierge le contemplent et semblent remplis des grandes pensées que suggèrent la destinée prédite par les prophètes à cet enfant. Derrière, le bœuf et l'âne le réchauffent de leur haleine; des bergers prévenus de sa venue, l'entourent et versent sur lui leurs présents de fleurs et de fruits. Du haut des airs le père éternel porté par les anges étend les bras, comme pour annoncer aux hommes que le grand Mystère s'accomplit, que la régénération du monde va s'opérer et que la société va désormais reposer sur la morale pure et les exemples d'un divin législateur. Le premier plan fût reproduit par les auteurs du monument pour l'autel du Val-de-grâce, d'où il a été transporté à l'église St Roc, où on le voit

encore. Mais ici le monument est entier, et si St. Mihiel montre avec ostentation son magnifique sépulcre sortis des mains de Ligier Richier artiste lorrain du 17e siècle, Toul peut montrer avec orgueil sa crèche sublime.

Mais notre voyageur qui est un homme de goût, à côté de la louange distribue aussi le blâme et la critique. Il blâme cette ornementation pompadoure en pierres blanches incrustées de marbres noirs, qui entourre l'abside, et dont le style maniéré est si peu en harmonie avec le style si noble de l'édifice. Il lit par les chiffres qu'on a eu soin d'y placer, qu'on a été cent ans de 1625 à 1725 pour exécuter ce chef-d'œuvre de mauvais goût. Il critique également ces chapelles de la renaissance qui placées en dehors de l'église n'y font pas au moins disparates, et peuvent servir à attester le goût de l'époque qui les a vu construire. quelle lourdeur, quelle complication sans style et sans grandeur! Dans celle de gauche est déposé un siège sculpté en marbre blanc, appelé la chaîne de St. Gérard, mais qui pourrait bien remonter plus haut et avoir servi à notre Regulus lorsqu'il rendait la justice dans

le bois sacré, situé où est aujourd'hui la cathédrale. On ne peut pas lui refuser une haute antiquité; ses années sont pour ainsi dire imprimées sur les parties usées du monument par le long emploi qu'on en a fait. De savants archéologues en reculent l'exécution jusqu'au tems de Constantin; Mais il n'est pas de datte incertaine qui résiste à la perspicacité de nos antiquaires, ils aiment mieux se jeter dans les tems les plus obscurs que de mettre leur savoir en défaut.

Il déplore la dévastation vandalique de nos héros de 93 qui le prive d'une quantité de bas-relief, de mausolées d'autels dont était orné l'intérieur de notre église, ils se sont même attaqués dans leur fureur, ces patriotes fameux, à la statue de Jeanne-d'arc, l'héroïne populaire du plus sublime patriotisme; les ignorans l'ont prise pour une sainte comme on en voit tant. Les vitraux de couleur, ces brillantes productions du moyen âge, que l'on cherche avec effort à reproduire aujourd'hui, sans avoir encore pû réussir complètement, n'ont pû échapper au vandalisme restaurateur du 18me siècle, lequel entre autres dégradations se donna la

fantaisie de substituer dans toutes les églises du verre blanc aux magnifiques enluminures du moyen âge, à travers lesquelles passoient ces lumières colorées qui répandoient dans le sanctuaire ce sombre mystérieux qui porte au recueillement. A peine ~~en~~ paraît il consolé de tant de privations par la vûe du reliquaire de St. Mansuy, l'apôtre des Leuques, qui vers le milieu du 3e siècle convertit au christianisme le Regulus de Toul en ressuscitant son fils qui s'était noyé dans la Moselle, et par suite converti aussi tout le peuple Toulois; c'est à peine même si il donne une grande attention au St. Clou, autre reliquaire renfermant la pointe de l'un des clous qui servit à attacher Jésus-Christ sur sa croix, dont on montre la tête à Trèves avec la Ste tunique, récemment renouvellée des anciennes superstitions, source de richesse et de profits pour la ville et son clergé. Mais il examine avec un certain intérêt un beau missel de Toul, avec gravures enluminées du 14e siècle.

Pas encore fatigué de voir et d'admirer notre curieux voyageur se glisse dans le cloître gothique qui accompagne l'église, superbe promenoir des moines et des chanoines, où

se faisoient les processions intérieures. Sous ces voutes sombres, sous ces arceaux d'ogives aigues, ces ramifications de nervures saillantes, qui se croisent comme les branches d'une allée en berceau, à la vue de tous ces fûts alignés qui reculent l'espace en allongeant la perspective, il se sent pénétré d'antique religiosité, et cependant ce cloître remarquable le cède en beauté au charmant petit cloître de St. Pengoult, seconde église de Tout, de la même époque que la cathédrale.

Tout cela n'est-il pas beau Mr. le Voyageur, et regrettez-vous le tems passé dans une si continuelle admiration. Après tant de merveilles élevées à la gloire de Dieu, je n'oserais vous faire voir celles qui ont été élevées à la vanité des hommes. Cependant attenant à l'église voilà le palais anciennement épiscopal, aujourd'hui administratif. La cour d'entrée en est assez noble, l'intérieur ne manquait pas de grandeur. Mais tout à peu près a disparu avec son ancienne destination. Le quartier militaire, où sont réunis un grand nombre d'édifices le long d'un canal qui traverse la ville, nous donne un air d'importance que nous aurions bien de la peine

de tirer de nous-même, car nous ne sommes ni industriels ni fabriquants, mais nous sommes vignerons par excellence.

Passez à Toul le 3 septembre, vous y verrez cette grande foire qui se tient en plein champ, dont l'aspect ressemble ~~tout~~ à un camp tartare. Tout y est réuni, cabarets, cuisines au grand air, théâtres, baladins, quilles, trois madame, chevaux-de-bois; on y vend des chevaux, des matelots, des tandelins et des vieilles guenilles; rien n'est plus pittoresque, plus animé, plus saisissant que ce marché à la tartare.

Voilà, mon cher voyageur, ce que vous pourrez raconter de la petite ville de Toul. Vous pourrez même y ajouter pour compléter le tableau, que dans la société touloise il règne un air de distinction, une élégance dans le ton, les manières, la mise que l'on rencontre rarement dans les petites villes de province et qui font qu'un étranger en entrant dans nos salons, ne semble pas s'être éloigné de Paris. On y trouve des femmes aussi distinguées par leur esprit que par leur instruction, dont la conversation ne se borne pas à ce frivole langage qu'alimente la médisance

ous la toilette, mais qui sont ornés par la lecture des nos
meilleurs auteurs, dont elles savent critiquer les productions
et apprécier les beautés. Vous verrez que l'on voudra nous
voir, nous connaître et qu'on ne voudra plus nous quitter, car
nous sommes affables et hospitaliers. Maintenant de toute
cela ne suffit pas pour vous retenir parmi nous, partez,
sortez par la porte Mendelle vous passerez la rivière sur
un beau pont en pierres de taille formé de sept arches,
ornements de la Vallée.

Adieu donc, mon cher Voyageur, vous allez continuer
Votre Voyage et moi je vais commencer le mien.

Chapitre 2.

Départ.

Déjà les oiseaux frileux, qui accompagnent le Soleil dans sa fuite vers l'hémisphère austral, sont revenus avec lui. L'hirondelle s'est installée au plafond de ma fenêtre et sentinelle vigilente elle me prête secours contre les insectes ailés qui troublaient mon repos. Les oiseaux par un doux gazouillement célèbrent leurs amours; le parfum des fleurs se répand dans l'air qui en est embaumé; un Soleil ardent verse sur la terre des flots de lumière et de chaleur,

C'était dans le mois où le chaud qu'on respire,
Oblige d'implorer l'haleine du zéphire;

nous étions enfin au mois de Juillet, lorsqu'un Dimanche, après toutefois qu'en bons chrétiens, nous eûmes imploré la protection du Ciel par une manifestation pieuse, ma femme et moi nous montons en Cabriolet, Serrés, pressés entre des sacs de nuit et

des cartons attirait obligé des femmes en voyage, et que j'appellais les impedimenta, comme les romains appelaient les bagages de leurs armées. Le postillon fait retentir son fouet et nous voilà sur la route de Nancy.

Nous franchissons bientôt les ponts de Toul. Vous ne savez sans doute pas ce qu'on appelle ici les ponts de Toul. Vous vous imaginez peutêtre que ce sont des ponts en pierre, ou en bois, ou en fer, suspendus ou non suspendus; voir même des ponts de bateaux, jetés sur un grand fleuve ou une petite rivière, peutêtre même des viaducs à la croisière de deux chemins qui leur permettent de passer l'un sur l'autre, comme on se franchit au cheval fondu. hé bien! vous n'y êtes pas. Ces ponts de Toul, que l'on nomme aussi les fonds de Toul, de leur ancienne dénomination, sont deux remblais gigantesques jetés à travers deux ravins, deux précipices d'une effrayante profondeur, pour y faire passer une large et belle route, au lieu dit les baraques, nom qui lui vient des huttes destinées à loger les travailleurs et les abritter et où se préparoient

leurs aliments. Toutes les communautés de la Lorraine et du Barrois fournissent à tous de rôles des travailleurs. Ceux-ci recevoient le pain et 25 centimes par jour. Il y avoit une hauteur de 148 Mètres à combler sur chaque Vallon et l'ouverture de leurs angles présentoit une très grande longueur à combler. Aussi cet immense travail a-t-il duré seize ans. Jadis on perdoit la tête de tels principes, à présent on perd l'esprit d'une telle opération. On la doit à ce bon Stanislas, roi en Pologne, Duc en Lorraine, malheureux comme Roi plus heureux comme Duc, (ce qui prouve que le bonheur s'élève à mesure que les grandeurs descendent) dont les Polonais ne voulurent point, mais dont les Lorrains se trouvèrent très bien; que le Ciel, hélas! récompensa si mal, en permettant qu'il se laissa brûler vif, au coins de son feu, le 28 février 1766, à l'âge de 88 ans).

En général cette route de Toul à Nancy de 23 Kilomètres est fort ennuyeuse. Nul site, nul point de vue, un seul village, Gondreville, où nos voit de la première eaux courantes

dit-on, un chateau. Des bois et toujours des bois, aussi faisait-on son testament lorsqu'on était obligé de franchir la petite distance de Toul à Nancy.

Nous approchons de cette ville célèbre par sa beauté; naguère encore on y arrivait par la côte de Battement, du sommet de laquelle on découvrait Nancy au milieu d'un vaste bassin semé de nombreux villages et de campagnes délicieuses. c'était là un magnifique point de vue. Tout cela n'existe plus pour le voyageur. aujourd'hui la route tourne la montagne et au lieu de se précipiter sur Nancy, l'on y descend par une pente très douce, tracée dans une gorge étroite qui ne laisse apperçevoir que ses berges; ensorte que l'on ne voit plus Nancy que quand on est dedans.

Chapitre 3.

Nancy.

Si l'on ne voit aujourd'hui Nancy que lorsqu'on est dedans, il faut convenir aussi qu'on le voit bien. Nancy est une de ces Villes qui par l'alignement de leurs rues où un boulet de canon ne rencontrerait pas une obstacle, se laissent voir du premier coup d'oeil, (je) parle seulement de la nouvelle Ville) ou celui qui l'a traversée en poste depuis la porte ou arc de triomphe de Stanislas, par laquelle nous sommes entrés, jusqu'à la porte St George par laquelle nous sommes sortis, la connait aussi bien que celui qui l'habite depuis dix ans.

C'était un principe de mon maître d'architecture, il faut être saisi tout-à-coup par un ensemble imposant, plutôt que de de traîner de sensations en sensations dans

les détails. Nos architectures ne sont pas parties à ce qu'il paraît, en fait de sentiments. Elles qui se succèdent, s'augmentent l'une par l'autre et la gradation conduit à l'enthousiasme. Témoins l'éloquence et la musique. Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'architecture. Tous les beaux arts se touchent, ils sont de la même famille et agissent d'après les mêmes principes. Si nous sommes saisis brusquement c'est une surprise d'admiration qui n'a qu'un moment pour durer. J'aime les plaisirs qui durent longtems.

Mais jettons un coup d'œil rapide sur cette Ville qui passe à juste titre pour une de nos plus jolies Villes de France. Nous voilà sur la place royale. L'hotel de Ville en occupe tout une côté, quatre pavillons s'élèvent sur deux autres, des bâtiments en arcades figurés et plus bas que le reste la terminent sur les quatrièmes faces, et lui donnent un air inachevé qui nuit à l'ensemble. Elle est ornée à deux de ses angles de belles fontaines où figurent de belles femmes nues et

des amours de bronze), et auxquelles on désirerait un peu plus d'eau; à toutes les entrées de rues des grilles en fer, et au milieu, de la statue de Stanislas. Le Roi-Duc est habillé à la Polonaise, couvert du manteau royal; il est appuyé d'une main sur son grand sabre courbe, mais de l'autre que montre-t-il? C'est une grosse et lourde masse de bronze, portée sur un piedestal, sur l'une des faces duquel on lit:

à Stanislas
le bienfaisant, *
La Lorraine
Reconnaissante.
1831.
Meurthe-Meuse-Vosges.

Tout cela fait plus d'honneur aux sentimens des Lorrains qu'au talent de leur artiste. Ce bon roi a remplacé une ignoble liberté, plâtre aussi monstrueux que l'espèce de liberté qu'il représentait. Lui-même avait supplanté Louis XV en romain et cuirassé. Louis XV Romain et guerrier! C'est

* Les Lorrains avaient surnommé Stanislas, le philosophe bienfaisant.

ainsi que la flatterie monte à l'histoire.

Sur face de l'hotel de Ville, un arc de triomphe sépare la place royale de la place carrière. Il est d'ordre Corinthien couronné par un attique, et porte sur son acrotère un médaillon de Louis XV, avec ces mots:

Hostium terror,

Fœderum cultor,

Gentisque decus et amor.

Louis XV la terreur des ennemis! Il n'a jamais été que celle des jeunes filles qu'il enfermait dans son parc au cerf.

La place carrière, est plutôt une large rue plantée de deux allées couvertes, précédés de grilles en fer et entourés de barrières. C'était là que se donnaient anciennement les tournois aux nobles coups de lance, les jeux de bagues et autres divertissements du moyen-age. Ces espaces appartenaient à l'ancienne Ville et touchaient à ses fortifications, aujourd'hui remplacées par les batiments à arcades de la place royale. La place carrière est entourée

de maisons uniformes et belles. Elle se termine par le palais de la préfecture, dont le portique à Colonnes doriques, surmonté d'un balcon, se continue en fer-à-cheval pour se rattacher à deux pavillons qui terminent les maisons de la place. Tout cet ensemble est fort beau, c'est encore l'oeuvre de Stanislas le bienfaisant.

Il y a bien encore à Nancy, la place d'alliance, la place de grève, la promenade de la pépinière. Mais si vous ne voulez pas gâgner le Spleen, n'y allez pas. Malgré la fontaine sans eaux qui orne la première, ses beaux berceaux d'arbres, les belles et régulières maisons qui l'entourent; Malgré le jet d'eau en gerbe de la seconde, sa plantation d'arbres sa vaste étendue qui permettrait d'en faire un superbe square, Malgré enfin les belles allées de la troisieme, sa terrasse, mais son humidité, tout cela est d'une tristesse et d'un froid à vous resserer tous les pôres, vrais lieux à suicides.

Allons à la cathédrale, c'est une église du style

modernes, je veux dire du style grec, le plus ancien des styles. Le corinthien en bas, le composite en haut, deux tours rondes décorées de pilastres, couvertes par des dômes allongés en pierre de taille avec galerie à balustrades, terminés par des lanternes surmontées de girouettes. Voilà le portail. Quant à l'intérieur, arcs-en-plein cintre, piliers carrés, le tout d'un lourd, d'un massif qui pèse sur l'esprit autant que sur le sol.

Il faut convenir que le génie religieux de nos ancêtres s'entendait bien mieux en cathédrale que le génie simplement artistique des modernes, et que le style gothique, tout gothique qu'il est, y convenait bien mieux que le style grec ou romain. Le style gothique est séparé de celui-ci de toute la distance qui se trouve de l'idéalisme chrétien au matérialisme payen. Vous sentez votre âme s'élever vers Dieu avec cette ogive qui s'élance vers le ciel, comme elle vous paraît comprimée vers la terre par ces plein cintres ou ces arcs surbaissés qui semblent se courber pour tamiser vos prières. Ce jour ténébreux et

Dans, pénétré d'un sentiment de pieux terreur qui invite au recueillement religieux. Quel est celui qui en entrant dans un temple gothique, ne s'est pas senti poussé par un sentiment intérieur à se prosterner, comme s'il se trouvait en présence de Dieu lui-même. Et dans le point de vue artistique, ces nombreuses colonnettes qui, comme les arbres d'une forêt, s'élèvent d'une même tronc, lancent de toute part leurs rameaux pétrifiés, déguisent la masse des pilliers dans leur multitude, et la force dans l'apparence de la légèreté. Ces ornements aussi variés que la pensée qui laissent toujours à découvrir et amènent dans cette de nouvelles sensations de plaisir et de surprise. On peut voir une fois avec admiration un monument grec ou romain, on voit mille fois un monument gothique avec plaisir et on admire toujours. S'en appelle à la cathédrale de Cologne comparée comparées à l'église épiscopale de Mayence que celle-ci paraît mesquine froide, dans pensée religieuse! combien la première est saisissante d'effet, de grandeur et de majesté, comme la pensée religieuse y est partout symbolisée, comme on s'y

sont entraînés à l'exaltation de l'âme vers la divinité. C'est tout ce que possède la petite ville, mais cela seule vaut mieux que tous les monuments modernes de la grande. Pourquoi un si beau monument est-il en si petit lieu! L'on est tenté de demander en le voyant, où est la ville d'une si belle Cathédrale.

Pour ne pas quitter les monuments, allons à la chapelle où sont les tombeaux des Ducs de Lorraine; c'était autrefois la petite église des cordeliers, bâtie par le Duc Renri II, de 1477 à 1484.

Mais en passant jettez un regard sur l'ancien palais ducal commencé par René II en 1502, qui sert aujourd'hui de caserne à la gendarmerie. Il s'étendait primitivement jusqu'à la place carrière et à la pépinière mais une grande partie en a été démolie pour bâtir le palais moderne de Stanislas, aujourd'hui la préfecture. C'est le grandiose remplacé par le mesquin. Remarquez le caractère de la façade qui donne sur la rue, malheureusement brisée par un angle qui en rompt

l'ensemble. Remarquez sa corniche et les appuis de ses fenêtres en boudins contournés; sa porte mi-gothique mi-renaissance, chargée d'ornemens en arabesques ou découpés parmi lesquels on distingue dans une niche le Duc Antoine, l'épée levée comme pour frapper, couvert de sa colle d'arme, de ses brassards, avec cette devise, Bespère avoir, et monté sur un coursier au galop caparaconné comme pour un jour de bataille. En haut les profils de René et d'Antoine avec les coiffures du tems. (15e siècle) Le tout terminé par quatre piramidions portés par autant de pilastres. Cette porte curieuse est flanquée de deux fenêtres à balcons saillants et à culs-de-lampe, dont la pointe est terminée par des figures grotesques. De semblables figures se voient dans les ornemens de la porte même. C'est un bœuf prêchant dans une chaire; c'est un singe habillé en moine, tenant un livre sur ses genoux, et bien d'autres produits par l'imagination fantasque de nos pères. Toutes ces figures font allusion à des moines du couvent des cordeliers qui étaient attenant au palais, qu'un

malin sculpteur a ainsi caricaturés.

Entrons dans la cour du palais et demandons à voir l'escalier tournant. On dit qu'on y montait à cheval, la chose me paraît possible et ce n'est pas ici une métaphore. Mais il y en avait un autre, où l'on montait dit-on en voiture, pour le coup, c'est sans doute une figure de rhétorique. Dans celui qui existe, on a pratiqué de distance en distance des bancs de pierre placés dans des niches qui leur servent aussi d'ornements, une énorme colonne en forme le noyeau. La construction et l'effet de cet escalier sont remarquables. Il conduisait à la salle de réception, aujourd'hui vaste magasin à fourrage, dont le plafond dégradé laisse apercevoir la belle charpente en bois de châtaignier. Toutes ces choses ne sont plus que les débris d'un tems qui n'est plus. Sic transit gloria mundi.

On avait donné à ces bons pères, les cordeliers de Nancy, si grotesquement caricaturés sur la porte d'entrée du palais ducal, la garde des derniers restes du

Ducs de Lorraine, comme les chanoines de St Denis avait celle de nos rois. Les uns et les autres moines et chanoines, rois et ducs, avoient été emportés par la tourmente révolutionnaire de 93, tout à été ramené par nos revers militaires de 1814. François 1er empereur d'autriche, de la famille de Lorraine, passant à Nancy, fit restaurer l'église, rétablir les tombeaux de ses ancêtres et institua une fondation perpétuelle pour que chaque jour il soit dit une messe dans le sanctuaire de ce petit Camposanto ducal.

Le premier tombeau qui en entrant s'offrit à nous, est celui de Callot, ce graveur si célèbre dans les grotesques, dont l'âme patriote répondit à Louis XIII qui l'invitait à graver son siège de Nancy, « J'aimerais mieux me couper le pouce que me déshonorer en perpétuant le souvenir de votre entrée dans ma patrie. Il était né à Nancy et il y mourût à l'âge de 43. Mais Callot en tête des Ducs de Lorraine! La puissance du génie précédant les puissances du monde! C'est bien philosophique. Cependant n'en déplaise à la philosophie je demanderai ce que Callot

fait en pareille compagnie et si c'est pour cacher que le puissant empereur d'Autriche a fait restaurer la chapelle sépulcrale de ses ancêtres? ou il y a des convenances, que Callot devait être ailleurs. Il est vrai qu'il y est si mesquinement qu'il a l'air de s'y être glissé par surprise et tout honteux d'y être. Il s'y fait petit, modeste, se dissimulant pour ainsi dire comme s'il craignait de réveiller l'orgueil de tous ces potentats. au reste il est à la porte, qu'ils parlent et d'un saut le voilà dehors.

Quatre sarcophages sont placés sous quatre arceaux; ce sont ceux d'Antoine de Vaudémont, mort en 1447 et Marie d'Harcourt sa femme. Ils sont couchés sur leur tombeau, qui est entouré d'anges et de moines à l'instar des beaux tombeaux des Ducs de Bourgogne placés au musée de Dijon. celui d'Henri de Vaudémont mort en 1378 et d'Isabelle de Lorraine sa femme. celui d'un Duc Thiébault mort en 1303 habillé en guerrier du temps; enfin, celui de Philippe de Gueldres, femme de René II, morte en 1547. Elle est étendue sur son lit de mort et

vêtue en habit de religieuse. Cette statue est en pierre couleur ardoise la figure et les mains sont seules en pierre blanche. C'est un très-beau morceau de sculpture. La figure a surtout une expression de noblesse et de douceur extrêmement remarquable. Quoiqu'âgée on voit par la finesse des traits que cette femme a dû être d'une grande beauté. Je désire que ce soit un portrait. Comment ce morceau a-t-il pû échapper au marteau révolutionnaire?

Mais de tous les monumens de cette chapelle celui qui attire le plus les regards, c'est le mausolée de René II, exécuté en 1518. dans lequel l'artiste semble s'être complu à nous transmettre tout ce que pourait enfanter tout le mauvais gout de la renaissance, qui ne sait déja plus être gothique et ne veut pas être classique. C'est un mélange de petites statuettes, d'anges, de saints, d'écussons, de petits pilastres, d'arabesques, d'ornemens mesquins, le tout doré ou peint en azur ou en vermillon. Dessous tout ce fatras, se trouve une statue du Duc, prosterné devant un prie dieu, la Vierge lui

apparât. Ces deux Statues en plâtre, j'avons passablement par leur blancheur, au milieu du badigeonnage qui les entourent. Entre le Duc et la Reine est un tableau en marbre noir incrusté dans le mur, sur lequel on lit une épitaphe en vers composée de quatre strophes écrites en orthographe du tems. La première nous apprend que, René était roi de Jérusalem et de Sicile, Duc de Lorraine et de Bar, comte de Guise et de Vaudemont, d'Aumale et de Blâmont. La deuxième nous dit, que Charles puissant Duc de Bourgogne, lui fit la guerre, pour lui conquister sa Lorraine, mais que René le combattit en bataille puissante, et lui fit prompte déconfiture. La troisième nous apprend qu'il vivait en paix lorsque la mort qui trop blesse, le vint toucher du dard d'apoplexie, à l'âge de 63 ans. Enfin la quatrième nous fait part qu'il fut inhumé en ce Couvent dont il fut le fondateur, en Décembre l'an mil huit et cinq cent. (1508)

Nous passons ensuite à la chapelle ducale, dans l'enfoncement de couloir qui la précède nous remarquons deux

Chatelain Raimond

CHAPELLE DUCALE.

personnages en relief, incrustés dans la muraille. C'est Gérard d'Alsace et la blonde Hedwige de Nanur sa femme. Lorsque en 1048, la Lorraine fut divisée en deux, la Lorraine Mosellane fut donnée à Gérard d'Alsace. Il est le chef de la maison Lorraine Autriche aujourd'hui régnante. Dans ce petit monument dont la simplicité l'a sans doute sauvé de la destruction qui s'attachoit à tout ce qui rappelait la grandeur d'autrefois, Gérard est en habit de pélerin, une croix sur la poitrine, un bâton à la main. Il avait sans doute fait le voyage de la terre sainte, et ce monument était destiné à le rappeler.

Nous pénétrons dans la chapelle ronde. C'est un octogone régulier de dix mètres environ de diamètre surmonté d'une coupole élégante ornée de rosaces d'anges et d'archanges sculptés dans des caissons et qui se termine par une lanterne à jour. Au pourtour de cette chapelle s'élèvent sept tombeaux en marbre noir sur lesquels reposent une couronne, un sceptre et une main justice placés sur des coussins en cuivre. Les tombeaux sont

Séparés les uns des autres par deux colonnes en marbre noir entre lesquelles figurent des génies portants des attributs de la souveraineté. Les croisées en vitres de couleurs sont séparées par des trophées d'armes et les portraits en médaillons des différents rois. Elles projettent dans le sanctuaire une lumière lilas, dont l'effet colore assez bien l'esprit d'une teinte mystérieuse. Au milieu de la rotonde est un autel en marbre blanc, sur lequel s'élève une statue de la Vierge flanquée de deux anges agenouillés. Sur le devant repose un christ au tombeau, bas relief qui ne manque pas de mérite. La porte d'entrée de la chapelle est surmontée des armes de Jérusalem, Naples, Bourgogne, Anjou, Arragon, Bar, Guelders et Juliers.

Cette est la chapelle que Charles III commença à ériger à la mémoire de sa famille, que Henri II son fils termina, que Henri III embellit encore, que la révolution française brisa et dispersa, que François 1er d'Autriche restaura, et où l'on transporta avec pompe

en 1826 les cendres des Ducs de la maison de Lorraine du lieu où la terreur de 93 les avait enfouis confusément.

De la chapelle Ducale nous nous rendons au Musée. Il occupe trois salles de l'hôtel de Ville, quoique moins considérable que celui de Dijon, l'un des plus jolis musées de France, il manque cependant par de morceaux remarquables. au milieu de cent-cinquante tableaux, entiers, qu'il renferme, vous distinguerez par de colossales dimentions, une transfiguration que l'on vous affirmera être de Rubens, mais n'en croyez rien, Rubens avait bien un autre coloris que ce ton terne et terreux. Remarquez ensuite cette pièce de Milan d'un mérite réel, mais d'une vérité hideuse. Ce musée est riche de tableaux du Guide, de Léonard-de-Vinci, du Pérugin, de Michel-ange, du Parmesan, d'amibal Carache, de Philippe de Champaigne, et parmi nos modernes le St. George terrassant le diable de Heiglec, de la bataille de Meaney d'Eugène Delacroix, assez médiocre production, où comme dans toutes les batailles vous voyez des chevaux au galop qui n'avancent pas,

des sabres levés qui ne retombent pas, partout de l'agitation et pas de mouvement. Je préfère les sujets où la situation commande aux personnages l'immobilité qu'ils ont sur la toile. Mais ce qui dans ce musée parle plus au coeur de ceux à qui notre vieille gloire est encore chère, c'est une décoration d'officier de la légion d'honneur qui fut portée par l'empereur Napoléon, un sabre qu'il a porté en Egypte et une mèche de ses cheveux. Ces objets avoient été donnés par le grand homme, au vénérable général Drouot, l'un de ses compagnons de gloire et d'exil, qui en a fait cadeau à Nancy, sa ville natale.

La bibliothèque est placée dans le bâtiment de l'université. Elle contient 25.000 volumes choisis; c'était celle de Stanislas. On y voit un manuscrit de sa main sur le grand art du gouvernement. il y a lieu de s'étonner que cet ouvrage n'ait pas été livré à l'impression, il renferme de belles maximes qui partaient d'un esprit juste et d'un coeur honnête et bon. On y a conservé un cuivre de Callot. On y a réuni quelques monumens d'antiquité. C'est

une autel votif dédié à l'hercule des carrières (1) c'est une colonne milliaire trouvée dans le cour de la Moselle, là où jadis florissait l'ancienne ville de Scarpona, et où elle servait de nos jours à amarrer des barques de pêcheurs, laquelle nous dit avoir été élevée sous l'empire de Marc-aurel-Antonine, pour indiquer qu'il y avait dix lieues gauloises de Médiomatricume (Metz) à Scarpona (3) c'est une inscription portant le nom de Rosemarte, divinité topyque tant soit peu douteuse, malgré ce qu'en dit Dom Martin dans sa religion des Gaulois (3). Ce sont de petites meules à main, taillées à l'anglaise, appellées par les antiquaires Trusatiles (Trusatilis qu'on tourne à bras) dont on se servait pour moudre le blé, dont j'ai vu encore l'usage en Illyrie et en Russie.

Je fus curieux de visiter la salle d'asile; j'y trouvai réunis dans une salle peu spacieuse, environ soixante enfants tous au dessous de six ans, auxquels l'instruction est donnée en chantant. ainsi ils épelent les lettres de l'alphabet sur l'air à vous dirais-je maman; ils chantent les nom

des nombres sur celui de Dupont mon ami, et récitant des maximes de morale sur l'air de femmes sensibles. Ces chants sont entremêlés d'évolutions qui les mettent sans cesse en mouvement. C'est ainsi que l'on a résolu, avec assez de bonheur, le problème de retenir, dans contrainte, huit heures par jour une réunion d'enfans, en satisfaisant à leur pétulence naturelle par le mouvement dans le repos, et à leur instruction sans faire naître le dégoût et l'ennui. C'est un établissement d'une éminente utilité puisqu'il s'empare des enfans des ouvriers dans le tems où ils exigent le plus de surveillance de la part de leurs parents, ce qui permet à ceux ci de vaquer librement à leurs occupations, et qu'il commence à l'éducation morale de ces enfans, dès le berceau pour ainsi dire et avant qu'ils n'ayent déjà contracté des germes d'habitudes vicieuses par le vagabondage.

Je dors à Nancy par la porte St Nicolas et au bout du fauxbourg St Pierre je trouve l'église des bons secours bâtie par Stanislas, sur l'emplacement ou furent

TOMBEAU DE STANISLAS.

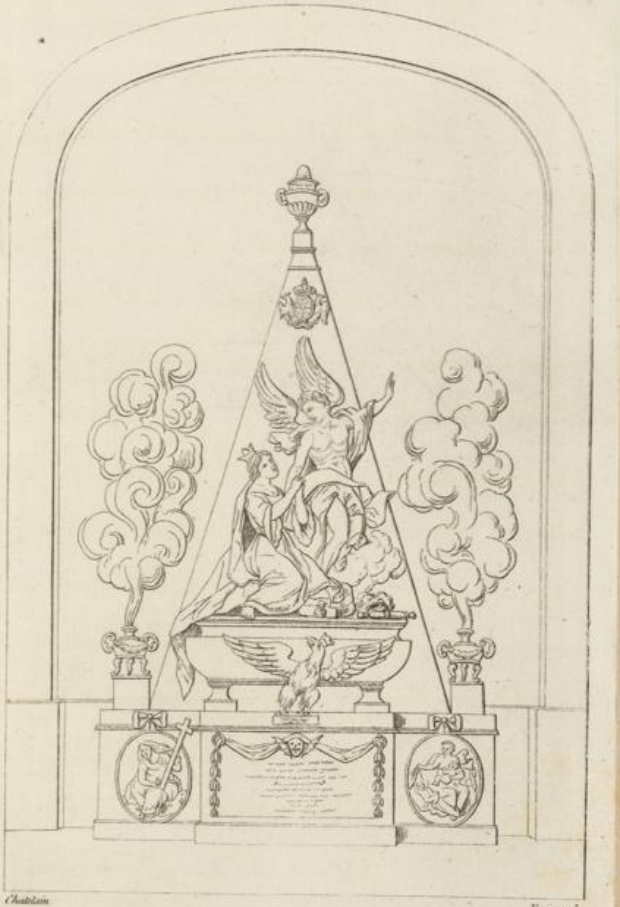
tués et ensevelis les Bourguignons et gens de Charles de Bourgogne à la journée de Nancy (1476). C'est dans cette église que reposent dans un mausolée d'un très bon style, les restes vénérés de ce bon Stanislas, si cher à la mémoire des Lorrains. Stanislas, vêtu à la Polonaise, repose sur un sarcofage, le coude appuyé sur un coussin, la main droite sur un sceptre, la couronne et la main de justice à ses côtés. La Lorraine à genoux le regarde avec douleur et tient du tablier où sont inscrits ses bienfaits, la charité succombant sous le poids de ses regrets, verse des larmes. entre ces deux femmes, un globe mi-partie voilé indique le deuil du monde. Cette image des regrets que laisse après lui un grand homme qui appartient à l'humanité tout entière, par les bienfaits qu'il a versé sur les uns et par le bel exemple qu'il laisse à tous, me paraît grande et belle. Le même tombeau renferme le cœur de sa fille Leckzinska, la vertueuse épouse de Louis XV (1768).

En face de ce mausolée est celui que Stanislas

lui-même avait fait élever à Catherine Opolinska sa femme, morte en 1747. La reine y est à genoux, une ange semble l'entraîner vers le ciel.

Moi qui tiens aux souvenirs historiques, j'allais visiter le lieu où le corps de Charles le Téméraire fut retrouvé, couvert de sang et de boue, à l'extrémité méridionale de l'étang St. Jean, par Enguerrand Seignat, évêque d'Auxerre, son confesseur, le lendemain de la bataille où il périt. On y a érigé une Colonne surmontée de la croix double de Lorraine. L'étang n'existe plus, il a été desséché, mais l'on y voit encore la croix, non pas celle qui a été érigée dans le 18e siècle, mais celle nouvellement placée; on lit sur le socle, comme on lisait sur l'ancien monument;

L'an de l'incarnation,
Mille quatre cent Septante six,
Veille de l'apparition,
Fut le Duc de Bourgogne occis



TOMBEAU DE LA REINE.

Et en bataille ici transie,
Du froid fut mis pour mémoire;
René Duc de Lorraine merci,
Rendant à Dieu pour la victoire.

On sait que le corps de Charles-le-Téméraire fut apporté en grande pompe à Nancy; que René vint lui jeter de l'eau bénite et lui prenant la main: beau Cousin, lui dit-il, Dieu ait votre ame! Vous nous avez fait moult maux et douleurs. Mais Louis XI n'était-il pas pour beaucoup dans la mort de ce beau Cousin!

---

(1) page 37) l'arc de triomphe qui orne la place Stanislas de la plus ancienne et dédié à Louis XV a porté son écusson, le rapport de la commission chargée du projet d'exécution de la statue de Stanislas, porte à la main droite dirigé vers l'arc de triomphe doit indiquer l'image de Louis XV, qui a acquit la Lorraine et la donna viagèrement à Stanislas. Mais l'écusson disparu l'attitude de la statue n'a plus de sens. Dans tous les cas, comment un étranger devinera-t-il un sens aussi subtil, lui qui n'aura pas sous les yeux le rapport de la commission, qui pourrait seul le lui expliquer.

Chapitre 4.

De Nancy à Strasbourg

Deux routes se présentent pour aller de Nancy à Strasbourg, l'une par Moyenvic, l'autre par Lunéville; l'une pour la poste parcequ'elle raccourcit d'une poste un quart, l'autre pour les diligences parcequ'elles y trouvent plus de voyageurs. au reste, elles se joignent à Héming à soixante-quatre Kilomètres de Nancy, comme il est ordonné de parler aujourd'hui.

Nous prîmes la route de la poste, mais à ceux qui prendront celle des diligences, je leur conseille d'entrer dans la jolie église gothique de St. Nicolas, et de ne pas oublier de jeter leur sols dans le sépulcre de S. Christ, dont le pavé est toujours jonché de pièces de monaies. malgré le soin que l'on

prend de leur entrées chaque soir, le lendemain matin, dit-on, il y en a toujours autant. et tous les jours mêmes recettes. à Lunéville qu'ils se gardent de jeter un regard sur le pauvre palais de Stanislas, l'état d'abandon où il est lui ferait pitié. Il y a peu de tems encore, il était habité par l'allemand Hohenloë, maréchal de France, tout aussi bien que l'anglais Wellington, aujourd'hui ce n'est plus qu'une caserne de cavalerie. Cependant une petite portion en est réservée pour y loger nos princes lorsqu'ils viennent aux camps de manoeuvres que l'on réunit quelquefois près de cette Ville. Les massifs du parc sont encore très-beaux; ils forment une promenade publique appelée le Bosquets. Lunéville est d'ailleurs une Ville de 12.000 âmes, mais une assez triste garnison.

Je ne vous dirai pas que le pays que j'ai parcouru est beau et riche; ne dit-on pas que la France n'est qu'un jardin anglais du Rhin

à l'océan, en évitant toutefois la champagne pouilleuse. Les Villages sont bien bâtis, les maisons badigeonnées en couleur variées et couronnées de toits en tuiles d'un rouge éclatant, qui donnent à ces Villages l'air de champs de coclicots (a). Mais, bon Dieu, quel langage! c'est un charabiat inintelligible. Il est entre le français qui ne finit pas encore et l'allemand qui commence à peine; si toutefois on peut appeler allemand l'autre baraguoin que l'on parle en ~~[illegible]~~ au delà des Vosges.

Sarrebourg, Phalsbourg, passons, passons, malgré la sous-préfecture de l'une, les fortifications et les liqueurs de l'autre, c'est bien un peu plus que des Villages, mais c'est en vérité moins que des villes. Nous avons hâte d'arriver à Strasbourg.

J'avais crû que les Vosges nous en séparant, nous allions avoir à traverser de terribles montagnes, l'effroi des Voyageurs; je m'imaginais déja un chemin tracé sur des précipices, des rochers menaçants sur nos têtes, ni

(a) Si j'étais allemand, je dirais qu'ils ressemblent à un plat d'écrevisses sur du Persil.

plus ni moins qu'au Simplon ou au Mont-Cenis, ni bien
point du tout, pas plus de montagnes, pas plus de routes
en rampes, que dans votre jardin, si toutefois il n'est pas
anglais. Mais si nous n'avons pas à monter, il nous
faudra bientôt terriblement descendre; ce qui veut dire,
que nous arrivons sans nous en douter au Sommets
des Vosges.

Vous qui aimez les vives émotions, les saisissements
inattendus, venez au Sommets de la descente de Saverne,
et regardez au dessous de vous! quel ravissant tableau,
quel beau panorama au naturel!

Heureux qui contemplant cette Scène imposante,
Toute de ses beautés, plus heureux qui les chante.

(Delille).

Quand à moi je ne garderai bien de les décrire, on ne
lutte pas de beautés avec une pareille nature. La Vue de
cette Magnifique contrées excite en moi une jouissance
indicible; je me livre avec effusion à l'extase de mon
admiration, et y reste longtems attaché dans l'extase

D'une contemplation délicieuse . . . Je m'arrache enfin au charme qui m'enchaine, et le cœur encore palpitant, comme quand on quitte une belle, nous descendons lentement par un chemin qui serpente longtemps sur lui-même comme si, semblable à nous, il regrettait de descendre. Sur le bord de la route nous trouvons une fontaine entourée de bancs et surmontée d'une obélisque. Sur la face qui regarde la Vallée, est écrit à simple mot: Alsace. Pourquoi n'a t-on pas ajouté un point d'admiration?

Nous voilà au pied de ces monts, c'est en nous retournant que nous voyons les Vosges dans toute leur grandeur et leur majesté. à leurs sommets sont suspendues trois ruines, restes de ce régime féodal, où les grands étoient des vautours et les petits de la pâture. J'aime ces ruines, elles nous parlent d'un tems qui n'est plus, c'est de l'histoire en pierre ouvrée. Elles portent à l'âme des sensations qui la soumettent à l'empire de réflexions sérieuses. on se dit: Dans ces murs

aujourd'hui si déserte, jadis des êtres vivans s'agitaient, et où règne le silence le plus profond, le bruit des armes et des instrumens de guerre retentissait et allait porter au loin la puissance et l'effroi. L'on y voyait des chevaliers,

Portés la lance et bois faire voler,
Le devoir faire à l'estour furieus,
Siguer, volter le cheval glorieus.

aujourd'hui squelettes lugubres, que tête-t-il de leur gloire? qu'un souvenir vain et obscur, qui chaque jour se détache de la mémoire des hommes, comme une pierre de leurs murailles. Triste destinée des choses humaines!

Les squelettes féodaux que nous signalons ici, étoient jadis les châteaux du Haut-barr, du grand et petit Geroldseck. Le haut-barr appartenait à l'évêque de Strasbourg. La chapelle, m'a-t-on dit, est encore intacte, mais il n'y a plus que les murs de la tour où l'évêque habitait. On voit aussi le Greiffenstein,

l'Ochsenstein grand et petit, que l'on appelle collectivement les chateaux du Haberacker. L'alsace, dit-on, en renfermait cent-vingt-six chateaux féodaux, on prétend qu'ils ont été ruinés dans les guerres de Louis XIV.

Saverne, la Zorn y glisse, passons y aussi, car il n'y a aucune raison pour nous y arrêter, elle a assez de la Descente pour l'illustrer. Nous ondulons encore sur quelques collines qui descendent la Volge, comme pour en adoucir la transition avec la plaine. Nous traversons une gorge resserrée entre des rochers de grès bigarré d'où ont été tirées les pierres qui ont servi à bâtir la cathédrale de Strasbourg. Enfin nous débouchons dans les plaines de cette belle Alsace!

. . . . . Nous voyons ces lieux où la Culture
Partout nous montre l'art secondant la nature.

Delille.

Dans cette heureuse contrée, pas un champ qui chaque année ne se couvre d'une double récolte. Le tabac, l'oseille, la garance, se mêlent aux autres productions.

de nos provinces centrales. C'est mieux qu'un jardin anglais, c'est un jardin classique. oh! Louis XIV, quel beau diamant tu as ajouté à ta couronne de France! L'on conçoit les regrets de l'allemagne, l'on conçoit que des savants, de naïfs docteurs de Berlin ou de Leipsick écrivent de longues dissertations dans lesquelles ils s'efforcent de prouver que l'Alsace et la Lorraine sont nécessaires pour compléter la nationalité germanique. Je trouve qu'elles complètent mieux la France, qu'il serait bien mieux encore par la rive gauche du Rhin pour frontière.

Mais j'apperçois quelque chose de suspendu dans les airs, qui touche au ciel et ne semble pas tenir à la terre. nul ville, ni village ne se montre à l'entour, c'est cependant la flèche de Strasbourg; la ville est encore cachée que l'aiguille aérienne se voit luttant de hauteur avec les nuages. nous en étions encore à seize kilomètres.

J'admirais ces routes superbes sur lesquelles l'empreinte même des roues se fait à peine sentir.

Ce doive du pauvre piéton qui trouve de distance en distance un banc pour se reposer, un arbre pour s'abriter. on n'a même pas oublié la diligente villageoise, qui se rend au marché à l'aube du jour portant son fardeau sur sa tête; une longue pierre horizontale suspendue sur deux montants verticaux, reçoit le fardeau, tandis que le siége au dessous reçoit la villageoise. cette pierre leur permet de replacer son fardeau sur sa tête, sans le secours d'autrui, c'est un banc à deux étages.

Déjà, ici nous recevons un avant goût de l'Allemagne. la physionomie des villages, l'air un peu lourd des habitants, quelque chose de sérieux et de positif dans leurs discours, de pésante gaîté dans leurs jeux, de sévère dans leurs costumes, de grâve dans leur maintien, tout cela n'est plus la France, tout cela n'est plus français. Est ce mieux, est ce moins bien? Nous avons la prétention d'être mieux, mais si ce n'était là qu'une vanité nationale! Chaque nation a son bien et son mal, il suffit de la regarder par son beau côté, et les Allemands en ont beaucoup qui leur font honneur.

Strasbourg.

Chapitre 5.

Vue générale.

Nous entrons dans Strasbourg, cette capitale de l'empire éphémère de Mr Louis Napoléon Bonaparte, qui s'était imaginé que l'on pourrait faire une révolution aujourd'hui en France, avec un petit chapeau et une redingote grise, qui n'allait même pas à sa taille.

Après avoir franchi cette multitude de fossés de pente levis, de remparts formidables, précédés de lunettes foudroyantes, qui nous avertissent que nous entrons dans l'un des boulvards de la France, nous pénétrons dans l'intérieur de Strasbourg, ville moyen-âge pur sang. Physionomie allemande bien caractérisée.

rues aussi tortueuses que du parchemin présenté au feu. Bon, voilà qui me plait. On ne sait ce que l'on trouvera à dix pas devant soi, et si la ville est déserte, au moins on ne le voit pas; car on peut toujours supposer du monde derrière l'angle qui nous le cache. Mais qui nous dirigera dans ce labyrinthe de détours? La cathédrale; elle voit tout et elle est vue de partout. Allons donc parcourons la ville.

Dignons sur rue, murs dentelés, guérites saillantes, miroirs en dehors, transportant dans les sallons la canaille de la rue, toits élancés, chargés de trois et quatre étages de lucarnes, cheminées couronnées de nids de Sygognes; comme tout cela est allemand, c'est encore la ville impériale. Dieu veuille que la main de nos modernes achitectes ni pénètre pas et que Strasbourg reste comme Rouen le type pur de nos vieilles villes. C'est donc à regret que je vois déja l'empreinte du gout moderne frapper çà et là et jetter partout une bigarure qui ôtera bientôt à

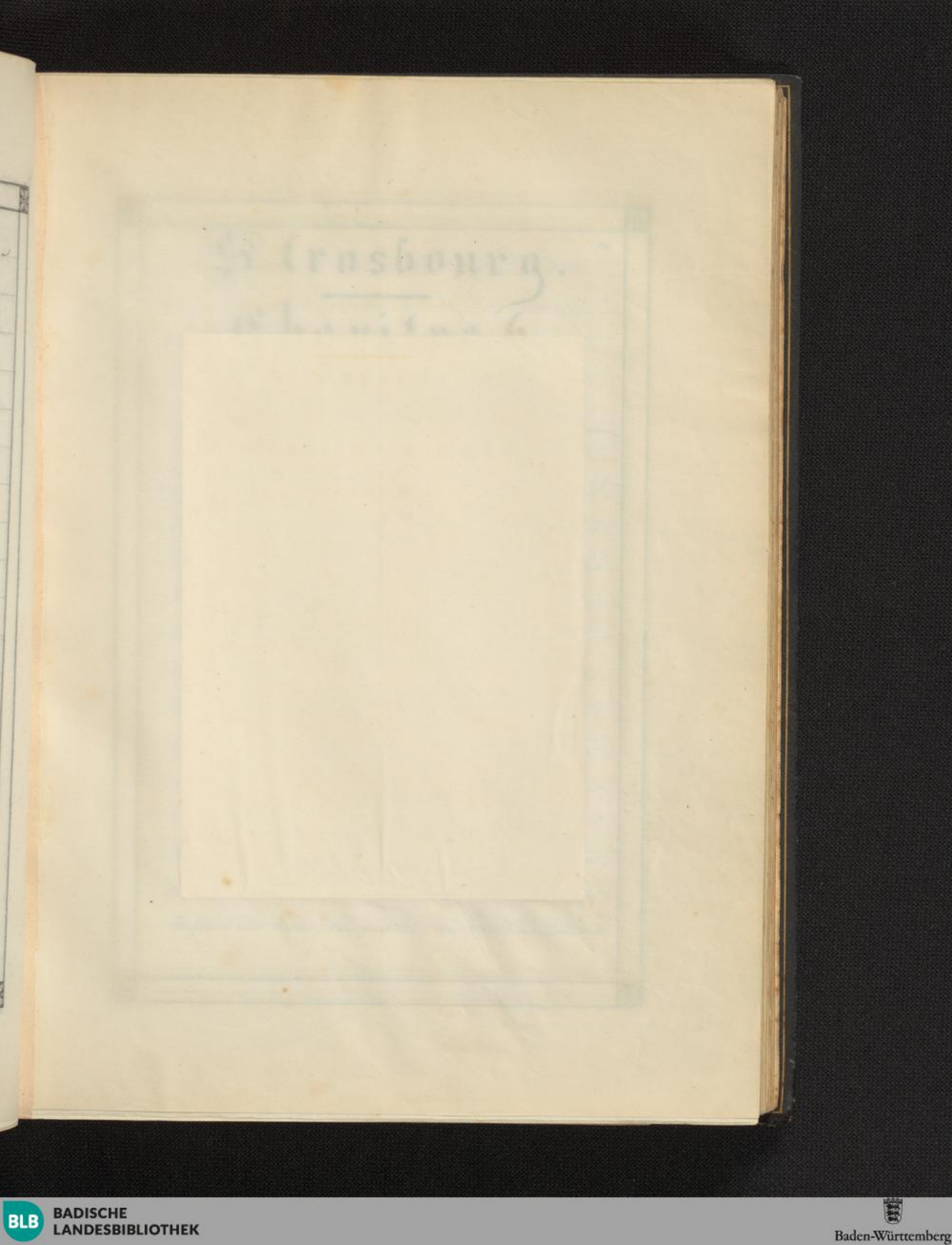
Strasbourg comme à Rouen sa phisionomie originale, l'unité de ses époques et en fera une Ville ni ancienne ni moderne, hermaphrodite d'architecture sans piquant et sans beauté.

En parcourant la Ville j'y ai vû des canaux, des quais, des ponts en fer, des bateaux qui passaient dessous, car elle est traversée par l'Ill et le Creusch qui se rendent dans le Canal du Rhin. Mais tout cela y produit peu d'effet, contribue peu à l'embélissement de la Ville.

Mais j'ai hâte de visiter la Cathédrale; c'est la merveille de Strasbourg, je dirais presque de la chrétienté. Elle que l'on voit de toutes parts, nous la cherchons au milieu des maisons qui l'étouffent. Ceci est partrop gothique. Pourquoi n'est-elle pas encore précédée d'une vaste place qui permette d'en contempler le portail depuis le Soubassement jusqu'au Sommet. Si vous vous éloignez dans la rûe qui lui fait face, vous n'en voyez qu'une partie, si

70.

Vous vous en approchez plus en vain d'avantage,
vous ne voyez plus rien du tout.



Gravé par Worms.

Cathédrale de Strasbourg.

Strasbourg.

Chapitre 6.

La Cathédrale.

Il semble qu'il y ait des localités de tout temps
destinées au culte des hommes. Nos premiers pères les
Gaulois sacrifiaient dans des bois sacrés; les Romains
détruisirent ces bois et sur les mêmes lieux déjà
consacrés par la vénération des peuples, ils élevèrent
des temples aux nouveaux dieux qu'ils apportaient.
Vint ensuite le christianisme, qui abattit les temples
des Romains et leur substitua de nouvelles églises pour
un nouveau culte. C'est que dans l'enfance des
civilisations, on conduit les hommes plus par les
habitudes que par la raison. Le lieu n'était pas changé,
ils s'inquiétaient peu de la divinité l'était, c'était
toujours un culte, des prêtres, un sacrifice. D'ailleurs

les Romains offrirent en étoutes les divinités qui se rapprochaient le plus de celles qui avaient toujours fait l'objet de leur culte guerrier, ainsi, c'était Mars et Hercule qui remplaçaient leur terrible Esus, dont ils n'approchaient qu'avec effroi, et le Dieu des chrétiens ne fût il pas toujours le Dieu des armées le Dieu des batailles. C'est ainsi que l'on fit passer successivement le Pantois guerrier par toutes les religions.

Le Sol sur lequel est bâtie la cathédrale de Strasbourg, nous présente aussi ces périodes diverses d'une même destinée. C'était primitivement un bois sacré où les Tribosques venaient sacrifier des victimes humaines à Esus. Les Romains détruisirent le bois, le Dieu et le Culte, et y substituèrent un temple en l'honneur de Mars et d'Hercule le belliqueur. Le Christianisme vint ensuite et renversa le Culte des Romains. St Amand envoyé par le pape pour établir le siège épiscopal de Strasbourg, (849) détruisit le temple

payen, et élevé sur ses ruines une église chrétienne, qui ne fût d'abord construite qu'en bois. Souvent détruite dans les invasions des barbares, elle fût toujours rebâtie et enrichie par la pieuse libéralité des rois Francs, depuis Clovis jusqu'à Charlemagne, qui en fit bâtir le chœur en pierre, dont une partie subsiste encore. Mais la nef était toujours restée en bois, lorsque le 24 juin 1007, elle fût consumée par le foudre. Alors il fût résolu que l'église serait reconstruite en entier en pierre et l'année 1015 on vit commencer les travaux. Ils s'exécutèrent par corvées et furent payés avec des indulgences. Dans ces tems de ferveur et d'enthousiasme religieux, que de chef-d'œuvres ne devons nous pas à cette commode monnaie! aujourd'hui la source en est tarie et elle n'aurait plus cours parmi nous; c'est à peine si nous pouvons obtenir de la bonne volonté des chambres et non pas à coup sûr de son zèle religieux, pas même de son enthousiasme artistique une par celle budjétaire pour entretenir médiocrement

ce que la Voix d'un simple religieux faisait construire à neuf. Le portail et la tour ne furent commencés qu'en 1277 sur les dessins Erwin de Steinbach petite ville du pays de Bade. Ce ne fut qu'en 1439, que ce vaste édifice fut mis dans l'état où nous le voyons aujourd'hui.

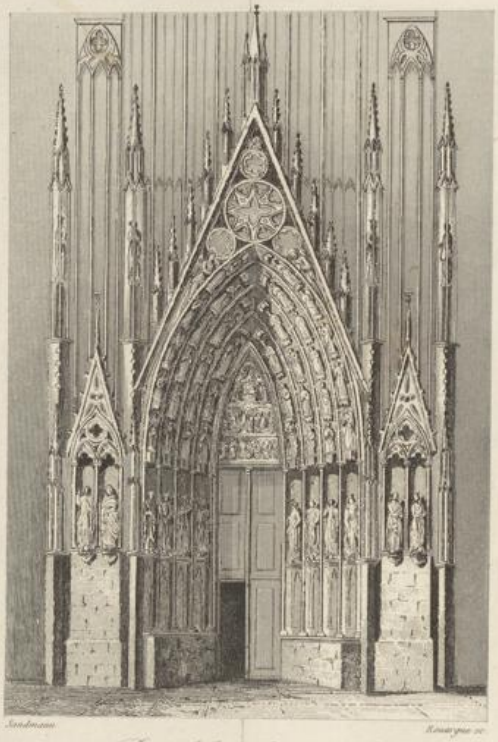
Telle est l'histoire de la cathédrale de Strasbourg, dont la construction, comme celle du temple de Salomon, donna naissance à une association maçonique formée d'architectes, charpentiers, maçons, tailleurs de pierre, qui avait ses insignes, ses emblèmes et ses statuts.

En jetant les regards sur le portail, ce qui frappe d'abord c'est qu'il n'a qu'une tour. En vérité c'est comme une belle à qui il manquerait un œil, elle n'est belle que de profil. Douze statues échappées aux marteaux révolutionnaires décorent la porte du milieu. Elles sont d'un beau style gothique, d'un beau caractère et d'une parfaite conservation. Il est français les bons allemands, qui en toute chose gardent leur sangfroid

ont sû séparer les arts de la politique et défendre leur beau monument de nos vandales réformateurs. Grâce leur en soit rendue! Mais que représentent ces douze statues? chose assez bizarre, elles représentent les grands prêtres et les scribes qui contribuerent à la condamnation à mort de J. christ. Que ceux qui proscrivirent son culte en 93, après cependant l'avoir appellé le sans-culotte Jésus, ayent épargnés de pareils personnages, cela se conçoit, c'est très logique, mais qu'ils ornent une cathédrale, pêle-mêle avec des saints offerts à la vénération des ames pieuses, voilà qui doit paraître étrange, et il est plus que probable que beaucoup s'y seront trompés et auront offert leur hommage à ces infâmes croyant faire un acte de haute dévotion. Viennent ensuite dans les deux portes latérales, les filles sages et les filles folles qui renversent leur huile; ce qui veut dire sans parabole, qu'une fille doit garder son cœur, comme un petit trésor que le ciel lui a confié. Plus haut sur des pilastres saillans, l'on apperçoit

l'on apperçoit quatre Statues équestres. Ce sont celles de Clovis de Dagobert de Rodolphe de Habsbourg et de Louis XVI. à coup sûr ceux-ci ne valent pas mieux que les autres. Clovis qui fit égorger tous les princes francs pour s'emparer de leurs états, Dagobert dont le diable disputa le corps et l'âme tant elle semblait devoir lui appartenir, Louis XIV enfin, qui fit massacrer des dizaines de chatons de France pour la plus grande gloire de Dieu, et dont la vie ne fut certes pas édifiante, voilà de plaisants personnages en compagnie de Dieu le père, de la Ste. Vierge, des apôtres, des miracles de Jésus qui achèvent d'orner ce beau portail; et il faut convenir que ceux qui présidèrent au choix de cette Société de Statues furent étrangement inspirés.

Mais ce qui produit surtout le bel effet de ce portail et lui donne une caractère particulier qu'il n'emprunte d'aucun autre, c'est cette multitude de colonnettes qui ont à peine quelques pouces de tour et comme des fils tendus à égales distances les uns des autres, semblent les cordes



Portail latéral de gauche.

d'une harpe à travers lesquelles on apperçoit l'édifice qu'elles enveloppent.

Les deux portails du nord et du midi sont plus modernes que le grand portail. Dans celui du midi l'on voit un grand cadran d'horloge, avec le mouvement de la lune, celui des signes du Zodiaque et beaucoup d'autres choses astronomiques. La Vierge, les apôtres, Salomon et son jugement dont l'un ne va jamais sans l'autre, St. Jean sculpté par Sabine fille d'Erwin, ornent encore ce portail. Celui du nord représente le martyre de St. Laurent, étendu sur son gril comme sur un lit de rose, à la manière de Quatremozin. C'est un beau morceau de sculpture. Le saint a une expression de pieuse douleur, les bourreaux qui attisent le feu en ont une de cruelle indifférence. Tout cela est entremêlé d'ornemens gothiques d'un goût exquis.

Les étrangers s'étonneront sans doute comme moi, que tant de boutiques soient encore adossées contre les murs de l'église. Mais que diront-ils en les voyant

toute réserve. Elles ont remplacé en 1770 de vieilles boutiques plus ignobles encore. Quoi! pour quelques livres prélevés sur la location de ces boutiques, vous déparez un monument dont on ne devrait approcher qu'avec le respect dû aux merveilles du monde. L'avidité du gain, n'est donc pas un péché chez les gens d'Eglise. Quelque soient les efforts que vous ayez fait pour mettre vos boutiques en harmonie avec le style architectural de l'édifice, elles lui nuisent, le déparent, le cachent aux yeux; et j'aime mieux une belle de la tête aux pieds.

Mais entrons dans l'intérieur, on est frappé de ne lui trouver ni grandeur, ni majesté et à la fausse unité, on est choqué du mélange bizarre et de la déplorable divergence des styles. La nef est moyen-âge c'est-à-dire gothique, le chœur est Bizantin, lombard et même Louis XV par l'application d'ornements pompadours de mauvais goût, surtout pour une église, où tout doit être sévère. Les collatéraux s'arrêtent au chœur, le transept est peu de profondeur, n'ayant la longueur

intérieure de l'édifice est de 118 m.; sa largeur de 44 m. et la circonférence de la plus forte colonne de la nef de 24 m.

Par un beau coucher du soleil, admirez ces vitraux (a) à travers lesquels passent des lumières colorées et d'un sombre mystérieux qui portent au recueillement. Tournez vos regards vers la rose du portail frappée des derniers jets de l'astre qui nous quitte; c'est alors un caléidoscope de rubis, de topazes, d'émeraudes, enfin de brillans de toutes couleurs. Sur les vitraux latéraux sont peints, les soixante quatorze ancêtres de J. Christ, qui n'ont pas tous été de trop bons chrétiens à commencer par David; des apôtres, des saints et des saintes; une série de rois et d'empereurs, Pépin, Charlemagne, Louis son fils, Charles-le-Chauve, Lothaire, &c qui n'étoient pas non plus de bien saintes gens; les rois mages et leur adoration, une suite de traits tirés des écritures, et pour terminer l'histoire le jugement dernier, confusion de bons et de méchants sujets, dont on fait le départ entre Dieu et le diable, tout cela du 14e siècle.

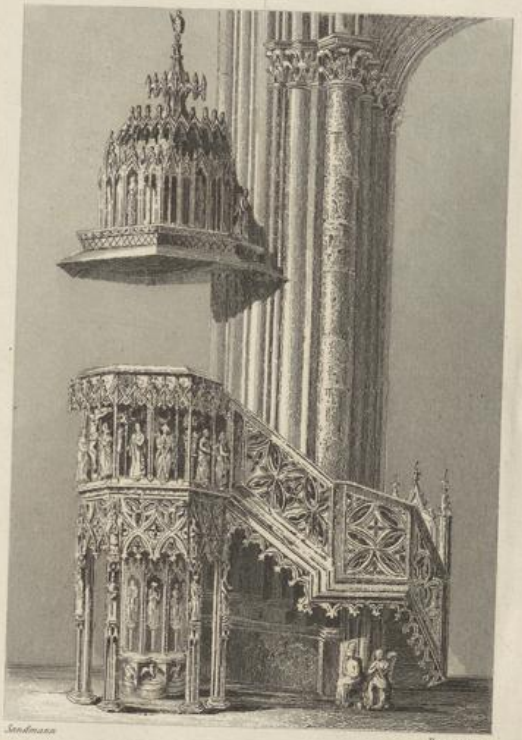
(a) Les vitraux de la cathédrale de Strasbourg sont du commencement du 15e siècle.

Nous admirons après cela la chaire gothique, sculptée avec une merveilleuse délicatesse, qui date de 1487, et ornée de plusieurs rangs de figures ciselées avec talent. Le Baldaquin de même style, gothique moderne, n'ôte rien à l'ensemble.

C'était autrefois un luxe dans l'ameublement des églises que ce horloges astronomiques où tant de choses se voyaient représentées, St. Jean de Lyon et la Vierge la cathédrale de Strasbourg en possède également une. Sur celle ci on lit en allemand, qui est semblable à l'aurore, beau comme la lune, et rayonnant comme le Soleil?

On voit près de la porte d'entrée de Steinbach, le premier architecte de la tour, regardant les curieux d'un air goguenard, les mains appuyées sur une balustrade. On voit aussi le pilier sculpté auquel sont attachées plusieurs statues de grandeur naturelle.

Le jeu d'orgue est placé dans une tribune gothique élevée contre le latéral de gauche. Comme cela se pratique



Sandmann — Rouargue sc.

Chaire de la Cathédrale.

Sandmann Rouargue sc.

Horloge astronomique.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

en Italie. Là il se cache par les îles comme ceux de la plupart de nos églises françaises. Entre autres choses qui y sont sculptées, l'on y a représenté deux ménétriers allemands fameux au 15e Siècle. Nos ancêtres se plaisaient dans ces sortes de bizarreries on en voit un second exemple à l'horloge dont nous avons déjà parlé, on y a représenté un pauvre Vieillard, qui lors de la construction de l'église venait chaque jour se moquer des inutiles efforts des ouvriers prédisant la destruction prochaine de leurs travaux. Tout cela est passablement grotesques et n'a rien de très religieux.

Mais une des choses les plus curieuses de ce beau temple, est sa crypte ou chapelle souterraine. Là vous voyez une christe priant, un St pierre dormant, des soldats veillant depuis le 11e Siècle et qui n'en sont pas moins admirables d'expression et de beauté.

Je ne dois pas oublier que près de la portes latérales de droite, on a retrouvé le puits où les payens avaient coutume de laver les victimes qu'ils

offraient à leurs dieux, au milieu de ce bois sacré,

. . . . . où le Druide

Souillait de sang humain son autel homicide.

longtems ce puits servit au baptême des chrétiens, tant on sût tirer parti de la force de l'habitude et de l'identité des cérémonies. il est aujourd'hui comblé, mais sa place est encore marquée par une pierre, monument qui transmet à la postérité, le culte de nos ancêtres et leur ferocité. Mais rien n'est éternel parmi les hommes,

Tout doit mourir, tout doit changer,
La grandeur s'élève et succombe,
Un culte même est passager,
Il souffre, persécute et tombe.

Casimir de Lavigne.

Mais montons à la tour, je veux dire à la plate-forme, car grâce à dieu, je n'ai pas envie de jouer le rôle de Titan et d'escalader le ciel. Trois-cent-vingt-neuf marches portant ma lourde masse à deux-cent-

trois pieds dans les airs, sera pour moi un effort bien suffisant. Je n'ai nulle envie de renouveller l'histoire de cet individu qu'une attaque d'apoplexie arrête tout court dans le trajet aérien.

Nous tournons, nous montons . . . Enfin nous y voilà! ouf! quelle rude montée! . . . ah! ici, je me trouve à l'aise . . . quatre vingts douze pas de pourtour, la belle promenade! Je ne suis cependant pas tenté de la faire sur le parapet comme ce Symphorien Gallium, curé et ministre protestant tout à la fois; je pourrais bien faire comme l'un de ses imitateurs qui culbuta au troisième tour et fit une chûte à la Claude Frolo, de la notre dame de Paris, chez d'autres de nos poëtes excentriques.

Entrons d'abord dans le logis des gardes; on y déguste d'un verre de bière. C'est bien le moins après le chemin que l'on vient de faire vers le ciel. Quand on part pour ce pays là, on n'en trouve pas toujours autant sur la route. Un grand registre y est ouvert; chacun y met de l'esprit; ceux qui n'en ont point le soignent.

Un plaisant politique y avait écrit : « Comme pour bien gouverner, il faut voir les choses de haut, je conseille à Louis XVIII de mener ses ministres à la lanterne. » On pourrait tout aussi bien le conseiller à beaucoup d'autres, Monsieur, comme disait l'abbé Maury, y verrions nous plus clair.

De la plate-forme part cette tour merveilleuse pour s'élever vers le ciel. quatre escaliers tournants renfermés dans d'élégantes tourelles percées à jour sont placés aux quatre angles de la tour. L'une d'elles renferme deux escaliers tournants autour du même noyau disposés de manière à permettre à une personne de monter et de une autre de descendre, sans se voir. ces tourelles sont terminées par de petites galeries qui communiquent au berceau pyramidal dont est orné le sommet de la tour. ce berceau pyramidal est vraiment quelque chose de merveilleux. Il est formé de huit escaliers tournants en élitres dans d'étroites tourelles à jour, qui s'inclinent pour se réunir à la lanterne. arrivez vous enfin au faîte et le courage d'aller jusques là, jouissez de l'incomparable vue que vous avez devant vous ! Les tableaux se bornent à l'est par les montagnes

de la forêt noire, à l'ouest par les Vosges, Mais au midi c'est toute l'Alsace, au nord c'est l'infini.

Vous croyez peut-être que l'on est au bout, quand on a atteint la lanterne, pas du tout, il y a encore audessus de vous la couronne et audessus de la couronne le bouton, petite boule dorée de 40 centimètres de diamètre. Si vous n'êtes pas sujets aux vertiges, et si vous avez une permission de Mr le maire, vous pouvez entreprendre ce voyage, le plus aérien qui puisse se faire, puisque de la couronne au bouton on grimpe à l'aide de barreaux placés à l'extérieur. arrivé là, vous êtes alors porté à 141 ms, 80 c audessus de la terre. C'est la plus grande élévation des édifices de l'Europe, quatre mètres de moins seulement que les pyramides d'Egypte. Sans doute vous êtes effrayé comme moi, Mais ne frémirez-vous pas en pensant qu'il y a eu des êtres assez hardis, assez téméraires, et peut-être même assez fous, pour aller se tenir debout sur le bouton et s'y coucher. Qu'ils y dorment en paix, je n'irai certes pas les y réveiller.

Mais redescendons humblement vers la terre,

je n'ai pas de pied aérien, le bonheur n'est pas mon fait, il ne me faut rien moins qu'une boule de trois milles lieues de diamètre pour m'assurer une stabilité suffisante.. ah, que la terre est bonne après une ascension où le cœur palpite, les jambes tremblent, la tête est prête à s'égarer. Il semble que l'on vient d'échapper à un grand danger, et l'on irait volontiers se jeter dans les bras de ses amis et de ses parents, si on les avait autour de soi.

Mausolée du Maréchal de Saxe.

Strasbourg

Chapitre 7.

Temple protestant.

Nous commissons suffisamment la cathédrale, allons ailleurs. Passons du temple des catholiques au temple des protestants. Ce devant église St. Thomas... que c'est simple! les quatre murs, des bancs, une chaire, un gros livre, et des tombeaux. Parmi ces tombeaux on distingue plus particulièrement celui du Maréchal de Saxe, ce héros germain adopté par la France, exécuté par Pigal en 1777 et l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture française. Maurice est bien petit et la mort est bien grande! est-ce pour la morale ou pour la perspective? quoique revêtu de son armure, il a la tête nue et les cheveux flottants, ce qui lui donne l'air Céladon plutôt que guerrier, malgré le laurier qui le couronne. La mort placée sur le premier

plan, couvert d'une mâle armure, de l'autre elle lui montre une Clepsydre, comme pour lui dire que son heure est arrivée. Maurice descend les marches d'un gradin qui y conduit, avec la même intrépidité qu'il mettait à marcher à l'ennemi. La France désespérée entre la mort et lui, elle semble les écarter d'une main et éloigner la mort de l'autre. Pourquoi n'exprime-t-elle ni effroi, ni douleur? Le voile larmoyant est donné à un petit enfant ailé qui entretient un flambeau, en faisant une prodigieuse grimace. On prétend que c'est le génie de la guerre, quel petit génie! celui-ci n'a rien de terrible, ressemble-t-il à celui du Maréchal de Saxe? C'est bien plutôt l'amour de Mlle Lecouvreur pleurant son protecteur. De l'autre côté l'on voit un aigle, un lion encore assez fier et un Leopard les pattes en l'air. Ce sont les Symboles des trois nations alliées, que Maurice vainquit dans la guerre de Flandre. Un hercule est sur le premier plan faisant pendant à la mort, il appuye

son ignoble figure sur son bras qui repute sur sa masse.
Une haute pyramide forme la fosse de cette composition.

Son montre encore dans ce Campo Santo protestant, le corps d'un certain comte de Waffau Sotterden, conservé à l'état de momie et enfermé dans une cage de verre. Il est vêtu en costume du tems. Petite capote en [illegible] fermée surmonte la hauteur par une suite continue et très serrée de boutons d'or, bas de lin, souliers à talons très élevés, semelles fort épaisses terminées carrément sur le devant; gants de peau à la Crispine, bonnet en drap d'argent, fraisé, plissés et à jour; rien ne lui manque pour être un singulier personnage. quant à sa figure, il serait difficile de la découvrir à travers le mastiquage qui la couvre, et que l'on a eu soin de colorer par un badigeonnage en rose incarnat, pour lui donner une apparence de figure humaine. Sa fille, jeune fille âgé de dix ans, est près de lui dans une autre cage de verre, mais elle est moins bien conservée.

90.

Son costume se compose d'une robe de soie bleuâtre, garnie de rubans, une couronne de fleurs pâre sa tête, et ses bras sont ornés de bracelets. En vérité, ils valoient bien la peine, l'un et l'autre d'être mis sous verre.

Strasbourg.

Chapitre 8.

Particularités diverses.

Strasbourg n'est point le but de mon voyage, j'y passe rapidement et j'en parle de même. Je citerai cependant encore quelques particularités de cette ville demi-germaine, demi-française, transition entre les deux pays qui peut appartenir à l'un ou à l'autre sans trop se ressentir des changements.

Il y a ici une grande académie et un petit musée. En histoire naturelle rien n'y manque. Mais la grande, la véritable gloire de Strasbourg, qui lui a valu une renommée plus qu'Européenne, sont les pâtés de foie gras! et celui qui les a inventés n'y a pas plus de titres que Guttemberg qui y inventa l'imprimerie. Oh, ingratitude des deux mondes! après cela je ne vous parlerai pas

de sa scellerie, de sa carosserie qui sont renommées, pas même de sa bière et de sa choux-croute qui a aussi sa réputation parmi les mangeurs de lard.

Je vous dirais bien encore qu'à Strasbourg le gouvernement fait fondre des canons et frapper des écus, au type BB. Mais tout cela ne se voit qu'avec permission du roi.

Si vous voulez vous promener, allez au Robertsau. Le Nôtre, il y a planté des allées, le maire de la ville un jardin anglais. Ce jardin, l'orangerie et les serres ont bien leur mérite et vous ne regretterez pas votre promenade.

Enfin voulez-vous voir les beautés Alsaciennes, allez un matin au marché aux légumes. Vous y verrez, sinon de jolis minois, du moins de robustes et fraiches beautés, en costumes très-variés, très-pittoresques et très-piquans. Jupon court de serge rouge ou verte bordé de rubans, corset serré à la taille, carton triangulaire sur la poitrine, couvert en drap brodé en or ou en

MONUMENT DE GUTENBERG.

MONUMENT DE KLÉBER.

argent, bonnet en tissu d'or, orné par un ruban noir noué sur le devant avec une large rosette, dont les ailes bien roides ressemblent à celles d'un petit moulin à vent, mouchoir jetté et roulé négligemment autour du cou, cheveux tombants en nattes terminées par un long ruban noir. Tout cela est ajusté avec une certaine coquetterie, qui décèle dans nos grosses alsaciennes le désir de faire effet; désir tout aussi commun au village qu'à la ville, en Alsace que partout.

Mais où est donc Kleber, l'une des gloires de la France, l'une des illustrations de Strasbourg! . . . attendez! un grand homme ne s'improvise pas, ne fût il qu'en marbre . . . Il se taille sous cette baraque au milieu de la place d'armes, où il doit s'élever en face de la grande caserne, sous les yeux du soldat qu'il a si souvent conduit à la victoire.

N.B. Depuis mon passage à Strasbourg la statue de Kléber a été découverte et on en a élevé une à Gutenberg, avec cette exergue fiat lux! mais voulant parler à tout le monde, on a dit en français: Et la lumière fut.

Chapitre 9.

De Strasbourg au Rhin.

Strasbourg n'est point sur le Rhin, comme le disent tous les faiseurs de géographies; il en est encore à une lieue. Faire une belle allée de Platanes qui est plus une promenade qu'une route, y conduit à travers un terrain marécageux.

Dans le trajet vous rencontrez un monument bien simple jeté sur le bord de la route, au milieu des Saules et des joncs. Il a été élevé à la mémoire du brave et Vertueux Delaize, par la reconnaissance de l'armée du Rhin. ce n'est qu'un Cénotaphe, le corps du général repose au plus haut des Alpes, sur le mont St. Bernard, comme pour indiquer qu'il était au dessus des humains. Le monument consiste en une simple pyramide, posée sur un socle, orné de quatre bas reliefs, représentant le portrait du général, le passage

du Rhin, la défaite de Mourad bey et la bataille de Marengo, où il mourût de la mort des héros en prononçant ces paroles que l'histoire transmettra avec orgueil aux générations à venir « Je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la postérité ». un marbre noir porte l'inscription suivante. Au Général Désaix, l'armée du Rhin. 1800.

Mais avançons . . . quoi, c'est là le Rhin! Je le sauterais avec une perche . . . Non, ce n'est encore que quelques gouttes d'eau échappées de ses flancs. N'est-il pas comme ces grands seigneurs qui dans leurs voyages se font précéder par quelques-uns des gens qui les accompagnent. — Laissons bien vite derrière nous ces misérables, j'ai hâte d'arriver au grand seigneur . . . ha, le voilà! voilà le Rhin, le vrai Rhin, le grand Rhin! Voilà ce fleuve si souvent illustré par les armées et les muses françaises! Salut! avec quelle majesté il roule ses eaux rapides et pures! Il semble orgueilleux des tributs qu'on lui verse dans sa course. Il se grossit, il

Sa grandeur se change par qu'il avance. Partout où il passe on le salue comme le roi de la contrée, comme son ornement et le bienfaiteur du pays. On dirait que les montagnes se soient soulevées sur ses bords pour le voir passer tant il est beau!

Je n'ai jamais vu couler un fleuve sans me sentir entraîné à de rêveuses pensées. C'est l'image de la vie. Comme elle, tantôt il se précipite, tantôt il coule lentement; tantôt il tombe de chûte en chûte à travers mille obstacles qui l'arrêtent, tantôt il parcourt des plaines riantes et heureuses, quelquefois il se perd et ne laisse plus sur le sable que de la fange; enfin il arrive à la mer où il cesse, comme la vie à l'éternité où toute finit.

Mais revenons au Rhine, ce cours continu qui n'a pas commencé, qui ne cessera jamais à vu de flots traversés par tant de peuples divers conduits par la gloire ou par l'avidité des conquêtes, que son histoire serait aussi celle des nations de l'Europe et d'une partie de celles

de l'Adige, d'où elles sont sorties. Il servit de frontière aux Gaulois aux Romains, aux Francs, et cependant je ne sais quel poëte de la Germanie vient de le qualifier exclusivement du nom de fleuve Allemand. Il s'indigne de nous voir posséder une faible portion de la rive gauche, il veut nous la ravir et faire de ses vers un chant national, un Dieu le veut d'une nouvelle croisade contre nous; Mais répondons lui avec notre grand poëte:

Roule libre et splendide à travers nos rimes,
Fleuve d'Arminius, du Gaulois, du Germain!
Charlemagne et César campés sur tes collines,
Ont bu sans t'épuiser dans le creux de leur main.

Roule libre et royal entre tous, ô fleuve!
Et ne t'informe pas dans ton cours fécondant
Si ceux que ton flot porte ou que ton urne abreuve,
Regarde sur tes bords l'aurore ou l'occident.

Roule libre et paisible entre ces fortes races;

Dont ton flot frémissant trempa l'ame et l'acier,
Et que leur vieux courroux dans le lit que tu traces,
Fonde au soleil du siècle avec l'eau du glacier.

A. de Lamartine.

Aujourd'hui son Talweg (a) Le mot est il assez barbare, ne vous étonnez pas, il est allemand, Mais il a reçu droit de bourgeoisie parmi nos savants et nos diplomates, qui sont bien aussi quelquefois un peu barbares; son Talweg, donc, forme notre limite avec l'Allemagne, encore un pas de plus et adieu la France!

Adieu la France! Ce mot a quelque chose de bien triste. Il n'est peutêtre personne qui au moment de franchir le Rhin pour la première fois, n'ait éprouvé comme une vague et indéfinissable impression d'angoisse et de malaise. Quoi! se dit-on, ce ne seront plus mes lois protectrices, mon langage si doux, mes amis si affectueux, mes compatriotes si gais, si spirituels, ma patrie si belle, si aimée, mon sol si fertile! Seul, au milieu d'un

(a) Ligne de haute navigation.

monde que je ne connais pas, que je ne m'entends pas, qui me dira peut être hostile ou peu bienveillant; étranger partout, aucune sympathie ne me lira ni aux hommes ni aux choses. Voilà ce qui trouble l'âme, et si l'esprit ne le saisit pas d'abord, le cœur, par un instinct plus prompt et plus sûr, en reçoit profondément impressionné . . . Pauvre exilé que je te plains!

Voilà ce qui me traversa l'esprit au moment de passer le Rhin. Mais j'allais chez cette bonne nation allemande et mes appréhensions ne devaient pas se réaliser. Elles étaient même tout-à-fait contraires à la réalité.

Halte-là, Votre passeport? — Chacun cherche le sien — tenez, voilà le mien, — Bon! quand à madame c'est inutile, les belles sont de tous les pays. . . C'est le dernier trait de son esprit et de sa galanterie que la France nous jette encore au moment de la guillot.

Qu'as tu là?... Rien? — Vous vous doutez bien que

ce sont des douaniers. Ils se contentent de prendre les signalemens de mon Cabriolet et de mon Cheval que montait mon domestique, afin qu'au retour, ils puissent rentrer en France, sans payer de droits.

Enfin nous traversons le Rhin sur un pont de bateaux contre lequel il s'irrite qu'on lui fasse obstacle. Deux légers garde fous en bois vous en séparent, et empêchent qu'un cheval effrayé de son courroux ne vous envoye vous baigner dans ses eaux. Ce pont a environ 400 m. de longueur d'une rive à l'autre. C'est du milieu de ce pont qu'il faut admirer toute la magnificence de ce beau fleuve et de ses pompeuses rives. Je conçois que les Strasbourgeois aiment à venir chercher des émotions, boire de la bière et fumer leur pipe, dans les nombreuses guinguettes bâties sur ses bords.

Mais cette belle plaine d'eau, cette magnifique route donnée par la nature, pourquoi est-elle déserte? pas une voile ne s'y fait voir, pas une rame n'en presse les eaux, pas un nuage de vapeur ou de fumée ne s'y apperçoit, et cependant, à grands frais, nous creusons des

Canaux, nous prions des railles, nous réclamons partout des communications, et celle de la plus belle que nous ait été donnée, qui lie des nations industrielles et commerçantes, la grande communication de la Suisse, de l'allemagne centrale et méridionale, de Bâle, de la franche comté avec la Belgique, la hollande et l'océan, reste inutile et sans emploi, comme si le Rhin coulait dans la Barbarie. C'est bien là qu'il y a quelque chose à faire, beaucoup de choses à faire même.

Chapitre 10.

Du Rhin à Bade.

Nous voilà de l'autre côté du Rhin, nous voilà en Allemagne, et pour le coup en vrai allemagne. — Quoi! pas un seul petit mot de Français — pas un seul — on voit bien qu'il y a vint-cinq ans que nous ne leur — avons donné de leçons.

À peine sur le sol Allemand que nous nous voyons entourés d'uniformes verts, le sabre au côté, la sclague sous le bras, la pipe à la bouche. L'un nous dit: « Passeport Meiner » l'autre « Marchandise » accompagné de bouffées de tabac. Je ne tarde pas à m'apperçevoir que nous avions affaire à la police et à la douane. A celui-ci, je dis, voyez, en montrant mon passeport. à celui-là Noix, et ils me paraissent tous deux contents.

Mais déjà nous éprouvons l'effet du caractère

De nos bons Voisins d'outre Rhin, qui mettent en pratique avec tant de ferveur, ce précepte du Sage « en toute chose hâte-toi lentement. » Longtems il nous faut attendre qu'ils aient appelé lui, transcrit nos noms, prénoms, titres et qualités. Enfin nos passeports nous sont rendus, avec force salutations de respect adressés à nos titres et qualités, pour lesquels ils professent encore un culte vraiment superstitieux.

Nous sommes à Khel qui touche au Rhin. C'était autrefois un fort à la France, une tête de pont sur le Rhin, qui lui assurait le passage du fleuve, et permettait de porter tout d'abord nos armes sur la rive droite; aujourd'hui, c'est une jolie petite ville à l'allemagne, qui n'est plus retenue dans une enceinte fortifiée et s'accroit progressivement. . . Nous sommes dans le grand Duché de Bade.

Nous nous arrêtons devant le Grossherzog posten. (poste grand-ducale) Une foule de curieux se rassemblent autour de nous. Notre cabriolet à deux roues, leur

semble chose étrange pour voyager en poste, et sans mes titres et qualités, je crois qu'ils se seroient permis de s'en moquer, ce que bien des passans moins discrets ne nous ont pas, au reste, épargné depuis. Mais comme tout est obstacle pour des allemands, et que leur lenteur naturelle dans l'action comme dans la pensée, les laisse longtems dans l'embarras, ils mirent, défirent, remirent, changèrent si souvent et si lentement toutes les parties de leur harnais pour les ajuster à notre excentrique équipage, qu'il fallait être doué d'une patience toute allemande pour y résister. J'avais beau leur parler français, nix ferchten, ils n'en entendoient pas un mot; et moi de m'impatienter et de leur crier « les imbéciles! ne pas comprendre le français la langue universelle!

Enfin nous voilà attelés, et à la rigueur cela peut aller. Vient un jeune et élégant postillon; culotte de peau blanche, d'une propreté parfaite, bottes bien cirées bien luisantes, habit-veste de drap jaune, avec retroussis et paremens rouges, petit

cor suspendu à un cordon tressé jaune et rouge terminé par deux énormes glands battants sur ses épaules, chapeau verni orné d'un galon d'or, le tout d'un frais, d'un bon gout ravissants.

Voilà notre joli postillon sur son cheval, nous prenons à gauche le long du Rhin. Le pays a toute la phisionomie de celui que nous venons de quitter sur la rive gauche, même beauté, même richesse, même culture, moins, cependant, de garance, de tabac et d'œillette. Mais ici les villages prennent déjà un caractère plus allemand. Quils sont grands, propres et beaux! Les maisons toutes bâties sur le même alignement, sont isolées les unes des autres. Leurs pignons donnent tous sur la rue, et l'on voit entre leurs croisées courir et grimper la vigne à grappes pendantes, ce qui leur donne l'air de jolis chalets suisses. Nulle part le chaume incendiaire ou la lave écrasante, ne viennent attrister vos regards ou menacer vos jours; jamais ni chariots, ni charues, ni boues ni fumiers, ni bois, ni pierres n'encombrent ou ne salissent

les rues qui sont aussi propres et aussi bien tenues que celles de nos villes, quand toutefois Messieurs les maires savent y maintenir bonne police, chose assez rare en France et qu'on devrait leur envoyer apprendre près de quelques Bourgmestres de Villages allemands.

Après avoir relayé à Bichaussen et à Hofthaufen et parcouru deux postes d'Allemagne, (quatre postes de France) nous pénétrons à l'entrée des montagnes de la forêt noire. Belles surfaces arrondies couvertes de sapins, tour à tour frappantes de majesté et séduisantes de grâces, réflettant des teintes où se fondent les plus vives et les plus douces couleurs, des contrastes et des mélanges indéfinissables de lumière et d'ombre, du sein desquelles s'élèvent des vapeurs blanches aériennes, comme la respiration de la nature, glissant sur les coteaux et s'évanouissant bientôt comme la pensée dans votre esprit;

Formidables déserts d'où tombent les torrents,
Où gronde le tonnerre, où mugissent les vents.

(Delille)

C'est donc là cette terrible Silva hercinia des Romains, qui rappelle de si grands souvenirs historiques, lorsque les rudes Germains qui l'habitaient luttaient sans succès et non pas sans gloire avec les maîtres du monde, qui servait de repaire à l'Urus, qui cachait les mystères affreux où le prêtre romain venait sur l'autel du Dieu de la contrée, expier ses conquêtes et les maux qu'elles lui faisaient.

Bien des vallées débouchent de ces montagnes dans la grande vallée du Rhin, comme autant de veines dans une grande artère. Nous prenons celle qu'arrosent les eaux de l'Oëlbach, au milieu de fraîches prairies, et bordée au premier étage par des coteaux couverts de vignes ou de bouquets de pêchers, de chênes et d'ormes. Enfin nous arrivons à Bade. Nous passons devant ces magnifiques hôtels de Russie, de Suède, d'Angleterre, de Zähringhen et allons plus modestement nous loger à la cour de Darmstadt.

2e Partie.

Bade.

et

ses environs.

Chapitre II.

Bade.

Bade située à trois postes et demie Allemande de Khel, (sept postes de France) fameuse par ses eaux thermales, connue autrefois des romains qui l'appelaient Civitas Aurelia aquensis, connue aujourd'hui de toute l'Europe, où les hommes de fortune et de loisirs, viennent chaque année, comme à un congrès de jeux et de plaisirs, jouir de sa belle nature et de ses frais ombrages, n'est cependant qu'une petite ville, qui compte à peine trois mille ames de population.

Voulez vous en avoir une idée générale : imaginez un chateau sur une colline, des maisons construites autour, jetées à ses pieds dans la plaine, sur d'autres collines, à travers un mélange de fleurs, de bosquets, de prairies, d'eau serpentantes badijeonnées en rose, lilas, pistache, entourées de hautes et noires montagnes, comme une mosaïque

BADEN

Dans une cadre d'ébène; enfin une population qui s'agite à pied, à cheval, à âne, en voiture et n'a guère d'autres soucis que les retours quotidiens de ses plaisirs. Voilà Bade.

Là viennent tous les ans, exacts au rendez-vous
Les vieillards éclopés, un jeune essaim de fous;
La sottise, l'esprit, l'ennui, le ridicule.

(Delille.)

Notre première visite a été un salut de reconnaissance à la Naïade au cœur chaud qui, par ses douze mamelles fait couler cette eau bienfaisante,

... De qui la vertu riche en métamorphose
Rend au teint pâlissant et les lis et la rose.

(Delille)

S'arrêter sur une petite place; quelques arbres, un petit jet d'eau, mais mieux que cela un joli portique porté par quatre colonnes, attenant à la source principale, appellée l'Ursprung, qui jaillit au dehors de vapeur blanchâtre, voilà ce qui la décore. Chaque matin sous ce portique, l'on voit accourir une foule élégante qui vient boire de l'eau de

l'eau de l'Ursprung dans ce charmant parterre. Le Margrave Charles Frédérick, y a réunis quelques débris de monumens romains trouvés dans la contrée, échappés à l'action destructive des tems et à celle des hommes plus destructive encore. C'est ce que nous apprend une longue inscription latine (A) dont voici la traduction.

» Ces divers monumens de la domination romaine, et du » culte voué au dieu Mercure, ont été recueillis çà et là, » sur le territoire de Bâde et de ses environs, réunis et » placés dans ce musée, en mémoire de la nation qui a » étendu jadis son empire sur toute la terre, et d'après » les ordres du Sérénissime électeur, Charles Frédérick. » » an 1805.

Lorsque je vois ainsi, épars çà et là, des colonnes, des bas-reliefs, des statues, des autels, la tête couverte sous le poids de mes réflexions, je me dis: ici, un peuple a vécu avec splendeur; ces débris de la civilisation des peuples qui ne sont plus frappent ma pensée,

Et plus ils sont fameux, plus ces peuples sont grands

Et plus j'admirais ces restes imposants.

(Delille)

J'interrogeai avec avidité chacun de ces débris. Je leur demandai compte de l'histoire, des mœurs, du culte, de la vie intime même du peuple auquel ils ont appartenu. Je m'associai à sa gloire, à sa splendeur et ces pensées de grandeur et d'illustration viennent faire battre mon cœur. Je veux aussi pour ma patrie la gloire et la postérité, et j'aime à croire qu'elle aussi marquera dans les chaînes des nations, dans l'éternité des âges.

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre.

(Voltaire)

Mais à ces douces pensées succède bientôt une série d'affligeantes réflexions. Quoi! me dis-je, une inscription de plus de monument, une victime et plus de temple, une autel et plus de culte, partout l'empreinte de convulsions, de bouleversements, de désolations. Et ce la nature dans ses épouvantables cataclysmes, sont-ce les éléments dans leur terrible agitation, qui ont renversé les

œuvre des hommes? Non, c'est l'homme lui-même. l'homme barbare a détruit ce que l'homme civilisé avait élevé et l'esprit de ténèbres s'est longtems assis sur les débris de l'ancien monde, jusqu'à ce qu'une lumière nouvelle venue de l'orient ait chassé les ténèbres et donné naissance à la civilisation moderne, que nous voyons s'avancer jusqu'à nous, guidée par cette étoile lumineuse de l'orient.

Je vois dans ce petit musée d'antiquités une inscription (5) de l'époque de Marc-aurelle-antonin. On sait que ce Marc-aurelle-antonin est Bassanius antoninus, surnommé Caracalla, fils de Septime-Sévère, qui prit le nom de Pertinax, en mémoire de Pertinax qui fut fait empereur après l'assassinat de Commode, l'an 202 de J. C. Bade est appellée sur cette Colonne, Civitas aquensis et non Aurelia. On l'appellait aussi Thermæ inferiores, par opposition aux Thermæ superiores ou aquæ helveticæ, Baden près de Zurich. nous voyons un Cyppe Milliaire en l'honneur de Marc aurelle fils d'Antonin (6). il porte quatre lieues depuis les eaux. Il est

Donc à présumer qu'elle était placée à Holthausen, qui est à quatre lieues gauloises de Bade. Sa hauteur est de 1m70 et son diamètre de 0,30c.

Nous signalerons encore une base isolé incrustée dans le mur représentant Neptune. Un manteau est jeté sur ses épaules et couvre sa poitrine. Il tient un trident de la main gauche et porte sa main droite sur la gueule contournée d'un monstre marin; on lit sur le côté droit de la pierre, une inscription (7) qui apprend que ce monument a été dédié au dieu Neptune par un certain Cornelius Aliquandus, de la confédération des Nautoniens. Ce qui semble indiquer que les nautoniers du Rhin, formaient à cette époque une corporation, comme on en voit de nos jours entre les ouvriers d'une même profession.

Je citerai aussi une autre pierre également incrustée dans le mur, dont l'inscription fort altérée (8) semble indiquer une pierre tumulaire en l'honneur de Reburrinius, fils de Candeius. Un fronton orné de

ornemens couronnent la pierre. Mais ce qui me l'a fait particulièrement distinguer, ce sont deux outils d'ouvrier en bois, placés au dessous de l'inscription; une serpe semblable à celle dont nos bucherons font encore usage, une hache avec une tête en marteau très allongé. Celui-ci est l'ascia qui tourmente tant nos antiquaires. quant au premier à la serpe, voilà bien un autre tourment! Mais il me semble que la serpe explique la hache, ou l'ascia et tranche toute difficulté. Deux outils placés ensemble sur un tombeau ne peuvent qu'indiquer une profession; ainsi l'ascia comme la serpe exprime tout simplement celle d'un ouvrier en bois. Reburrinius était donc un Bucheron, ou tout autre ouvrier en bois et l'on a placé sur son tombeau les instrumens de son métier, comme on plaçait de nos jours, un casque, une cuirasse, une grenade sur celui d'un guerrier.

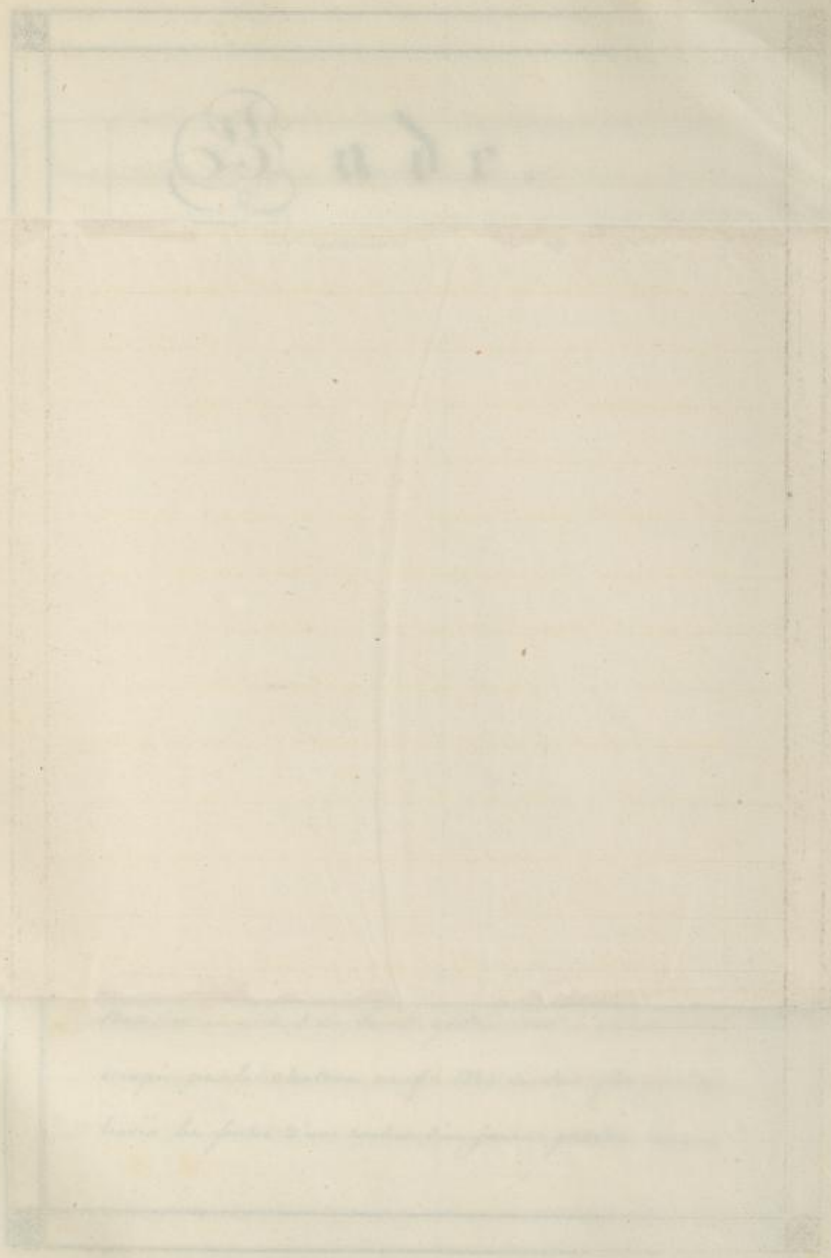
Quel est cet autre personnage nud, jeune, sans serre, sans barbe, aux formes arrondies et portant deux paires d'oreilles sur la tête? C'est Mercure? Mais le mercure

germano-Romain, le Mercure Wodan, qui a remplacé le Wodan-Teutath des anciens germains, dont le fils de Jupiter et de Maïa se rapprochait le plus, et qui fut apporté aux Germains par leur vainqueurs. Voilà bien son caducée placé de bout à son côté et renversé, sur lequel il appuyerait sa main gauche, si cette main n'avait été cassée, et qui a remplacé la massue de Teutath, voilà sa bourse dans sa main droite que l'on a substituée aux tablettes que tenait Wodan-Teutath. Ce sont bien là les attributs du Mercure Romain, on ne peut s'y tromper. Mais son caducée n'est point garni d'ailes, et autour du pétase ailé sa tête est surmontée de deux longues oreilles divergentes d'âne, ou de lièvre, de chèvre ou de lapin, autre tourment pour les antiquaires, mais qui n'est autre chose qu'un reflet de son ancien type imitant les ailes du pétase. A sa droite est une tête de bélier. Son fait que chez les germains les bergers prenaient Mercure pour leur patron et le protecteur de leurs troupeaux et qu'à ce titre on le représentait quelquefois accompagné d'un bélier. Ici le

partie tient lieu d'autels. L'inscription (8) qui l'accompagne nous apprend que c'est encore une dédicace. Dom Martin dit dans sa religion des Gaulois, qu'on a trouvé à Langres une petite statue en bronze représentant Mercure aux longues oreilles. Mais ce Dieu était particulièrement en vénération chez les Celtes, dans les Vosges et sur les deux rives du Rhin, où on en a trouvés plusieurs. On le plaçait sur les routes, et on l'y regardait comme le protecteur des voyageurs, des marchands et des Voleurs. On inscrivait à la base les noms des lieux et les distances.

Trois autels sculptés figurent aussi dans ce petit musée. Sur chacune de leurs faces sont sculptés en relief des divinités romaines. Hercule, Mercure, Neptune, Venus &c. (10) on y remarque la délicatesse du ciseau et l'élégance des formes qui caractérisent les ouvrages des anciens.

Je ne citerai pas d'autres monuments qui sont en général fort altérés et très mutilés. Je vais quitter les choses du vieux monde, pour m'occuper de celles de celui-ci. Je retourne à notre eau thermale.



LA SOURCE ET L'EGLISE
A BADE

Bade.

Chapitre 12.

Sources thermales.

Quoique notre visite fût pour la Nayade, le musée des antiques avait d'abord attiré nos regards, tant nous avons de respect pour les morts illustres, si détériorés qu'ils soient. Les sources thermales eurent ensuite nos hommages, et c'est bien aussi avec un sentiment de respect ou de reconnaissance pour tout le bien qu'elles produisent que nous en approchons.

Ces sources coulent sur le plateau du premier gradin des montagnes, là où a été bâtie la principale église de Bade et au pied d'un second gradin dont le plateau est occupé par le chateau neuf. Elles se sont fait jour à travers les fentes d'un rocher d'un jaune grisâtre, composé

de pierres cornéennes et de quartz, elles sortent par douze bouches, peu éloignées les unes des autres, et elles sont reçues dans des bassins qui dominent la ville, d'où elles sont distribuées par des canaux dans tous ces quartiers. L'une de ces sources est appelée le bouillon, on y échaude la volaille, les porcs, &c.

La température de l'eau n'est pas la même à toutes les sources. La plus faible ne marque que 38d Réaumur, la plus forte s'élève jusqu'à 54d, c'est la température de la source principale. Les auteurs qui ont écrit sur ces eaux, ne sont pas d'accords sur la quantité d'eau que fournissent les sources, dans l'un je lis qu'elles donnent ensemble plus de vingt millions de pouces cubes d'eau en vingt quatre heures, et que la source principale en fournit à elle seule le septième. Je lis dans un autre que celle-ci seule donne sept-millions-trois-cent quarante cinq-mille-quatre-cent-quarante pouces cubiques par heure. Lequel a dit vrai, lequel exagère? je n'ai aucune donnée pour décider.

La source principale, que ces bons allemands dans

leur langue douce, sonore et veloutée appellent l'Ursprung, (prononcez qui pourra) était déja connue des Romains, et le bassin voûté qui entoure la crevasse d'où on la voit sourdre est un ouvrage qui leur est attribué. ce bassin a 5m.50 de longueur, 4,55 de largeur et 0,65 de profondeur. Lorsqu'on ouvre le volet qui le ferme, il en sort une vapeur blanchâtre hydro-carbonique, que l'on respire sans gêne, quoique fort épaisse, et si on la dégage en l'agitant on découvre l'eau du bassin d'une limpidité, d'une transparence qui ne s'altèrent jamais. Cette vapeur n'est point négligée, elle est dirigée vers un bâtiment contigu à la source, où l'on prend des bains de vapeur.

Quoique l'eau porte avec elle une très-haute température cependant, elle se boit tout à sa sortie de la source, ce que l'on ne ferait pas avec l'eau ordinaire à la même température. Elle ne provoque ni soulèvement de coeur ni nausées; elle a un gout de bouillon gras un peu salé, aussi son analyse ( ) a-t-elle fait connaître qu'elle contenait en abondance de l'hydro-chlorate de soude ou sel marin ordinaire

mêlés de Sels calcaires, ce qui les fait ranger parmis les eaux minérales salines. La pésanteur spécifique est de 1030 celle de l'eau distillée étant 1000.

Malgré son extrême limpidité elles dépotent, comme toutes les eaux thermales, une Vase noire que l'on employe à l'extérieur, en fomentations et par application aux parties souffrantes, mêlée avec des herbes émolientes.

Telle est cette Source, à laquelle le chétif romain venait demander la guérison de blessures reçues à la conquête du monde, et où tous les matins à jeun, chacun vient encore demander la guérison de maux, bien souvent qu'il n'a pas.

Sous le portique du musée d'antiquités, un petit bassin reçoit de l'eau de l'Ursprung (Source principale) qui lui est contigue. Là une femme, que l'on ne prendra certes pas pour une nayade, puise dans ce bassin à l'aide d'un gobelet en fer blanc emmanché d'une tige de même métal, l'eau bienfaisante et la verse dans un Verre qu'elle vous présente pour deux Creutzer ( ) (7 Centimes environ)

on ne se contente pas ordinairement d'un seul verre, presque toujours on en boit plusieurs, non de suite, mais à intervalles d'environ un quart d'heure, à moins cependant que le grand nombres que l'on en prend n'en fasse rapprocher les intervalles, car il y a des fanatiques qui en boivent jusqu'à six de suite. Dans ces intervalles d'un verre à l'autre, les buveurs font de promenades sous une galerie en bois de cent cinquante pieds de longueur, située sur la même petite place, en face de la source, d'où l'on jouit d'une vue fort bornée et peu agréable. Cette galerie est bien peu digne d'un lieu où tout est soigné.

Avec cette eaux on compte encore à la source même une eau factice, presque identique avec la fameuse eau de Carlsbad, et qui en a toutes les propriétés. Elle se boit comme la première, et est très souvent conseillée par les médecins de Bade.

Vous qui avez le malheur de ressentir quelques uns des maux qui affligent notre pauvre humanité, depuis que la belle Eve, poussée par les flèches du Diable

auxquelles elle aima mieux prêter l'oreille,

Que d'être femme et ne pas coquetter,

fit tomber l'innocence de ce bon et trop crédule père Adam et maudir toute sa race. ce qui, sans fiction, veut dire que depuis la naissance du monde la femme a toujours aimé à coquetter et a fait le malheur du genre humain. Voulez-vous savoir si vos douleurs peuvent être calmées par l'action des eaux de Bâde. Sachez qu'elles donnent de la force et de l'activité à l'organisation, de la gaité à l'esprit, de l'agilité au corps, que prises intérieurement elles sont émolientes, atténantes, résolvantes, altérantes, comme dit le docteur Kramer. Que prises en bains, elles guérissent les douleurs fixes, les rhumatismes chroniques; quelles sont également bonnes contre la goutte héréditaire; qu'elles rendent plus souples les membres roidis par l'âge et la maladie; que prises en vapeur elles sont d'un effet souvent heureux contre les maladies de poitrine, les toux rébelles, les inflammations des yeux; qu'appliquées en vase, l'usage en etc.

essentiellement bon contre les abcès et tumeurs locales et enflammés, les indurations, les inflammations, qu'elle dissipent les endurcissemens des glandes extérieures du cou, de la poitrine, des organes du bas ventre; qu'enfin elles sont, en général, spécialement pour les maladies de la lymphe, du système glanduleux, et des scrophules ..... Mais, je m'aperçois que, sans brevet ni diplôme, je fais ici le docteur, et il me semble déjà sentir l'influence du fatal bonnet. Empressons-nous bien vîte de renvoyer les curieux au petit ouvrage publié par Mr Kramer, en 1830, sur les propriétés des eaux de Bade, où tout cela est expliqué de professo.

Ou rester en arrivant à Bade, allez consulter l'un des trois médecins actuellement en vogue; tous trois décorés d'un titre pompeux de conseiller privé du prince, qui ne les consulte jamais; mais c'est la mode en Allemagne, on est décoré de titres dont on ne remplit aucune des fonctions: le docteur Dittschaff, à la faveur des Anglais, le Russes, sont engoués du docteur Huggerts; Mais le bon

le vénérable, le modeste et savant docteur Kramer a toute la confiance des français. Il vous dira sans détour, sans intérêt personnel ou de localité, sans prétention ni charlatanisme, si les eaux vous conviennent ou non, et de quelle manière il faut vous traiter, car il y a souvent des précautions à observer en prenant les bains, et qui voudrait s'en rapporter à lui seul pourrait s'en fort mal trouver. Quelquefois ils sont suivis de maux de tête, de vertiges, d'effervescences ou congestions, qui obligent à les suspendre, il est bon, dans ce cas, de se soumettre à la direction d'un médecin.

La nature ne s'est pas bornée à doter Bade de ses eaux thermales hydro-chloriques, on y a découvert récemment des sources d'eau ferrugineuse et deux établissemens de ces eaux se sont formés dans le fond du vallon. Ce sont ceux de Ludwisbad au village de Lichtenthal et ceux de Stéphanienbad, près de la ville.

Cette eau renferme des carbonates de chaux, de

magnésie et principalement du carbonate de fer avec de l'hydrochlorate de magnésie ferrifère. ( ). Elle fortifie le corps et peut terminer le traitement de l'eau thermale, lorsqu'il a produit relaxation dans le corps. Elle est efficace dans l'hypocondrie, la chlorose, les fleurs blanches, les gonorrhées chroniques, les fausses couches fréquentes, les pollutions, la stérilité, l'impuissance, le rachitisme, la diarrhée et la lienterie, lorsqu'elles proviennent d'une trop grande faiblesse et irritabilité de l'estomac ou des intestins. Enfin dans les maladies de nerf, les spasmes, maux de tête nerveux et vertiges, en tant que c'est la faiblesse qui en est cause. Cette eau se prend, en boissons, en bains, en douches; on la porte à domicile. Voyez et prenez si besoin vous en avez.

Mais à l'action des eaux, il faut joindre les distractions et la promenade. Sous ce rapport, et il est un lieu plus favorisé de la nature que cette vallée entourée de vertes collines, prairies par des montagnes couvertes de sapins séculaires, sillonnées de ravins qui montent

descendent en serpentant à travers des massifs d'arbres et de riantes prairies, où sont semés de ravissants points de vue, variés par les contrastes de paysages tantôt doux et gracieux, tantôt sévères et sauvages ? Ici vient rêver dans le calme d'une solitude pleine de suavité, celle qui aime à renfermer ses impressions en elle-même. Là passe sur un palfroi, comme un vent d'orage, l'élégante anglaise entourée d'un essaim de brillans Dandys, gravissant les rochers, sautant les précipices, comme une léger chamois ; plus loin, le vieux lord lancé dans un brillant équipage, parcourt ces allées magnifiques, qui de toute la vallée ne font qu'un jardin anglais.

Après avoir ainsi respiré l'air embaumé de cette luxuriante nature, vous rentrez dans vos hôtels où vous attend un repas délicieux assaisonné d'un appétit proportionné.

Chacun vide en jasant sa mémoire et son verre,
L'un conte son cartel et l'autre son procès.
Un banquier ses calculs, un autre ses succès.

(Delille.)

Enfin vous terminez votre journée à ce salon de conversation, véritable bazar de toutes les races humaines, où vous voyez les femmes dans une élégance prétentieuse, les hommes en capote et bottes crottées.

C'est ainsi que la vie se passe à Bade parmi cette population d'éphémères, dont les mœurs sont bienveillantes et faciles, dont les plaisirs sont la promenade, le jeu, la musique, la danse et la bonne chère, où vous semblez tellement retiré du monde que vous croyez avoir quitté la terre et ses douleurs et habiter les champs élisées précurseurs du céleste séjour. toutes les figures y sont radieuses et on lit sur chacune que la maladie n'a été qu'un prétexte et que le plaisir seul les a conviés.

Mais on se demande comment Bade avec son ancienneté, ses bains, son heureuse situation n'a t'elle encore qu'une si minime population? c'est que Bade est située dans un impasse qui ne conduit à rien, qu'elle n'a qu'un terrain très-limité autour d'elle, que l'Oos qui coule dans ses vallons n'est qu'un ruisseau et ne

peut pas même leur servir à flotter des bois qu'elle y
fait sans commerce, sans autres industries que des bains, qui
appellent mais ne fixent pas les étrangers; ce n'est que
l'auberge et la promenade de l'Europe. Cependant
Depuis quelques années Baden a beaucoup augmenté
sinon en population du moins en superbes édifices
et en charmantes habitations. Elles ne sont pas toujours
contigues à la Ville, mais voit-on dans la plaine sur
les collines, une jolie position, de suite on y fait une
maison, et elle n'est pas terminée que déjà on y
place un écriteau portant Maison à louer, dans les
trois langues. Cette diffusion de jolies maisons, rend
la Ville extrêmement pittoresque. La partie ancienne
s'est groupée autour des eaux chaudes, sur le revers du
coteau où est situé le Chateau neuf. Cette partie de la
Ville est irrégulière et grimpante, mais plus bas, la
rue appelée la nouvelle promenade s'étend en ligne droite,
elle est ornée d'une double allée de marronniers et de très-
élégantes maisons; c'est la partie neuve et la belle partie

de la ville, qui s'étend ensuite çà et là par de jolies maisons isolées dans la plaine, sur les coteaux, partout.

Si la population permanente et régnicole de Bade est minime, elle s'augmente pendant un certain temps de l'année d'une population étrangère et flottante qui lui donne une vie exaltée. Chaque année on publie le tableau exact des personnes qui ont visité Bade, et l'on remarque que le nombre en augmente constamment. Il y a douze ans il n'a été que de 7.681 personnes, en 1838 il s'est élevé à 19.883. L'année la plus basse depuis 1789, a été l'année 1796, où le chiffre des visiteurs ne s'est élevé qu'à 52. Mais il faut observer que Bade est desservi pour les Strasbourgeois, qui n'en sont qu'à 16 lieues, trajet d'une heure et demie en chemin de fer, un but délicieux de promenade, qui augmente beaucoup le nombre des visiteurs. Celui des baigneurs ne dépasse pas annuellement 2.000. Je désirerais que l'on fît figurer sur les tableaux, la proportion dans laquelle les différentes nations y fournissent, ce serait un document statistique, duquel on pourrait tirer

des inductions morales assez curieuses.

Ce n'est pas seulement de nos jours et pour les romains que les eaux de Baden furent fréquentées; on y venait dans le moyen âge, on les célébrait dans le 16.me siècle. Mais ce pays si heureux par la nature, fut souvent victime des passions des hommes. Il a souvent éprouvé les terribles effets des dissensions des français et des allemands. C'est sur ses territoires que tombaient les premiers coups des armées belligérantes. C'est cette belle et riche contrée que Turenne, le ferrureux Turenne, incendia, mit en ruines en 1689, pour satisfaire le fougueux Louvois et le fier Louis XIV. Dans ces tems malheureux personne ne songeait à aller chercher à Baden la santé et les plaisirs. La nayade était veuve de ses fervents adorateurs. Mais aujourd'hui grâce aux progrès de la civilisation et de la philosophie, les différends des rois se résolvent par la diplomatie, les peuples n'ont plus à en souffrir. Baden a repris faveur, on y accourt de toutes parties de l'Europe et il doit à cette heureuse paix, qui nous réjouit depuis vingt-cinq ans, les embellissemens dont on l'orne chaque année.

MAISON DE CONVERSATION
À BADE.

Bade.

Chapitre 13.

Maison de conversation.

C'est ici de créé pour l'agrément des baigneurs; les particuliers leurs élèvent des hotels magnifiques, le Grand Duc leur fait des Jardins anglais, des routes superbes pour les conduire aux lieux remarquables des environs. C'est lui qui a fait construire, sur les plans de Hinbrenner, le grand architecte de Carlsruhe, au pied du revers des montagnes opposées à la Ville, ce batiment de quatre cent pieds de longueur nommé en 1824 qui jour et nuit les rassemble pour promener ou lire, jouer ou danser, manger ou fumer, assister aux concerts ou au spectacle, car tout cela se fait dans cet immense batiment appellé la maison de Conversation dont l'architecture noble et élegante en fait un des plus beaux

ornemens, que la main de l'homme ait ici ajouté à la nature.

Huit colonnes corinthiennes soutiennent un portique au centre du batiment et lui forment une entrée majestueuse. Sur les côtés deux galleries portées par des colonnes de plus petites dimentions, donnent de la légèreté au batiment. Plus loin encore, deux pavillons le terminent. Ces trois variétés dans la façade nuit sans doute à l'unité de l'ensemble et a quelque chose qui blesse l'oeil de l'artiste; cependant il fait très-bien dans le Vallon, parcequ'il à ce qui produit toujours beaucoup d'effet, un grand développement de longues lignes droites. Devant lui se déroule un vaste tapis de verdure, entourré de belles allées de maroniers qui servent d'avenues au batiment. Mais sous ces allées on a élevé d'ignobles boutiques en bois, où se vendent mille objets divers, et qui ôtent par leur pauvre aspect à ce lieu délicieux tout le prestige de sa beauté. Pourquoi ne pas les remplacer par d'élégantes boutiques en pierres qui servient là un nouvel ornement? l'on voit de là partir des chemins tortueux qui serpentent dans la vallée le long de l'oos, traversent des massifs d'arbustes et de

fleurs, s'élèvent sur les coteaux à travers des bosquets et conduisent vers différens points où l'on jouit de la vue des paysages dont l'aspect varie à chaque pas, et dont le plus remarquable est celui vu de la cabane à laquelle on a donné le nom de Maumière de Socrate. Là on a en face la Ville qui s'élève en amphithéâtre, dont le château et l'élégant clocher de son église se dessinent sur le fond des montagnes, où courent des vapeurs blanchâtres qui leur font comme une écharpe aérienne.

Tel est le batiment de la conversation et des promenades, lieu délicieux, le premier visité des étrangers, le plus fréquenté par les baigneurs. où se trouvent réunis les grand salon des promeneurs, la salle dejeuné et de bal, un restaurant, un café, un cabinet de lecture et un théâtre.

Là, même lieu rassemble et l'aimable boudeuse
Et la jeune éventée et la vieille jalouse,
Que l'aube au tapis vert surprend à son retour,
Veillant toute la nuit, se plaignant tout le jour.
Delille).

L'on y voit des joueurs au teint pâle, des femmes à l'oeil avide, essayer leur bonheur sur le numéro d'une roulette, ou la carte d'un trente et quarante, ou les dés d'un crapt. Le soir se promener Anglais, Allemands, Russes, Français, Italiens, Espagnols confondus, arpentant la salle comme sur une place publique; se formant par petits groupes qui marchent parallèlement, se coudoyant régulièrement et dont les conversations bourdonnantes font un pêle-mêle de langages, à travers lesquelles on ne distingue que, ies, ia, ié, si, oui, &c. Il semble qu'on assiste à la résurrection des morts dans la vallée de Josaphat.

Plus la foule est nombreuse et plus elle est active,
L'un vient et l'autre part, l'un part et l'autre arrive.
Là, chaque coterie a ses arrangemens;
Chacun y fait empelette et d'amis et d'amants.
Là, règne des Laïs la cohorte effrenée,
Honte du célibat, fléau de l'hymenée;
Là, le pâle joueur dans son antre infernal
D'un bras désespéré lance le dé fatal.

(Delille)

Passez dans une autre salle, des femmes qui joignent l'élégance à la richesse des jeunes beautés, riches de leur fraîcheur et de leurs grâces, sont animées par les Walses de Strauss, ou les quadrilles de Musard, ou les galoppes de Labeski,

L'on s'enivre à sentir arriver à son âme

Je ne sais quel parfum d'harmonie et de femme.

Un orchestre parfait, peu nombreux, mais composé d'excellents musiciens, sert de véhicule à toute cette exaltation de vie, de jeunesse, de de gaieté. Pendant le jour le même orchestre, placé sur une estrade circulaire au centre du boulaingrin répand dans la vallée un air de fête perpetuelle.

Mais que de scènes affligeantes ou bouffones se passent sous les plafonds dorés de ce palais de Momus et de la folie. C'est un électeur de Hesse-Cassel Cy-devant Guillaume IX, souverain d'une population de 450 mille ames au plus, dont le père avait amassé un trésor de quatre-vingt millions, en vendant le sang de ses sujets aux Anglais, dans leur guerre d'amérique, qui préférant ses jouissances à ses devoirs, sollicité par ses sujets de s'occuper davantage du

de ses états, aima mieux sacrifier une couronne, dont il avait hérité en 1785, que ses plaisirs et avait abdiqué en faveur de son fils. Vit à Bade avec une femme dont il a plusieurs filles, à chacune desquelles il donne un million en mariage, jette l'or à plaine main dans le gouffre de la roulette, au grand contentement du Sieur Benaset, autrefois fameux fermier des jeux à Paris, aujourd'hui à Bade, qui ne donnerait pas, dit-il, son électeur pour soixante mille francs par an. C'est une vieille et riche Anglaise qui dévoré du démon de luxure, alla chercher sous les verrous des prisons de Londres, où ses dettes et son inconduite l'avait fait renfermer, un jeune homme de vingt-quatre ans au plus, le plus beau garçon des trois royaumes unis, mais qui en est aussi le plus mauvais sujet, paye ses dettes, et le rend légitime possesseur de ses soixante ans, de ses yeux éraillés, de sa longue carcasse puante et décharnée, mais non pas de sa grande fortune, dont il ne peut obtenir le partage que par des faveurs suivant un tarif connu, sauf les articles secrets, dansent

boivent, fument et se battent ensemble, au grand amusement des étrangers, qui se précipitent partout auderant d'eux, mais au grand scandale de la Ville, qui est souvent obligée de leur envoyer sa police, et à la grande confusion des Anglais, qui trouvent qu'ils déshonorent leur nation. C'est une mère jouant entre son amant et sa fille, lui donnant ainsi une double leçon de jeu et de galanterie. Ce sont des femmes qui attendent leur divorce avec leurs maris pour épouser leurs amants avec lesquels elles vivent provisoirement à Bade, et après en avoir déja changé plusieurs fois avec la même facilité, comme cette Duchesse de Courlande, qui, dit-on, eût huit maris tous vivans, provoquant en duel ceux qui ne vouloient pas accepter le divorce. Ce sont tous les vieux joueurs de France, qui chassés de Paris par nos lois devenues plus morales, viennent à Bade satisfaire cette fatale passion du jeu, que ni l'âge, ni l'expérience, ni le raisonnement, ni la conviction même d'être dupes ne peuvent vaincre, qui fait palpiter le coeur de celle-ci

grincer les dents à celui-là, enflâme l'avidité de tout. La ville de Bade voit dans ses jeux ses plus grands profits et les estime plus que les sources de ses eaux, mais son gouvernement en rejette sagement les dangers sur les étrangers, en n'en permettant pas la tenue hors de l'époque de la saison des bains.

Mais quittons cet antre maudit où s'agite tant de passions, comme dans l'enfer du Dante, et sur le fronton duquel on pourrait presque écrire:

Per me passa la perduta gente.

Et allons visiter d'autres lieux, moins remplis, il est vrai d'actuelles perversités, mais où nous trouverons les traces d'un tems funeste qui afflige encore la mémoire des hommes....

Montons au Chateau neuf.

Ende.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

LE NOUVEAU CHATEAU

Bade.

Chapitre 14.

Le Chateau neuf.

Ce chateau neuf est encore bien vieux, et il n'est neuf que par comparaison au vieux chateau féodal en ruine placé au haut des monts qui entourent la ville de Bade; après la ruine de celui-ci, qui fut une suite de l'extinction du régime féodal, lorsqu'on ne fut plus obligé d'aller chercher un refuge sur les sommets des rochers que les chèvres ou les couleuvres pouvoient seuls atteindre, le Margrave Christophe vint occuper par un chateau nouveau, qu'il fit construire en 1417, le premier plateau au dessus des sources thermales. C'était une position admirablement choisie pour la vue, et les Romains en avoient été frappés, comme le Margrave en 1417: Ils l'avoient aussi occupés et une partie, dit-on, de ce chateau

neuf et bâtie sur d'anciennes fondations romaines. Que ce chateau de Rodolphe ait été ruiné par les guerres ou démoli par Philippe II, en 1579, qui le trouvait déjà trop vieux, dans tous les cas il fut reconstruit à cette époque par ce Margrave, et brûlé en 1689, par les Français lors de l'extravagant incendie du Palatinat. Mais bientôt il fut encore reconstruit, et cette fois tout-à-la moderne, sauf ce que l'on a pû utiliser de l'ancien qui y a laissé son cachet et ses armes. Ce n'est donc plus aujourd'hui un de ces chateaux, autrefois la terreur du pays d'alentour, qui ne retentissaient que du choc des épées, ou des gémissemens de malheureux prisonniers, l'on y voit, ni fossés profonds, ni murailles crénelées, ni tours menaçantes; il n'a ni herses, ni ponts-levis, ni machicoulis, ni meurtrières, c'est un paisible chateau de plaisance, que l'on ne trouve même plus assez plaisant pour nos goûts modernes, et qui est abandonné par ses maîtres.

En entrant dans la cour du chateau, rien de remarquable ne s'offre à la vûe, si ce n'est un gros

poisson bien noir, bien desséché, suspendu par des chaînes à la voute de la porte d'entrée. Il est là comme le dragon de la fable, gardien fidèle du chateau depuis plus de 200 ans. Ce poisson est un esturgeon monstrueux pris dans le Rhin, dès le tems où les Suédois guerroyent à l'entour. Rien de plus triste que cette cour d'entrée, une herbe épaisse en couvre les pavés et cette herbe était alors bonne à faucher. Des écuries à droite bâties sur des fondations romaines; à gauche, un amas incohérent de bâtimens; dans le fond, une façade sans architecture, sans grandeur, au milieu la porte d'entrée du batiment surmontée des armes de la maison de Bade, reste de l'ancien chateau de Philippe II. Un païon, un casque, deux longues cornes qui s'élancent en divergeant, composent ces armes, dont je n'entreprendrai pas de vous donner la signification ni l'origine, attendu que je ne les connais pas.

Pénétrez dans l'intérieur, votre curiosité ne sera guère plus satisfaite. Le rez-de-chaussé est abandonné, partant n'est pas visible. Montons donc au premier.

nous trouvons d'abord un corridor où sont appendus contre
la muraille les portraits d'un certain nombre de Vénérables
ou belliqueux Margraves de Bade*. Hermann Ier, tige
de la maison de Bade, commence la Série. Il est revêtu
d'un froc sous le coté de mailles, et a une chaine en
fer pour ceinture. Il foule aux pieds les couronnes et les
sceptres et ne s'appuye que sur un simple bâton. Moine
et guerrier, il semble le symbole de ces deux destinations
qui tour à tour ont été celles de la plupart des Seigneurs de ces
époques. C'est lui qui jetta les premiers fondements du vieux
Château. Mais un jour s'étant dégoûté de la grandeur de
ce monde, le bon homme, après avoir cédé la Couronne à
Hermann son fils, qui le suit dans la Série des portraits,
se retira comme fit depuis Charles-quint, dans le Monastère
de Cluny, où il mourût en odeur de Sainteté en 1074.

Dans cette Collection ducale, nous voyons encore
Christophe Ier, celui qui, comme nous l'avons dit, a rebâti
le Château neuf et vint l'habiter en 1517. Le Margrave
Philippe II, qui en changea la forme et les dispositions. Alors

* Voyez la note 18.

le vieux château existait encore, et formait la résidence
habituelle des Margraves de Bade. Christophe mourut
en 1527 et fut enterré à Bade. Il est la souche des
deux maisons de ce nom, la Branche aînée ou de
Bade-Baden, et la branche cadette de Bade-Durlach.

Mais poursuivons notre visite à ces défunts
altesses Sérénissimes; ce titre cependant ne leur fut
conféré qu'en 1660. Jean Bernard III fils de Christophe
1er. souche du rameau de Bade-Baden. Il introduisit les
réformes dans ses états et mourut en 1536. Philibert
qui lui succéda, fut tué à la bataille de Montcontour, en 1569.

Saluons en passant quelques uns de ces illustres
morts peu intéressants et arrivons au fameux Louis-
Guillaume. C'est le héros de la famille et l'un des
plus grands capitaines de l'époque, il excellait surtout
dans les campements et on le comparait à cet égard à
Pyrrhus et à César. C'est lui qui fit construire, entre
le Rhin et les montagnes, ces fameuses lignes de Stollhoffen,
où les impériaux furent forcés par Villard, en 1707. Il

gagna sur les Turcs la fameuse bataille de Mohacz en 1687 pendant laquelle il apprit l'incendie de sa ville par les français et en 1691 celle de Salankemen, où le grand Vizir Kiuprili perdit la vie, fit vingt six campagnes, commanda à vingt cinq diètes, livra treize batailles, où il fut presque toujours Vainqueur.

Son second fils, Auguste George, qui mourut en 1771, termine la branche aînée de Bade-Baden, dont l'héritage passe à la branche cadette de Bade-Durlach dans la personne de Charles-Frédéric qui réunit les deux rameaux de la maison de Bade et en forme un seul état, le Duché actuel de Bade. Ce Charles-Frédéric mourut en 1811. Son père, Charles Guillaume, bâtit la Ville de Carlsruh &c. et mourut en 1738.

Tous ces portraits portent sur la toile même, les noms, la date de la naissance et celle de la mort des personnages qu'ils représentent. J'aime cet usage de nos ancêtres, un portrait n'est pas un traité d'histoire que la composition indique d'une manière spéciale.

Ici, rien ne caractérise le personnage, sauf quelques rares exceptions où la mise en action rappelle quelque trait de sa vie et le fera reconnaître, comme le comte jetant son bâton de commandement dans les lignes de Fribourg. Mais pour la foule d'un portrait, ce ne sont que des toiles barbouillées de couleurs et sans intérêt; au moins lorsque le nom y est écrit, on sait à qui on a affaire.

Du corridor passons dans les chambres habitées, je veux dire habitables, c'est-à-dire meublées, car ce triste château est désert. Rien n'y décèle une magnificence souveraine (l'on s'étonne au contraire d'y voir tout aussi mesquin. Çà et là quelques coffres chinois, quelques vases peints placés dans des cadres portant les dates de 1690 et 1709, ont sans doute fait les honneurs comme chose fort curieuse, quelques petits portraits de la princesse Stéphanie, de son mari, de sa fille, de ses beaux-frères, rangés comme des ex-voto dans une chapelle et tels que pourrait les avoir la plus petite grisette de Carlsruhe, pendus à des murailles. Voilà cependant tout ce qui récrée les yeux des curieux dans les

premières pièces de ce modeste séjour. vient ensuite le boudoir de la princesse, petit réduit voûté auquel on s'est efforcé de donner un faux air gothique, avec deux ou trois vieilles chaises achetées chez quelque marchand de Bric-à-brac, et des vitraux de couleurs de 1597, 1616, 1624. Je vous fais grâce du reste, vous êtes sans doute mieux logé chez vous.

Dans le tems de gloire pour la France, où son Chef le grand Napoléon, comme protecteur de la Confédération du Rhin, imposait sa volonté toute puissante à tous ces petits princes et princesses de la rive droite, donnant aux uns des épouses, qu'ils acceptoient, aux autres des maris, qu'elles ne refusoient pas, il avait donné, vers 1810, Stéphanie Lapagerie, nièce de l'impératrice Josephine sa première femme, à Charles, Duc de Bade, alors régnant. Mais il mourût ne laissant que des filles, et la race Napoléonienne n'a pas même gardé ce petit débris de la grandeur de son chef.

Aujourd'hui Stéphanie est duchesse douairière de

Bade. Elle habite Mannheim, la première ville du grand duché pour la population, la seconde pour l'importance, puisque Carlsruhe est la résidence du Souverain et du gouvernement grand-Ducal. Chaque année Stéphanie vient passer les beaux jours de l'été à Bade; elle y habiterait autrefois cette triste et ennuyeuse demeure, Mais elle s'en est enfin lassée et vient de se faire construire dans la partie basse de la ville, au pied du Beerslich, un charmant pavillon, avec un délicieux jardin, d'où elle n'a plus que la vue de son Sépulcre d'autrefois.

Puisque nous venons de parler du Beerslich, nous devrons pour ne plus y revenir, que sur le sommet de cette colline l'on jouit de la vue de la Vallée de Bade dans sa plus grande beauté. Je n'en parle ici que sur sa réputation, car, ainsi que beaucoup d'autres, je n'y suis point monté. Mais voici un extrait de la description que l'on trouve dans un de ces mille ouvrages que l'on a écrit sur Bade et dont sont inondés les libraires et les marchands d'estampes du pays. "La Ville s'y

présente sous un aspect imposant; point de ces toits informes qui pourrissent le Paysage, les monuments les couvrent. Les principaux édifices s'élèvent presque en amphithéâtre les uns derrières les autres; l'Eglise, le chateau neuf, l'ancienne maison de conversation, le musée des antiques, les bains de Vapeur, le pavillon et les bosquets du jardin de la grande Duchesse Stéphanie, et tandis qu'à droite la Rue se termine au vieux chateau dont les ruines pittoresques jettent la variété des souvenirs sur cette scène d'actuelles beautés, à gauche la Rue se perd dans la Vallée du Rhin jusqu'aux Vosges. Montez sur le Boxstick, dans une belle soirée d'été, au moment où les derniers rayons du Soleil couchant frappent en vacillant la Verdure vitale des prés et des Collines, lorsque le ruisseau paraît roulez des ruisseaux de feu et qu'une Vapeur d'une teinte de pourpre couvre l'horizon lointain. La magie de la lumière jointe à la beauté imposante des formes, cause alors une vive émotion au spectateur. Le Soleil disparaît enfin derrière les montagnes, les ombres couvrent la Vallée, la fraîcheur du soir se fait sentir

sur la montagne, et toute la nature devint silencieuse autour de l'observateur ».

Mais revenons à notre château où nous n'avons pas tout vu. Sur le derrière du côté du jardin, une longue et plate façade, couverte de lierre grimpant, percée très-irrégulièrement de petites croisées grillées, donne au château, plutôt l'air d'une prison d'état que d'une habitation de plaisance. Devant cette façade s'étend un jardin anglais. Quelques massifs d'arbres, quelques petits tapis de verdure, quelques sentiers tournants, portent un caractère de solitude sombre, forment une promenade publique, mais dont les publiques s'éloignent. Si vous avez perdu votre argent au jeu, ou votre maîtresse au bal, si, enfin, vous êtes dans une disposition rêveuse et mélancolique, allez vous asseoir sur l'un des bancs de ce triste jardin, en face de cette écrasante et lugubre façade, des ruines du vieux château, de cette enceinte de noirs et sauvages montagnes, au milieu d'une solitude que l'oiseau même ne trouble pas; il n'est pas de lieu plus

propre aux tristes réflexions qu'amenent souvent après
elles les péripéties de la vie humaine. Il est bien à
suicide, aussi n'est-il fréquenté que des malheureux.

Là seul avec son cœur, il vient s'entretenir,
Médite le présent, plonge dans l'avenir,
Songe aux biens, songe aux maux, épars dans sa carrière;
Quelquefois rejetant ses regards en arrière,
Se plaît à distinguer dans le cercle des jours
Le peu d'instans hélas! et si chers et si courts,
Les fleurs dans un désert, ces tems où le ramène
Le regret du bonheur et même de la peine.

(Delille)

Le jardin anglais est formé à l'est par une galerie au
pied de laquelle est un jardin formant terrasse appelé Le jardin
aux limaçons, parce qu'il est le séjour constant de milliers
de ces lâches et rampantes bêtes. C'est cependant le jardin des
fleurs, des orangers, et de bien d'autres végétaux dont se
nourrissent les vilains habitans. Il est aussi peu fréquenté
que son voisin l'anglais avec lequel il communique par une

carrière. La galerie est terminée par une tour surmontée d'une jolie rotonde. Cette tour a usurpé le nom de Dagobert, quoique ce vieux roi de France, que nos légendes ont tant illustrée, ne soit pour rien dans sa construction. La rotonde est élégante, un joli dôme est porté par des pilastres qui laissent entre eux des arcades cintrées, une jolie balustrade l'entourne, elle est précédée d'un balcon porté sur la corniche de la tour, et qui permet de faire, en dehors, le tour de la rotonde. La galerie et la tour sont regardées comme un reste du château bâti par Philippe 2, sur la fin du XVIe siècle, et brulé par les français dans le XVIIe. De cette tour on a vûes sur la ville, sur la Vallée de Meuse, sur le vieux château, sur les rochers et toute ce rideau de montagnes noirat, qui l'accompagnent. C'est là que la jeune femme sensible vient donner dans le calme de la solitude, une réflexion à ses pensées, un repos aux agitations du monde, et quelquefois une larme aux orages du cœur.

C'est sans doute liviée à quelques unes de ces

impressions; que repose, mollement couchée sur un banc de gazon, une de ces figures angéliques, que la riche Albion envoye quelquefois au Continent, pour nous donner une idée de ces créatures dont l'imagination décore les célestes demeures. Elle semble abandonnée aux vagues rêveries de ses pensées. Une atmosphère d'illusions semble l'envelopper et verser sur elle une douce rosée de sensations délicieuses. Elle est toute en elle-même; son âme ne réfléchit plus les objets qui l'entourent, mais les idées qui lui traversent l'esprit. Est-ce le fugitif plaisir de la veille qu'elle regrette, est-ce le doux plaisir du soir qu'elle espère? Elle repasse, peut-être, dans sa mémoire, tous les instants d'enivrement, qui ont passé la veille sur sa vie: ces succès d'amour-propre, cet encens qui a fumé de mille manières autour d'elle; les succès qu'elle se promet de l'occuper pas moins et elle combine, sans doute déjà, les moyens de se les assurer. La fraîcheur

Solitude, le Silence qui l'environne, cette ombre à demi-jour qui tombe sur elle et semble la dérober au monde des Sensations, pour la livrer plus libre au monde des Sentimens, tout ce calme si harmonieux de la pensée qui se balance sur l'aîle de la rêverie, l'avoient appellée à ces douces émotions intérieures, qu'aucune excitation extérieure ne venait troubler. La femme qui toute sa vie fit dans son cœur, rechercher ces doux instants où l'ame se dégage des entraves matérielles du corps, pour se livrer avec délices aux Spiritualisme de ses pensées. tel était l'état de notre charmante anglaise:

quels sont les lieux, les tems, les images chéries,
Où se plaisent le mieux ses douces rêveries?
Ah! le cœur le devine. En son Secret réduit
Elle évite la foule et redoute le bruit;
Sauvage et se cachant à la foule indiscrète,
Le demi-jour suffit à sa douce retraite.

(Delille.)

Jusqu'ici notre curiosité a été bien peu satisfaite, nos émotions bien peu excitées dans ce triste lieu de folâtreries. Nous en étions presque à regretter les pas que nous avions faits, le tems que nous avions employé, pour le voir.

Mais notre visite devait se terminer par ce qu'il renferme de plus intéressant, de plus curieux, par les lieux terribles où s'exécutaient la justice de ces Seigneurs féodaux, qui ont fait tant maudire le tems où ils vécurent. Nos cœurs allaient frémir à la vue de ces souterrains, où l'on trouve encore tout l'appareil de l'un de ces fameux tribunaux appelés Vehémiques ou Faëmiques, qui forment un épisode si remarquable dans l'histoire du moyen âge, et dont le siège principal était dans la Westphalie ancienne, si bien nommée terre-rouge, comme qui dirait terres de sang. On les appella aussi tribunaux secrets, et lorsqu'ils eurent comblé la mesure de l'infamie, dit un auteur, on leur donna

le titre de tribunaux saints et justes. aucune forme de procédure, par de témoins, un vil délateur, un juge inique, un bourreau féroce, et voilà tout! ces tribunaux se tenoient loin des cours, dans les souterrains des vieux chateaux, et les juges étoient masqués. ce fut charlemagne qui les institua en 803, contre les saxons. ils furent abolis par la diète de Nuremberg en 1438, mais ils subsistèrent jusqu'à l'empereur Maximilien qui les supprima définitivement.

Nous parcourons ces effroyables lieux, sous la conduite d'un joli cicerone, jeune et élégante personne, fille du concierge du chateau, allemande, mais parlant très bien le français.

Dans une tourelle octogone et saillante sur l'aile gauche de la façade qui donne sur la cour d'honneur, autre reste de l'ancien chateau de Philippe-le, est pratiqué l'escalier qui conduit aux souterrains. on y pénètre par une grille en fer d'un travail très riche et très curieux, elle se forme comme un coffre fort

par une serrure à sept pennes mûs par une seule clef. Après avoir parcouru quelques pièces basses éclairées par des fenêtres donnant sur le jardin aux limaçons, on en fait remarquer une entourée de bancs en pierres, que l'on reconnait facilement pour avoir été une chambre de bains. Mais l'on vous dira que ces bains sont de construction romaine. n'en déplaise au joli Cicerone, n'en croyez rien. On se plait ainsi à abuser de la crédulité des pauvres voyageurs, qui se prêtent volontiers aux contes qu'on leur débite, tant ils sont avides de rencontrer des choses qui étonnent leur esprit ou frappe leur imagination. à côté de cette salle de bains, se trouve une pièce où il y a quatre grandes cuves en pierre destinées à contenir les eaux que des conduits dirigent dans les bains. C'est dans cette pièce que l'on se muni de flambeaux pour pénétrer, par des corridors obscurs, dans l'horrible repair de la justice féodale.

Tout-à-coup, une porte d'une seule pierre et de deux décimètres d'épaisseur, roule lourdement sur ses pivots. Vous la franchissez et bientôt vous vous trouvez au milieu de salles obscures, de cachots humides, qui remplissent le coeur d'effroi

et la pensée d'horreur. Vous voyez le puits par lequel on descendait les prisonniers et on leur transmettait leur nourriture, la salle où on les réunissait, plus loin celle où on leur donnait la question, encore armée de crampons, d'emmanchures, de crochets. Il me semble entendre le craquement des os du bailli de Wirth, qui fut torturé à Bade avec ses deux fils. Enfin vous arrivez à celle où s'assemblait l'horrible tribunal. Vous remarquez encore autour de cette salle, les supports en pierre des bancs sur lesquels les juges s'asseyaient, et une ouverture aujourd'hui comblée par laquelle ils s'y rendaient dit-on du vieux château, une porte d'une seule pierre, semblable à celle de l'entrée, la sépare des autres pièces. Cette porte est disposée de manière qu'ouverte pour la salle du tribunal, elle ferme la communication d'une pièce contiguë à cette salle avec un corridor attenant, et ouverte pour celle-ci, elle ferme la port. de la salle du tribunal. Elle est fixée dans de première position par une pierre que l'on fait mouvoir du dedans du corridor à l'aide d'une tige en fer de trois mètres de longueur cachée dans l'épaisseur du mur. C'est dans cet affreux corridor que le condamné était envoyé, pour

donner ce que l'on appellait, par dérision sans doute, le baiser de la Vierge, à une image de cette Dame de bon secours. Mais au pied de cette image adorée, qui semblait leur présager sa délivrance, était une fosse encore existante, recouverte d'une trappe à bascule, et au moment où le malheureux faisait un pas sur cette trappe pour donner le fatal baiser, il était précipité au fond de la fosse, et tombait sur des faux tranchantes qui le hachaient comme chair à pâté. Tout cela se passait sans témoins, sans défenseurs, dans les mystères de la plus sombre obscurité et suivant les haines et les caprices de ces hommes terribles du moyen âge.

Fuyons, quittons bien vite ces lieux d'opprobre et de malheur. Je sens tout mon sang refluer vers mon cœur; le frisson court dans tout mon corps, j'ai la poitrine oppressée... que l'air de la tyrannie est difficile à respirer!... ah! mène-moi dehors. Je respire enfin sans oppressions... Vive la liberté et le Soleil de Juillet! (voyez la note suivante)

Note

sur les tribunaux Véhémiques.

L'Allemagne nous signale une époque bien remarquable dans son histoire, c'est la sombre époque des francs juges et l'affiliation mystérieuse des cours Véhémiques (Suprêmes) entre-elles, inquisition civile, qui au moyen-âge fonctionne pendant deux siècles, et fit l'effroi de tous les pays où ses tribunaux furent établis, en servant aux vengeances de l'aristocratie allemande.

Formes mystérieuses, exercice secret, sévérités dans ses arrêts, promptitude effrayante dans l'exécution, à laquelle rien ne pouvait soustraire, et qui se faisait aux feux du jour ou dans l'ombre des nuits; tout frappait de terreur en elle.

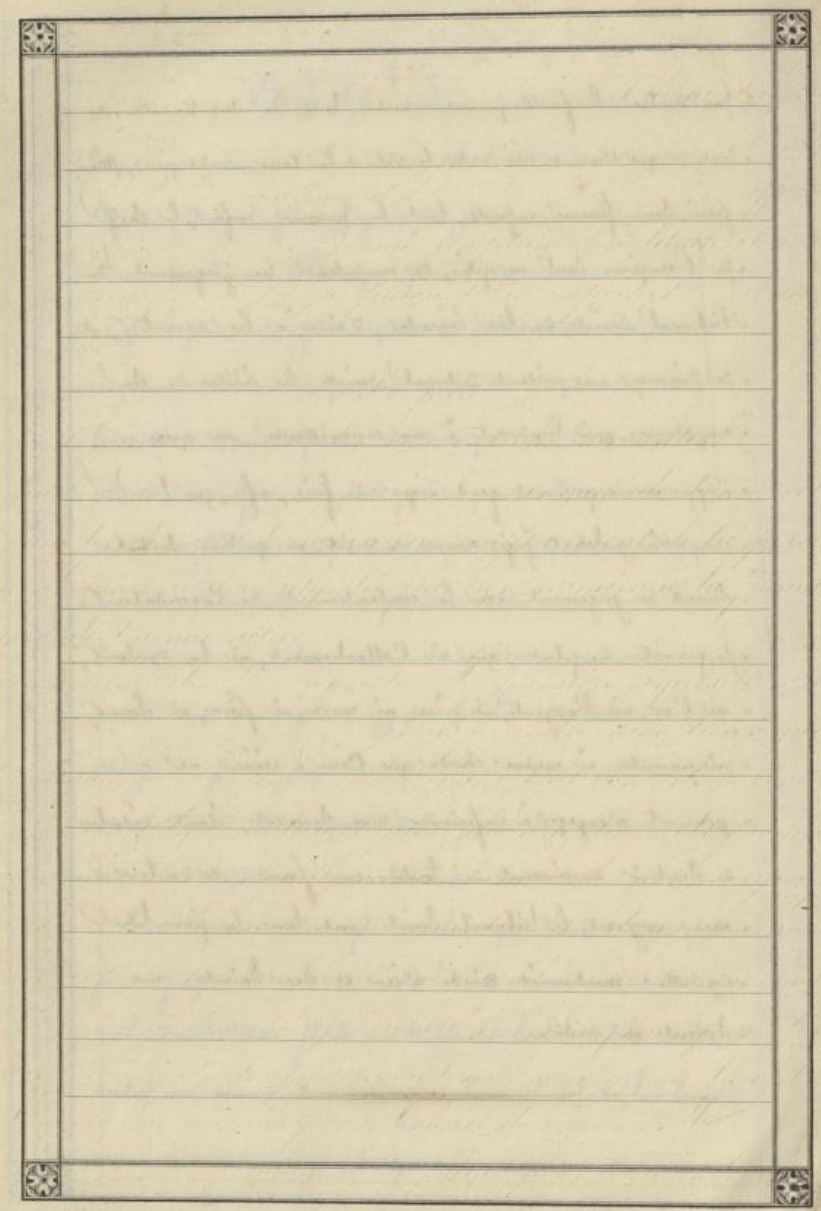
L'Archevêque de Cologne était le grand-maître des francs-juges et pouvait citer à leurs tribunaux des princes de l'Empire qu'ils enrôloient ensuite. L'Empereur était leur chef suprême. C'est lui qui les investissait du droit de vie et de mort, et cependant les sauve-gardes qu'il donnait par fois aux condamnés étoient impuissants à les protéger.

Voici ce que le Pape Pie II, contemporain de cette institution (1458) exprime à son égard. « Ceux qui composent ces sectes et tribunaux s'appelent « Scabini (Echevins, francs-juges). Ils prétendent que leur juridiction « s'étend sur toute l'Allemagne. Ils ont des coutumes secrètes, des « usages mystérieux, d'après lesquels ils exécutent les coupables, « et jusqu'à ce moment personne n'a encore pû découvrir, ni par « la crainte, ni par l'espérance des récompenses, la moindre chose « relative à cet objet. La plus grande partie d'entre-eux reste « inconnue. Ils vont de province en province, tiennent une note « des coupables, portent des plaintes contre-eux en tribunal « secret, et prouvent leurs crimes. Aussitôt les condamnés sont « inscrits dans un registre, appellé le livre de sang, et l'on « charge les francs-juges de la dernière classe de l'exécution « des sentences. Le coupable qui ignore sa condamnation est « mis à mort partout où on le trouve.

Voici le serment exigé de celui qui voulait être reçu franc-juge.

« Je jure d'être fidèle au tribunal secret, de le défendre contre moi-même, contre le feu, l'eau, le soleil, la lune,

« (ses étoiles), le feuillage des arbres, tous les êtres vivants et
« tout ce que Dieu a créé entre le ciel et la terre, contre père, mère,
« frère, sœur, femme, enfants, tous les hommes enfin, le chef
« de l'empire seul excepté, de maintenir les jugements du
« tribunal secret, de les exécuter, d'aider à les exécuter, et
« de dénoncer au présent tribunal secret, les délits de sa
« compétence qui viendront à ma connaissance, ou que
« j'apprendrais par des gens dignes de foi, afin que les
« coupables y soient jugés comme de droit, ou qu'ils soient
« punis au jugement de Dieu le consentement de l'accusateur.
« Je promets de plus, que ni l'attachement, ni la douleur,
« ni l'or, ni l'argent, ni père, ni mère, ni frère, ni sœur,
« ni parents, ni aucune chose que Dieu a créée, ne
« pourront m'engager à enfreindre mon serment, étant résolu
« de soutenir courageusement de toutes mes forces et de tous
« mes moyens, le tribunal secret dans tous les points
« ci-dessus mentionnés. Ainsi Dieu et ses Saints me
« soient en aide ».



INTERIEUR DU VIEUX CHATEAU
A BAADE

Bade.

Chapitre 15.

Le Vieux Chateau.

En quittant le chateau neuf par la barrière du jardin, on se trouve sur le chemin qui conduit à ce vieux chateau,

. . . . . qui du haut des collines,
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Sortait jusques au ciel l'orgueil de ses créneaux,
Qui dans ces tems affreux de discorde et d'allarmes
Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes.

Ici du haut des tours plus d'une tendre amante,
Suivait son jeune amant dans la lice sanglante;
Là nos gais troubadours et nos vieux romanciers,
Célébraient la tendresse et l'exploit des guerriers;

Là nos fiers paladins à la gloire fidèle,
Combattaient pour leurs dieux, leur monarque et leur belle.

Ainsi des lois, des mœurs, des combats du vieil âge,
Ma pensée en ces lieux se retrace l'image;
Je crois de voir encore et revoir tour-à-tour
De joutes, de tournois, de féeries et d'amour.

(Delille.)

allons visiter ces nobles ruines. Autrefois, avec peine les hommes pouvaient y atteindre, aujourd'hui on y monte en carosse par une belle route, au grand trot des chevaux, dûe à la munificence de Léopold grand duc actuel. Les piétons y trouvent des bancs, lorsque la fatigue l'invite au repos, ou la curiosité à contempler les divers aspects dont lorsque se présentent les environs toujours variés, toujours pittoresques, toujours attrayants.

J'aime dans les paysages, l'aspect de ces vieux chateaux en ruines, encore si imposants par la hardiesse de leur construction, par la grandeur de leur masse, par

cette position décidera qui agitoient si fortement sur
l'imagination des peuples d'alors, comme tout ce qui
opprime, et qui agite encore sur celle du peuples d'aujourd'hui
comme tout ce qui parle à la pensée: on y voit à travers
la nuit des tems, ce hommes d'une trempe plus
qu'humaine, qui ne connoissoient d'autres plaisirs,
n'avoient d'autres occupations, d'autres besoins que le
bruit des armes; ces mœurs de fer, si éloignées de la
mollesse de nos jours. Aujourd'hui que tout cela a cessé,
à la vue de ce qu'il en reste, le souvenir ramène sans
effroi les pensées sur le tems qui n'est plus.

Le vieux Chateau de Bade est un des modèles
des genres. Cette vieille et belle ruine assise sur l'une
des pointes de ces écharpes noires de montagnes qui
entourent la Ville et au milieu d'une forêt de sapins
aux rameaux verts amoureux des pinnes, forme
l'ornement le plus pittoresque de ce site, déjà si
riche en beautés naturelles de tout genre. Aussi
Léopold met il autant de soins à y conserver ce que

le temps tend à détruire, que dans ses plus beaux chateaux habités. On s'attache surtout, dans les travaux d'entretien, à ne point porter atteinte au caractère de ruine, que l'ensemble doit conserver; on pousse même l'exactitude jusqu'à ficher de la mousse dans les joints des murailles, pour rendre l'imitation plus trompeuse.

L'entrée en est sévère, comme celles de tous ces vieux manoirs. C'est une voute ogivale, surmontée des armes de la maison de Bade, le casque, le paon, les cornes, tels que nous les avons vu au dessus de la porte du chateau neuf. après avoir traversé cette voute, vous vous trouvez au milieu d'un amas de vieilles murailles ruinées et incohérentes, que des arbres contournés dans mille sens bizarres par l'obstacle qu'elles apportent à leur développement naturel, percent, surmontent, couronnent, et vous êtes frappés de ce mélange confus de murailles dégradées, de feuillages frais et variés, de corps d'arbres qui rampent, se relèvent ou forment des voutes sur vos têtes, de cette lutte des oeuvres de l'homme avec les forces de la nature qui fait effort pour s'en emparer comme de

tout ce qui est frappé de mort.

A gauche en entrant on trouve un restaurant, qui s'est établi au milieu de ces ruines, et malgré le style gothique de ses portes et de ses fenêtres, il dépare l'harmonie de ces restes précieux, et détruit désagréablement l'esprit de ces pensées. C'est une véritable profanation des tombeaux.

A droite une rampe conduit à la grande salle des chevaliers, au milieu de laquelle croissent aujourd'hui les arbres de la forêt et y forment un jardin anglais. Les visiteurs viennent sous leurs frais ombrages boire le vin de Champagne, tandis qu'une élégante anglaise placée dans l'embrasure de l'une de ces hautes fenêtres, trace sur un album, la vue de la ville qui est à ses pieds et qu'une autre circule sur les escaliers, sur les sommets des murs, parcourre les corridors suspendus; comme la dame-blanche sur le terrasses du chateau de Clèves, lorsqu'un événement important doit frapper la maison royale de Prusse. Allez à Clèves, tout le monde y court aux apparitions de la dame-blanche.

Les murs de cette vaste Salle des chevaliers sont ornés par une corniche formée d'une suite de petites arcades demi-circulaires portés par des modillons, dans le Style Roman de la fin du XIe siècle, entremêlés çà et là de pampres tombants de lierres grimpants, de sapins au noir feuillage, de têtes aux couleurs brillantes. Contre l'un des murs de la salle se trouve un large puits carré, d'une prodigieuse profondeur, dont les parois sont encore parfaitement conservées. Je n'ai pas éprouvé à une émotion vive et pénétrante, lorsque la curiosité me faisant regarder le fond de ce puits, je le vis et l'on puise si avant dans les entrailles de la terre. Je me retirai rapidement le cœur palpitant et la tête troublée. Que se passa-t-il en moi? je ne sais, car tout cela fut plus rapide que la pensée et ne permet pas le résultat de la réflexion. C'est sans doute l'effet d'une impression soudaine qui égare la raison en me voyant si près d'un abîme. Mais comment expliquer l'existence des puits dans la salle des

chevaliers, dans la salle d'hommes? Bien certainement il n'a jamais recélé d'eau, nulle part il n'en porte l'empreinte. D'ailleurs sa position exclut l'idée d'une pareille destination. Reste la supposition qu'il a servi à quelque communication mystérieuse avec les souterrains du château neuf. Mais cette communication existait déjà, suivant la tradition, par la rampe voutée dont on aperçoit l'entrée avant d'arriver à la salle des chevaliers. Cette rampe est douce et très large, on y descendait en voiture. Elle devait être alors bien longue pour arriver aux souterrains du château neuf, car la différence de niveau est bien grande. Il ne faut accepter le plus souvent, les traditions populaires que sous bénéfice d'inventaire, et celle-ci est bien, je crois, du nombre. La rampe dont nous parlons ne conduisait probablement qu'aux souterrains du château vieux lui-même, et quant aux greniers, sur lequel les fables ne se sont pas exercées, il sera toute chose qu'on voudra.

Plusieurs autres pièces auxquelles conduisent des escaliers

bien entretenus, composent l'ensemble de ce château. Elles sont également ornées par les arbres de la Forêt, le chênes, l'érable, les frênes, le sapins y luttent pour en prendre protection contre la main de l'homme qui fait effort pour en conserver les débris. Ils sortent par les ouvertures cintrées des portes et des fenêtres, comme pour aller chercher la vie hors de ce séjour des morts. Enfin une tour carrée en Donjon, domine toutes ces masses de ruines. En la voyant je récitais ces vers de notre aimable poëte.

Au lieu jadis dite cette Vieille tour,
Veillait en armes une garde attentive,
Une beauté Solitaire et pensive,
Prêtait l'oreille au chant du troubadour.

L'arc ogival de la porte d'entrée, le Style de la corniche de la salle des chevaliers, les fenêtres cintrées, semblerions placer la construction de ce château à l'époque dite de transition, c'est à dire vers la fin du XI siècles, ou les commencements du 12ᵉ. Cependant

la tradition veut qu'il exista dès le Xe siècle. Mais dans ces tems de guerres perpétuelles et de destructions, ne peut on pas croire que détruit d'abord il fut reconstruit à l'époque que nous assignons. quoiqu'il en soit, au plus loin que l'on puisse remonter, on rencontre un Hermann IV, Margrave de Bade et du Hochberg seigneur de tout le margraviat de Vérone, mort en Antioche en 1190, qui le premier établit sa demeure au chateau de Bade. Il paraîtrait que c'est par Berthe, nièce de l'empereur Barberousse que Bade passa dans la famille de Zoehringen. Cette princesse avait épousé Hermann III prédécesseur d'Hermann IV et second fils de cet Hermann 1er qui se fit moine de Cluni. Depuis la fin du 12e siècle jusqu'au commencement du 16e vingt souverains de Bade ont résidé au vieux chateau. Le Margrave Christophe 1er qui bâtit le chateau neuf, après l'avoir habité quelque tems tandis que sa mère résidait au vieux chateau, revint

habiter celui-ci les dernières années de sa vie et y mourût en 1527; si aujourd'hui nous le voyons en ruine on doit, dit-on, en rendre grâce à l'inéfaçable et barbare exécution de 1689 dans le Palatinat.

Ceux qui ont bonnes jambes et bon courage ne s'arrêtent pas au vieux chateau, mais ils s'élèvent jusqu'au sommet des rochers qui le dominent encore... allons essayons l'ascension trois cent quarante marches à monter, car les parties les plus roides ont été taillées en escalier, sans compter les rampes, c'est un peu présomptueux. Mais par le tems qui court qui n'a pas l'ambition de s'élever. au reste, si je ne puis atteindre au faîte je ferai comme beaucoup d'autres je resterai en chemin.

Nous voilà donc bien résolus. nous montons. Mais bientôt le coeur et les jambes faillissent à ma compagne. Je la prends par la main et la traine après moi, comme Roland son cheval mort,

tandis qu'elle improvise le couplet suivant.

air : Le premier pas

Le dernier ban

S'assied sur une pierre,

Le dernier ban

n'ôse aller plus avant.

Dieu des Viellards pousse lui le derrière,

Et tu verras rentrer dans la carrière,

Coeur palpitant,

Le dernier ban.

C'est aussi le coeur palpitant, que nous arrivons enfin au repos de Sophie, qui tire son nom de la margrave actuelle. Nous avions bien besoin de ce repos là ! C'est une simple baraque en planches avec une table entourrée de bancs au milieu. Elle est précédée d'une plate-forme, d'où la vûe s'étend au loin sur la vallée du rhin, dont le cours se déroule comme un large ruban d'argent sur une robe verte.

Après quelques instant, pendant lesquels nos

jambes se reposent et nos yeux contemplent, nous nous élançons de nouveau à travers des rochers de granith et de porphire, dans des sentiers où une chèvre butterait, où l'on rencontre des pierres roulantes, des herbes glissantes, obligé quelquefois de m'attacher à une tige qui se brise, ou à une pierre qui se détache; mais ma compagne abandonne la partie et retourne au repos de Sophie, moi tant bien que mal, je parviens enfin au plus haut des monts, à ce que l'on appelle les ponts. Là on a réuni les pointes de plusieurs rochers, pour former une plate-forme, d'où l'on domine les chateaux, la ville et la vallée. Là aussi l'on circule à travers les rochers, on monte on descend par des escaliers pratiqués dans leurs enfractuosités, où l'on suit un sentier tracé à leur pied, qui permet d'admirer l'effet majestueux de leurs flancs coupés à pic.

Bade.

Chapitre 16.

Le Staufenberg ou Mont Mercure.

Les roches, le vieux chateaux ne sont pas les seules ascensions aëriennes que les étrangers aiment à faire autour de Bade, il est une autre montagne qui jouit aussi du privilège de les attirer, à cause de la vüe admirable dont on y jouit. c'est celle du Staufen. Deux montagnes près de Bade portent ce nom, le grand et le petit Staufen. c'est du grand dont nous voulons parler, de celui sur lequel se trouve cette Statue de Mercure en bas relief nichée dans un gros bloc de maçonnerie

dont nous avons déja parlé dans la note 9e et qui à fait appeler cette montagne par ceux qui aiment plus le français que l'Allemand, le mont Mercure. On dit que celui qui est dans le musée archéologique de Bade n'est qu'une copie de celui-ci.

Le trajet de Bade au sommet du Staufenberg, est un peu long, ce ne serait plus une promenade, mais un voyage fatiguant même, si l'on n'avait pour le faire la ressource,

De l'animal, trop avili peutêtre,
Qui toujours prêt, toujours utile au maître,
Porte au marché la fermière, les oeufs,
Et qui du moins du coursier qu'il remplace
N'a point l'orgueil, s'il n'en a pas les grâces.

(Delille)

Nous nous réunissons une société complette; c'était des jeunes femmes élégantes, des jeunes filles au teint frais et rose, aux regards vifs et pétillants dans lesquels se lisait l'ardeur du plaisir et de la gaieté; c'était

de beaux Dandys, animant tout de leur empressement et de leur esprit; c'était des mères et des pères, qui réservant leur gravité pour la Ville, se laissaient entraîner à la fougue pétulante de cette ardente jeunesse; c'était la liberté de la campagne, la beauté du ciel, cet air enivrant des forêts, qui fait parler la nature à tous vos sens.

Nous avions fait rassembler au pied de la montagne tous les animaux à longues oreilles du pays, chacun accompagné de son conducteur et quelquefois de sa conductrice, à l'air coquet, au costume pittoresque, chacun de nous choisit le sien. Mais lorsque Mme Wolf, guère moins grosse que le mont que nous devions gravir, s'approche de l'un d'eux; l'intelligent animal effrayé, sans doute de l'énorme fardeau qui allait peser sur lui, se retourne brusquement, s'enfuit, en jettant ses jambes en arrière, et faisant retentir cette douce voix que tout le monde connaît, à travers les rochers, dont les échos vont le redire à la Ville, à cette scène

éminemment burlesques la gaîté des spectateurs fut jusqu'aussi bruyante que l'effroi de l'animal, si singulièrement intelligents. La bonne Mme Wolff vit bien que plus d'une fois elle prêterait à rire dans la traversée et prudemment elle renonça à aller plus loin, nous laissant pour nous consoler de son absence, sa jeune Lionne, je veux dire sa fille, sous la garde toutefois de son père, envers lequel elle pratiquait une modération le quatrième commandement de Dieu, père et mère honoreras afin que....

La caravane se mit enfin en route, et fait un sentier serpentant à travers les sapins et au milieu des précipices que nos excellentes montures franchissent d'un pas ferme et d'une ardeur soutenue, chacun faisant retentir l'air de des joyeux refrains. Rien de plus ravissant que cette longue ligne tortueuse de blanches robes, d'échappes voiles soulevées par la douce haleine des bois, de

croisant sur un chemin qui va et revient sans-cesse
sur lui-même en rampant sur le flanc de la montagne,
enveloppée dans les draperies verdoyantes de la forêt,
nous étions saisis entiers; la joie, l'animation croissoient
à chaque pas; insensiblement pour la plupart des uns aux
autres une douce familiarité ne tarda pas à s'établir,
les intimités se formèrent, et un tendre intérêt finit
par faire palpiter plus d'un cœur aux dangers qui
quelquefois se présentèrent. De tems en tems, notre
caravane est traversée par de jeunes anglaises, montées
sur des courtiers agiles, gravissant la montagne
d'un élan vigoureux, sautant avec courage et une
audace que nous ne cessions d'admirer, les pas les
plus difficiles.

Enfin après avoir longtems marché, grimpé, tourné,
nous être arrêté aux pointes d'où une vue remarquable
appelle l'attention des Voyageurs et qui sont signalées
par des bancs de repos, nous arrivons au Sommet
du monte. Ma première pensée fut d'aller adorer

Les Dieux qui lui a donnés son nom français. Je m'en approche, et je le reconnais bientôt pour être identique avec celui du musée de la Ville. Voilà bien sa nudité, sa jeunesse, ses formes grasses et lourdes, ses longues oreilles divergentes, son caducée renversé, sa tête de bélier, son absence de sexe. C'est un curieux marchand qui par ce monument témoigne aux Dieux sa reconnaissance pour avoir recouvré la santé. Ce morceau a de la valeur comme monument d'antiquité, mais il n'en a aucune sous le rapport de l'art, et il n'y a pas de doute mauvais tailleur de pierres qui ne fût pour son village un artiste mieux travaillé que cette brute antique. Mais que fait-il là, qui l'y a porté? les romains placoient de semblables mesures sur les voies publiques et non isolés sur les sommets des monts. Ici, nulles apparences de temples, aucune trace de voie romaine, on pense donc qu'il était placé au pied de la montagne, et près de ce qu'on appelle aujourd'hui la chaîne du

Diables, dont le nom rappelle sans doutes quelque superstition que j'ignore. Une voie romaine y passait, dit-on. Il aurait été porté dans les tems modernes sur le plateau, pour y servir de limite au territoire de la Ville de Baden.

Une tour ronde et au milieu, une hotellerie. Sur le côté je me dirige vers l'hotellerie; j'y, trouve déjà établie notre joyeuse Société fêtant le Margrave, au milieu d'une gaieté des plus expansives. Je savais avais déjà nommé ce joli vin, mais je n'ai pas encore dit ce qu'il était, d'où il venait. C'est un petit vin blanc, sec, léger, très agréable à boire, et qui ne fait jamais repentir ses buveurs d'en avoir bu trop pris. Le meilleur se récolte sur le Weastelberg près de Fribourg et à Welimberg près d'Offenbourg. C'est le vin le plus estimé du Margraviat, le seul digne de son souverain, ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte.

Bien reposées, bien rafraichies, la Société entre dans la tour, et voilà que nous y montons de

Cent-vingt-deux marches, pour arriver à la plate-forme qui la termine. Ce sont bien des peines sans doute, mais on en est amplement recompensé à l'arrivée. Un panorama merveilleux vous environne. Nous dominons tous les monts, plongeons dans toutes les vallées, les parcourons du regard, aussi loin qu'il peut aller. Voilà celle du Rhin, celle de la Mourg, celle de l'Oos. Une foule de villages de villes même, de chateaux ou en ruines ou sur pied sont répandus çà et là. C'est Carlsruhe, c'est Rastadt, Gernsbach, Bade, ce sont les ruines du vieux chateau, celles du chateau d'Eberstein, berceau de l'antique maison de Bade; toute cet ensemble de riche et forte nature, de paysages variés, de ruines antiques, de villes nouvelles, ravit, enchante, et ce n'est qu'avec regret que l'on quitte de si captivantes beautés, comme lorsque la toile tombe pour la dernière fois, après un spectacle brillant.

Nous redescendons la tour, nous redescendons la montagne, après avoir chacun repris notre monture et notre gaîté; chacun fouettant l'âne de son voisin. L'une timide et tremblante s'en effraye et crie merci, l'autre hardie et [illegible], ne fait qu'en rire et le rend. C'est ainsi que nous arrivons à la ville après avoir passé la journée la plus délicieuse de mon séjour de Bade.

Bade.

Chapitre 17.

Eglise St. Pierre, Eglise de l'hopital. Messe et Prône.

Le lendemain était un dimanche, jour où tous les adorateurs du Christ, Papistes, Luthériens, Episcopaux, ont coutume de venir dans leurs temples respectifs, se prosterner aux pieds des autels, ou entendre la parole évangélique. Je me proposai de visiter les lieux fréquentés par les différentes communions des chrétiens. Et d'abord, zélé catholique, j'allai entendre la messe à la principale église de Bade.

Cette église est située sur le plateau où coule la fontaine thermale l'Ursprung. Elle est sous l'invocation de St. Pierre. L'église catholique de Bade est la seconde

du grand Duché, la métropole est à Fribourg en Brisgau.
c'est là que l'évêque s'est établi, loin de la résidence
du Souverain protestant, sans doute afin d'éviter les
conflits et les embarras qui pourraient résulter d'un
contact plus immédiat.

L'Eglise de Bade fut bâtie pour la première fois,
dit-on, dans le 7e siècle, et rebâtie ensuite par
Jacques 1er mort en 1453. Réduite en cendre dans le
17e siècle par les incendiaires de Louis XIV, il n'en
resta que la partie inférieure de la tour, qui forme
aujourd'hui le portail de l'église. Tout l'ornement de ce
portail est dans la porte d'entrée. Cette porte est une
portion d'arc plein-cintre, surmonté d'un triangle
gothique, terminé à son sommet par une Vierge portant
l'enfant divin. Les nervures de l'arc cintré, du triangle
ogival viennent se lier avec des petites colonnettes qui
ornent les pieds-droits latéraux de la porte; ceux-ci
s'élèvent et portent dans des niches ogivales quatre
statuettes, ils sont terminés par les statues plus grandes

De St Pierre et De St Paul. Ces deux statues de celle De la Vierge, placée au milieu, sont recouvertes De Draperies délicatement travaillées. Une corniche De style romain formée d'une suite De petites arcades circulaires, règne ensuite sur toute la longueur du portail. Cette corniche et le style ogival De la porte indiqueraient l'époque De transition, cependant l'architecture De la porte nous semble d'un gothique plus avancé. On doit donc supposer qu'en reconstruisant ce portail dans le goût De l'époque, on y a ajouté la corniche romane De l'ancien édifice, ou plutôt que la porte gothique a été ajoutée à l'ancien édifice roman, comme semblent l'indiquer d'autres indices.

La partie inférieure De la tour, et qui appartient à la tour ancienne est carrée, mais elle est surmontée D'une tour octogone moderne, terminée par un clocher élégant sur la pointe Duquel on voit briller St Pierre en girouette. Ce gracieux clocher est apperçu dans chaque paysage dans lequel on voit la ville. Depuis les hauteurs

environnantes, et en rend l'aspect plus pittoresque. Mais c'est du Restaurant et de la maison de Conversation que l'effet en est plus saisissant. là il se détache sur les masses noires des forêts, d'où s'élèvent sans cesse, ces vapeurs blanches dont la légèreté et la mobilité jettent tant de variété sur cette scène admirable de beauté.

L'église St Pierre était autrefois possédée par les Jésuites, c'était une Collégiale. Ces bons pères luttèrent longtems contre l'introduction de la réforme dans la ville de Bade, et grâces à leurs efforts, cette ville a pu se maintenir dans la croyance catholique, apostolique et romaine. Ces luttes prirent surtout un caractère sérieux à l'avènement au pouvoir de la branche protestante de Bade-Durlach, après la mort du Margrave auguste en 1771. Mais une heureuse tolérance a succédé à ces violentes guerelles et aujourd'hui, Luthériens, Calvinistes, Anglicans, Catholiques grecs Catholiques romains, vivent à Bade dans la plus cordiale intelligence. Il faut bien qu'il en soit ainsi

dans une ville qui appelle l'Europe entière à l'enrichir. Plutus n'est-il pas le premier des Dieux, et les Juifs ne sont pas les seuls qui aient adorés le veau d'or.

Nous entrons dans l'intérieur de l'Eglise. Tout y est surchargé d'ormens, au choix desquels le goût le plus pure n'a pas toujours présidé. Le style architectonique est moderne, mais on y voit dominer cette ornementation qui du tems de Louis XV gâtait tant de monumens. Comme toutes les églises d'Allemagne, celle-ci renferme un grand nombre de tombeaux, parmi lesquels on distingue celui du Margrave Louis-Guillaume, dit le héros. Ce tombeau est remarquable par un assemblage d'ornemens de mauvais goût en marbres blanc, rouge, noir et jaune. Le héros est debout sur son tombeau, et entouré d'anges, de personnages allégoriques, d'armures, de canons, de boulets, de drapeaux, le tout dans un pêle-mêle assez mal assorti.

J'avais souvent entendu déblatérer sur l'usage de dire les prières en latin. Quelle sotte manie, disait-on,

les prêtres ont-ils de nous chanter du latin? qui peut comprendre une note de ce qu'ils disent. Ne vaudrait-il pas mieux que chacun prie dans sa langue maternelle, le Français en Français et l'allemand en allemand. au moins chacun connaîtrait la valeur de ce qu'il dit à Dieu et pourrait ajouter la ferveur à la parole). Je me sentais entraîné par ces raisons assez spécieuses et par beaucoup d'autres encore que l'on ajoutait, et j'étais bien près de tomber dans l'hérésie de l'abbé Chatel. Le ciel, qui veillait sans doute sur mon salut éternel, voulut que je vinsse à Bade, pour effacer en moi cette tendance irréligieuse qui me traversait l'esprit.

La foule se pressait dans l'église, je n'eus pas le choix d'une place et fus obligé de rester caché derrière l'un des piliers. J'étais mal à mon aise, ne voyant ni le prêtre ni l'autel. Mais Français et cependant chrétien fervent, moi qui dans la patrie de Voltaire, n'ai su conserver que les traditions de

St Louis, je désirais sanctifier par le Divin Sacrifice, le jour qui m'avait appelé au pied de l'autel. Je l'était donc, et si je ne vis rien, au moins j'entendis.

J'entendis ces prières latines auxquelles j'étais accoutumé, avec lesquelles j'ai été nourri, élevé, instruit; ce latin qui m'est si doux, si sonore, que je traduis si facilement. Oui, j'entendis chanter le latin, tel qu'on le chante chez moi, dans ma petite ville. Je me crûs en France, près de mon vieux curé, et ce fut ce latin qui me sauva, ce latin tant calomnié. Ce fut par lui que je pus dans rien voir suivre toutes les phases du St Sacrifice que je croyais perdu pour moi sur une terre étrangère. Ce fut un trait de lumière qui éclaira mon esprit. Ah! me dis-je, je le sens maintenant, la religion ne veut pas qu'un homme fût-il venu des extrémités du monde, fût jamais être étranger dans la maison du Seigneur. Si l'office divin se fût dit en Allemand, que aurais-je vu, que aurais-je entendu!

Je crûs dès lors à la grande unité chrétienne, celle qui donne le même langage à tous les enfans de Dieu, celle qui fait qu'ils peuvent s'entendre d'un pôle à l'autre, celle qui fait enfin qu'il n'y a plus ni Français, ni anglais, ni germains, mais seulement des enfans de l'église Catholique. Taisez-vous donc, abbés Chatel et Consorts, que pouviez-vous me dire maintenant, j'en sais plus que vous. car, celui qui a pu entendre, Credo in unum Deum a deux cents lieues de sa patrie, a entendu un langage plus éloquent que tous vos discours.

Une musique délicieuse, où se mêlent les sons des instrumens à la touchante mélodie de voix des jeunes filles, plus douces que celles des anges, s'élève vers la voute du temple et y répand quelque chose de suave et de délicieux qui transporte l'âme vers les célestes régions.

L'orgue divin exhale un son majestueux,
Et de la voix sonore à leurs voix réunie

Verse dans le lieu saint des torrens d'harmonie.

(Delille.)

La messe dite, je parcourus l'église et tous ses tombeaux qui en font un campo santo d'illustres personnages. J'avais alors tout vû, tout entendu, je sortis donc par la porte principale et me trouvai en face d'une élégante fontaine que j'admirai en passant. L'eau y est retenue dans un bassin en pierres de taille et sculptés d'ornemens divers, une colonne corinthienne s'élève au milieu et sert de piedestal à une statue de la vierge portant l'enfant-dieu; du fût de la colonne sortent par deux bouches de lion, quatre tubes qui versent l'eau dans le bassin. Cette eau est froide et sort cependant des mêmes flancs qui distillent celle de l'Ursprung, qui est à 54° Réaumur. quelle est la main qui fait si mystérieusement le départ de ces eaux dans le sein du grand Staufen? C'est

Celui dont l'action occulte mais constante,
Lance sur nous l'orage et la foudre éclatante,

Soulève avec fracas la flamme du Volcan,
Vers les pôles du monde a dirigé l'aiman.
C'est lui qui fait germer dans le sein de la terre,
Les graines de ces fleurs dont s'émaille un parterre,
Qui nous donne ou retire avec égal amour,
Le mouvement, la vie et la nuit et le jour;
Qui fait avec accord circuler tous les mondes,
Dans l'espace a fixé leurs demeures profondes,
Enfin qu'en tout lieux reçoit de nous l'encens,
Compris par notre esprit, échappe à tous nos sens.

(H.y C.t Lecteur)

De là je me dirigeai vers l'église de l'hopital; Dans le même moment j'en vis sortir les catholiques qui venoient d'y entendre la messe et y entrer les anglicans qui accouroient y écouter le prône. autrefois pareille rencontre ne se fût pas passée tranquillement, aujourdhui, catholiques, réformés se regardent et se saluent cordialement sur le seuil du temple du dieu de paix. Cette heureuse harmonie religieuse est-elle dûe à la philosophie moderne, qui a

enseigné à l'homme à respecter ce qui est du domaine de la conscience seule; et ce à l'horreur qu'inspirent les malheurs qu'entraînent les guerelles d'opinions contre lesquelles ni les armes ni les bûchers ne purent jamais rien, qui tiennent plus au sentiments qu'à la raisons et qu'on n'a pû éteindre dans les flots de sang qu'elles ont fait répandre. Quoiqu'il en soit de la cause rendons grâces au fait, qui mêle ainsi tous les adorateurs du Christ et en fait un peuple d'amis, un peuple de frères. Imitons l'éternel qui répand sur tous également les bienfaits de la nature et reçoit avec bonté les hommages sincères qui par des voies différentes arrivent à son trône, comme les rayons différents d'une même cercle aboutissent au centre.

Bientôt la petite église se remplit d'anglais et d'anglaises et je pûs juger du grand nombre d'individus de cette nation qui étaient en cure à Baden quoique la saison fût déjà avancée. J'en fus surpris

naire j'appris Depuis que tous les anglais se quittaient
pas Bade dès les beaux jours, que chaque année plus
De soixante familles y passaient l'hiver. Ce séjour
permanent d'un si grand nombre de familles anglaises
à Bade, les a déterminés a y avoir un prêtre de leur
communion, constamment à demeure. Ce pasteur est payé
et entretenu par une souscription établie parmi eux.

En arrivant à leurs places, les hommes mettent
leur chapeau devant leur figure, les femmes la main
au-dessus de leurs yeux et inclinant la tête, font une
très-courte prière avant de s'asseoir, mais sans y joindre
ni avant ni après le Signe Du Chrétien ainsi que le
pratiquent les catholiques grecs ou latins, avec cette
seule Différence, que les premiers le font avec trois
doigts étendus seulement et De gauche à Droite,
tandis que le catholique latin a toute la main
étendue et la porte De Droite à gauche.

Le prêtre arrive couvert d'un long surplis
sur une robe noire et la tête nue. Il monte en

chaîne. à cet instant l'orgue se fait entendre et la prière commence. Le prêtre seul la prière. quel silence! quel recueillement! que tout est grave! Dans ce culte simple et sévère, aucune cérémonie n'apporte de distraction à l'esprit, l'imagination toute entière est saisie par le spiritualisme de la parole évangélique. Nous apportons dans le nôtre un grand appareil des cérémonies; nous pensons que cet éclat est un premier hommage rendu à l'éternel; qu'il excite l'émotion dans une âme sensible et de l'émotion à la croyance le passage est rapide, mais souvent peu réfléchi. Le silence, le recueillement, la gravité de la parole, la grandeur de la pensée, ont bien aussi leur solennité, excitent aussi l'émotion et sont peut-être plus encore une action pénétrante. Je conçois la pompe des cérémonies pour des Italiens et des français qui aiment l'éclat, l'agitation, tout ce qui s'adresse plus aux sens qu'à la pensée; mais la simplicité, la sévérité le silence dans le culte, tout ce qui laisse à la réflexion

ses facultés se se trouve spécialement du domaine de
l'âme, convient mieux à des anglais, à des allemands.

Dans ces cultes réformés, les moyens de se racheter
par de simples pratiques, tirées le plus souvent des
mérites du monde, en ayant été bannies pratiques
généralement; les obligations morales qu'impose
la religion, ont peut-être chez eux plus de force, plus
de puissance. Mais s'en suivrait-il que la religion
protestante serait plus propre à moraliser le peuple
que le Catholicisme Romain? Non, généralement; car
le caractère des peuples entrent pour beaucoup, je crois,
dans l'efficacité des deux religions. Le Français vif, légé,
d'une imagination fugitive, peu porté à l'idéalisme de
la pensée, peu soumis aux élans de la conscience, a
besoin d'être frappé par une terreur salutaire, ou
appelé par un appareil de cérémonies saisissantes,
par des pratiques qui sans cesse le ramènent à ses
devoirs; au contraire, l'allemand plus posé, plus
réfléchi, plus porté vers le spiritualisme de la pensée

vers les idées qui se tirent d'une réflexion profonde, n'a besoin que d'être éclairé pour suivre la lumière qui doit le guider sur le chemin de la vie.

J'écoutais le prêtre, mon pouvoir pensait que le prêtre faisait descendre de la chaire évangélique, car je ne sais pas l'Anglais, mais pour juger de l'harmonie de la langue. Cette langue ne manque pas d'une certaine douceur, lorsqu'elle est prononcée avec onction. Mais qu'elle m'a paru difficile à prononcer! quelle sifflante, on la croirait empruntée au serpent qui tenta Eve. Voltaire la comparait à un crible où tout le monde met, mais ce qui y entre, y devient tellement défiguré, qu'il serait impossible à qui que ce soit, d'y reconnaître ce qu'il y a mis. Je ne reconnus pas un seul mot qui pût se rapporter à la langue Française, à laquelle cependant elle a tant emprunté.

Le prêtre n'empruntait point les effets d'une action théâtrale, d'une diction animée jusqu'à la frénésie, comme j'ai vu le pièce Lacordaire, la

bouche écumante, le teint pourpré, le geste
vêtement, s'agitant dans sa chaire, comme si il
eût été saisi d'une extase délirante; lui, calme,
grave, avait dans son accent la douceur de
l'Evangile, dans sa lenteur, son regard et son geste,
la modestie d'un apôtre d'une religion toute de
mansuétude, d'onction et de douceur.

L'Eglise de l'hopital St Vielle et sans ornements;
en cela elle convenait parfaitement au culte que j'y
venais de voir y célébrer. Derrière St le Cimetière, où
plus d'un voyageur, trompant l'espoir d'une famille
adorée, St venu se faire enterrer. Plus loin, une
allée de saules conduit à la plantation du Hasensprung
et au chemin des Courses qui va au château-neuf. ou,
prenant la route de Grensbach, on arrive à la Chaire
du diable, et de là aux belles ruines du Vieux
château d'Eberstein.

Bade.

Chapitre 18.

Couvent de Lichtenthal.

Le Dimanche suivant, j'allai entendre la messe au Couvent de Lichtenthal. Lichtental est un joli village au fond de la vallée à trois quarts de lieue de Bade. on s'y rend par une superbe allée, où sont entremêlés le chêne, le tilleul et l'érable, dont les branches réunies en berceau, vous garantis de la pluie ou du soleil, suivant qu'il fait l'un ou l'autre. Cette allée est tracée à travers des jardins anglais, des prairies au vert tapis, des coteaux couverts de vignes et sous la vue des montagnes qui portent jusqu'aux nues leur sauvage grandeur. Partout des souffles aériens des effluves odorantes, saisissent les sens et ravissent l'âme. Elle suit en la remontant le cours de l'Oos, qui

n'est ni ruisseau ni rivière, mais tantôt l'une tantôt l'autre suivant l'abondance des pluies. Une foule de ponts élégants sont jetés de l'une à l'autre rive. On remarque surtout un joli pont suspendu d'un délicieux effet dans la vallée. À droite une eau limpide jaillit en fontaines, de distances en distances. De jeunes filles y puisent et viennent vous présenter un breuvage rafraîchissant, pour proroguer votre générosité. Mais ces fontaines ne sont point ornées, comme celles que l'on rencontre le long de l'allée Caroline à Plombières, de ces inscriptions qui piquent la curiosité du promeneur, et lui donnent des préceptes de philosophie, comme les deux suivantes que j'ai recueillies:

1re Fontaine.

Vois-tu couler cette onde,
Et s'écouler incessamment,
Ainsi va la gloire du monde,
Et rien que Dieu est permanent.

C'est le transit gloria mundi, et l'eau qui coule

vaut bien l'étoupe qui brûle.

2ème Fontaine.

Toujours vive abondante et pure
Un doux penchant règle son cours;
Heureux l'ami de la nature,
Qui voit ainsi couler ses jours.

Mais laissons là Plombières et ses sentences, à Bâd. on ne connaît que celle du plaisir; retournons-y bien vîte et continuons notre promenade. Vers Lichtenthal.

Çà et là sont répandues de charmantes habitations, dont le frais badigeonnage le dispute aux fleurs des jardins à la verdure des prairies. Les unes sont bâties dans la plaine, les autres sur les coteaux; celles-ci isolées, celles-là réunies au village d'Unterbeuren, sur la rive droite de l'Oos. on appercoit là les bains Hesperia, comme un joli hameau hollandais. Plus loin, jettée sur une colline la maison chinoise, dans laquelle on entre par la fenêtre, à l'aide d'un pont-levis, construction bizarre de l'un des originaux

A. H. Payne del. & sculp.

LE COUVENT DE RICHTENTHAL.

le plus original de ce peuple. Je crois n'avoir pas besoin de le nommer.

A l'extrémité de l'allée, passez le pont jeté sur le torrent de l'Oëlbal, donnez en passant un coup d'œil sur la jolie et pittoresque perspective que vous voyez vous suivant à vue le cours du torrent, sujet d'une charmante aquarelle, entrez dans la première cour à droite: c'est celle d'un couvent habité par des religieuses, un

. . . . . de ces couvents pieux,
où des sœurs consacrant leurs jours silencieux,
De Jésus, leur sauveur, égrènent fortunées,
Constamment à ses pieds l'adorent prosternées.

Celles-ci se dévouent en outre au soulagement des malheureux,

D'un ordre rêveur et dont les pauvres sœurs,
Qui de la charité pratiquent les douceurs,
Renonçant à vingt ans au bonheur d'être aimées,
Et du nom le plus doux ne seront jamais nommées.

En entrant dans la cour, les regards sont attirés par le petit portail de l'ancienne chapelle du couvent, qui sert aujourd'hui de chapelle funéraire, où reposent les dépouilles mortelles des ancêtres de la maison régnante de Bade. Ce joli portail, qui date du 13 siècle,

est d'un gothique d'une extrême délicatesse et du goût le plus exquis. il est surmonté d'un petit clocher qui s'élève dans l'air comme le doigt qui montre le ciel. Il ~~[illegible]~~ il est léger comme l'espérance, aussi couvre-t-il des tombeaux.

Le Couvent de Richtenthal fût bâti de 1245 à 1248, par Imengarde, veuve d'Hermann V, qui y vécu en pénitente, jusqu'à sa mort arrivée en 1260. Il fût richement doté par les successeurs d'Hermann, dont plusieurs y sont ensevelis. Cunigonde d'Eberstein, veuve de Rodolphe 1er fils d'Imengarde et d'Hermann 1er s'y retira; et sa fille Adélaïde en fût abbesse. En 1333, la veuve de Frédérich II, Comtesse de Beuchlingen, y prit le voile avec ses trois filles et en devint aussi la supérieure. Plusieurs autres princesses de Bade s'y retirèrent également. Ainsi souvent cette modeste enceinte recèle quelques unes des Altesses Badoises qui y vinrent humilier leur grandeur, ou s'affranchir des devoirs ennuyeux qu'elle leur imposait. Le dernier des Rodolphe, Rodolphe VI, surnommé le long, mort en 1372, y a aussi son monument placé au centre de la

chapelle. Son corps gigantesque y est représenté sur son lit de pierre. La plupart des Margraves de la branche de Rodolphe furent déposés dans cette chapelle, mais plus tard la Collégiale de Bade fut réservée pour la sépulture des Souverains du Margraviat, et Lichtenthal ne reçut plus que les cœurs de ces princes.

Lors de l'incendie de 1689, de si tendres mémoires pour la France, pour Louvois qui en fut l'instigateur, pour son roi qui l'ordonna, pour Turenne qui l'exécuta, le couvent de Lichtenthal fut sauvé par l'intercession de l'une des sœurs qui avait servi chez le gouverneur de Bagneaux, Mr de Mélac. celui-ci se laissa fléchir, et fit seulement recommander à l'abbesse d'enlever les toits des couvents. Cet ordre fut exécuté, et les troupes incendiaires passèrent sans y entrer.

A la suppression des couvents en Allemagne, celui-ci fut cependant conservé; sans doute parce qu'il renfermait les corps des margrav[illegible]; mais ses biens furent confisqués, et Charles Frédéric le remplaça par une pension annuelle.

La Chapelle funéraire qui aujourdhui est un petit Campo Santo Ducal,

. . . . . où tout parle à l'orgueil
De grandeur, de néant et de gloire et de deuil.
(Delille.)

était autrefois l'église du couvent. Mais elle n'est plus consacrée à l'usage habituel du culte; le service divin se fait communément dans une autre chapelle, sans apparence extérieure située près de la première. Elle aussi renferme des tombeaux, car c'est principalement là le luxe des églises allemandes. Une idée bien extraordinaire a présidé à deux d'entre eux. Ce sont les squelettes de deux veuves de Margraves, peut-être Cunégonde et la comtesse de Beuchlingen, placés sur les autels de deux chapelles latérales et renfermées dans des caisses de verres qui les laissent voir dans toute leur horrible majesté. Ces Cy devant altesses margraves, sont étendues sur des Sophas de velours cramoisi, habillées en robes de

même étoffe, brodées en or. Leurs jambes, leurs pieds, et leurs mains, sont chaussés en satin blanc, couverts de paillettes brillantes. Les têtes seules, bien lavées, bien nétoyées et bien blanches paraissent à découvert. Ce sont d'horribles têtes de mort, avec leurs dents émaillées, leurs orbites enfoncés, sans nez et sans mentons, et dont l'aspect est aussi repoussant que la mort même. Des palmes brillantes sont dans leurs mains, des couronnes sont sur leurs têtes. Est-ce une pensée philosophique qui a présidé à ces tombeaux, et a t on voulu dire:

Mais, de tant de grandeurs, voilà ce qu'il en reste. Est-ce reconnaissance pour ces anciennes bienfaitrices du couvent; dans tous les cas, il ne faut pas effrayer les gens, et rien n'est capable de porter plus d'effroi dans le coeur, que la mort ainsi affublée des ornements de la vie. Mais tel était le gout de ces bons allemands d'autrefois.

J'assistai à la messe dans cette modeste église. Les voix charmantes s'y font entendre; ce sont sans doute celles de quelques unes des jeunes élèves qui reçoivent l'instruction des sœurs du couvent devenues institutrices depuis la sécularisation de tous les couvents en allemagne. Elles sont accompagnées d'une musique instrumentale fort bonne. Tous les instrumens sont joués, dit-on, par les sœurs elles-mêmes. J'ai pu distinguer parmi eux, le violon, l'alto, la basse, et la flûte, car ici l'on entend mais l'on ne voit pas, et les sœurs qui les jouent, sont cachées à tous les yeux.

Parcourez les environs du couvents, vous les trouverez romantiques. La montagne de Ste. Cécile offre une promenade agréable, et de beaux points de vue. Quant à l'Œlbach c'est quelquefois un torrent impétueux et menaçant. Mais à ce ruisseau se rattache des souvenirs historiques, et l'on prétend qu'il a servi de limite entre les

Allemands et les francs, lorsque ceux-ci habitoient le long de la rive droite du Rhin. Plus tard il a séparé l'évêché de Strasbourg de celui de Spire.

Bade – Environs.

Chapitre 19.

Ruines – Cascade de Géroldseau.

La Vie de la plupart des étrangers à Bade, de ceux surtout qu'un simple voyage d'agrément y conduit, se passe en promenades. Le but de ces promenades est tantôt de voir un beau site, un riche point de vue, tantôt de visiter des objets remarquables, des lieux intéressants, et il faut convenir qu'aucun pays plus que celui de Bade, n'offre aux Voyageurs, les moyens de satisfaire leur goût et leur curiosité. aussi l'on n'y rencontre partout que promeneurs, à pied, à Cheval, à Ane, dans la plaines, sur les Collines, dans les montagnes. Je n'ai pas parcouru tous ces lieux, mais les plus intéressants, je décrirai ceux ici, ce

j'indiquerai les autres.

A peu loin de Bade, en remontant la route de Bernsbach et passant par les chaires du Diable, on va visiter les restes du Vieux-château d'Eberstein, que l'on nomme Eberstenbourg, d'un nom d'un village près duquel il se trouve. Ces ruines peu étendues, sont suspendues sur la pointe d'un rocher en saillie comme l'aire d'un aigle derrière la montagne sur laquelle est situé le Vieux château de Bade, le Badens prung. On peut même encore y arriver en suivant d'abord le chemin qui conduit à celui-ci puis le quittant pour prendre à droite celui qui contourne le revers septentrional de cette montagne. Le trajet est d'une demi-heure. De ces vieilles ruines on jouit d'une fort belle vue, car l'on a à ses pieds le château de la favorite et on domine toute la vallée de la Moura et celle du Rhin.

Ce château ancienne résidence des princes féodaux qui régnaient sur la contrée, n'a rien laissé dans l'histoire sur son origine; on sait seulement qu'il est

beaucoup plus ancien que le vieux chateau de Bade lui-même. L'aspect seul des ruines semble le dénoter. Les personnages du nom d'Eberstein, dattent d'une haute antiquité dans le moyen-âge. Un Louis d'Eberstein, marcha contre les huns ou hongrois avec l'empereur Louis l'oiseleur, en 934. Dans le récit d'un tournois donné à Spire par Othon-le-grand, à l'effet de surprendre le chateau d'Eberstein que ses troupes assiégeaient depuis plus de deux ans, l'on voit les trois frères Eberstein y accourir. Mais avertis par la fille même de l'empereur du danger que courrait le chateau pendant qu'ils se signalaient dans le tournois ils y retournèrent et arrivèrent à tems pour le sauver. La ruse déjouée l'empereur fit la paix avec les princes d'Eberstein, et donna en mariage à l'un d'eux, cette même fille qui les avait sauvé tous. On voit encore un Guillaume d'Eberstein figurer dans un tournoi qui eût lieu à Ausbourg en 1080. Mais c'est à partir du comte Berthold d'Eberstein en 1120

que l'histoire de cette maison commence à être suivie d'une manière régulière. Ebrhard, l'aîné de ses petits fils, hérita du Vieux château d'Eberstein; Othon, le second, bâtit le nouveau. Mais il devint bientôt possesseur de l'ancien avec tout le comté par le défaut d'enfants mâles d'Ebrhard. Othon devint alors la douche d'une nouvelle maison d'Eberstein. Lorsque nous visitâmes le nouveau château d'Eberstein bâti par Othon, nous connaîtrons les personnages de cette nouvelle maison. Nous la verrons enfin s'éteindre avec Casimir, en 1660, et ses biens passer par héritage dans la maison de Bade. Mais alors le Vieux château avait été détruit en 1337 dans une de ces guerelles de seigneur à seigneur qui faisaient la vie du moyen-âge.

Ceux qui aiment les ruines des anciens temps, pourront encore aller visiter celles du château d'Yburg. Ils parcourront des montagnes, des ravins, des forêts épaisses, traverseront partout une nature sauvage, et arriveront par des zig-zags à une tour seul reste de l'antique manoir. On monte par un escalier en bois

au-dessus de cette tour, et de là vous voyez, la poudre
qui poudroie sur la route de Rastatte, l'herbe qui
verdoye dans la plaine du Rhin, l'eau qui tournoye
en dessinant ses contours. Suivant la tradition ce
chateau cessa d'exister en 1689, je ne répéterai pas
par quelle cause, car il pèse au coeur d'un français
de le redire. Ces bons allemands le regardent encore
aujourd'hui, comme le séjour des lutins et des démons
ou d'autres personnages de la gente diabolique, qui y
ont été apportés dans le sac des moines. De tout tems
les forêts ont été l'asyle des superstitions.

Le pays de Bade est vraiment le pays des vieilles
ruines de chateaux, ces Cumuli de la féodalité, où

Chacun dans son donjon de murs environné
Pour vivre sûrement vivait emprisonné.

(Delille.)

On prétend que Rodolphe de Habsbourg, à son avènement
à l'empire (1273) en détruisit plus de quatre-vingts le
long du Rhin. Il n'y a pas une vallée qui n'ait sa

ruine qui la domine. Car c'était sur les pointes les plus inaccessibles de la crête des monts que ces seigneurs guerriers allaient planter leur bannière, planant comme l'aigle prêt à se précipiter sur sa proie. De là, ils s'excitaient mutuellement au combat, pour satisfaire à des haines, à des jalousies, à des prétentions individuelles, qui faisaient le malheur des contrées soumises à leur domination et la faiblesse de l'état. Pour rendre à l'humanité sa dignité, à l'empire sa force, Rodolphe comprit la nécessité de ramener à l'unité gouvernementale toutes ces souverainetés particulières et d'abord de détruire les repaires de ces petits tyrans féodaux qui avaient fait jusqu'alors leur force et leur seul droit à la domination. Il est à croire que beaucoup de ces châteaux dont on ignore l'époque de la destruction, doit être attribuée à Rodolphe.

Nous avons déjà parlé du vieux château de Basse, du Vieux-Château d'Ebersteins, de celui d'Ybourg, mais si nous étendons nos regards un peu plus loin,

nous pourrons encore citer les ruines du chateau de Windeck, situé à 4 lieues de Bâde sur la route de Bühlenberg. Ce chateau a donné son nom à une ancienne famille seigneuriale très puissante dans le 13me siècle. En 1302, Eberlin de Windeck vendit la ville de Stollhofen et quelques villages au margrave de Bade. Reimbot de Windeck, sur la fin du 14e siècle, fut une guerrier fameux, c'est à dire un de ces turbulents seigneurs qui étoient souvent en guerre avec leurs voisins. Cette famille s'éteignit, en 1492, dans la personne de Jacques ou Jacob de Windeck, et ses biens passèrent en grande partie dans la maison de Bade.

Ce chateau est placé sur une montagne escarpée et déserte, mais dans une admirable position. Il en existe encore deux tours bien conservées. Du haut de ces tours l'oeil plonge dans les plaines de l'Alsace et dans celles de l'allemagne, sur le cours du Rhin que l'on prolonge aussi loin que la vue peut porter, on distingue même la ville de Strasbourg et sa flèche saillante.

Toute cette contrée est couverte de sites pittoresques et de campagnes fertiles. Les promeneurs ont été amenés de beautés en beautés jusqu'au village de Salsbach dont le nom réveille un grand souvenir dans le cœur d'un français, car c'est tout près de ce village que Turenne heureux d'avoir atteint Montécuculli sur un terrain de son choix, fut tué par un boulet le 27 juillet 1675, au moment où il était sûr de la victoire. Un monument existe au pied du noyer qui fut le premier atteint par le boulet qui tua Turenne et coupa le bras au général d'artillerie St. Hilaire, et dont le tronc subsiste encore. Voici ce que j'ai appris touchant ce monument. Une simple pierre sépulcrale portant cette inscription:

Ici fut tué Turenne le 27 juillet 1675.

Écrite en trois langues, en français, en latin, en Allemand. Mais le Cardinal de Rohans, à qui appartenait Jasbach comme évêque de Strasbourg, remplaça cette modeste pierre par un monument, et bâtit à côté une maisonnette pour y loger l'invalide français qui devrait

en être le gardien. L'un et l'autre furent détruits dans les guerres réciproques des deux nations. Enfin le commandant français de l'armée du Rhin, le général en chef Moreau, fit construire le monument actuel, que l'on voit entouré de saules pleureurs. Il est gardé par un vieil invalide allemand qui montre encore le boulet qui donna la mort au héros français.

Citons encore parmi les ruines celles du chateau de Neusatz, sur lequel l'histoire n'apprend rien, tant il est vieux. Celles du chateau de Falkeinstein, où les fidèles frères d'armes, Ernest de Souabe et Werner de Kybourg, trouvèrent un asyle. Celles qui dominent encore la petite ville d'Hausach, dans la vallée de la Kinsing, incendiée par les français en 1643. Celles du chateau d'Orlenberg, qui lui-même avait remplacé un chateau Romain, que les savants nomment Morodunum. . . .

Mais arrêtons là notre nomenclature, quittons les

morts et rapprochons nous des vivants, et comme transition allons visiter ce qui n'est ni mort ni vivant, n'a ni corps ni ame, à qui chacun donne naissance, mais qui meurt en naissant; c'est bien là une véritable énigme, Mais pour aider à deviner, je l'appellerai l'amante infortunée du beau et dédaigneux Narcisse.

Elle habite le creux des antres solitaires;
Là, son amour s'aigrit de ses peines amères;
Son cœur est consumé par des chagrins secrets;
Une affreuse maigreur dessèche ses attraits;
Tout son corps dépérit, tout son sang s'évapore.
Ce qu'elle fut n'est plus, et sa voix vit encore.
En pierres, les destins transforment ses os;
Son âme, dans les bois, erre encor sans repos,
Sa voix répond encore à la voix qui l'appele,
Mais ce n'est plus qu'un son qui vit encore en elle.

(Ovide, traduction par Desaintange.)

Maintenant vous voyez clairement que c'est d'une écho dont j'ai voulu parler. hé bien, prenez un chemin

derrières le Chateau neuf, il vous conduira à l'un de ces effets d'acoustique, si gracieusement personifiés par les anciens. Là, vous pourrez faire redire un mot chéri, car notre Nimphes répète plusieurs syllabes.

Un jour que vous ne saurez où porter vos pas, allez à la maison de chasse, une belle allée de peupliers y conduit. C'est un petit batiment, sous forme de croix de St Hubert, surmonté d'un grand cerf. Il ne sert plus de rendez-vous aux intrépides chevaliers destructeurs des paisibles hôtes de ces bois. Hélas! ils n'en renferment plus, et la cellule de ces malheureuses victimes des plus haut encornés servent d'ornements aujourd'hui, aux murailles de l'une des salles du chateau de Rastatt.

Mais ne restons pas fixés aux coteaux de Baden, franchissons ces montagnes alpestres qui semblent nous dire "ici n'iras pas plus loin". Pénétrons dans l'épaisseur de cette forêt hercynienne, âpre et sauvage,

Che nel pensier rinnuova la paura!

(Dante.)

allons à la cascade. Elle est distante de Bade de deux lieues environ.

Passez Lithtenthal, prenez à droite, suivez le bord de l'Oos, franchissez une colline et vous voilà devant une petite vallée romantique, où sont jettés quelques jolis chalets, à travers une verdure attrayante, dont l'ensemble forme le village de Géroldsau. C'est au-delà de ce village que suivant toujours le cours de l'Oos, vous pénétrez avec lui dans le coeur de ces montagnes à si juste titre appellées montagnes de la forêt-noire. C'est à peine si le chemin trouve place suffisante entre le pied des monts et le ruisseau, qui roule ses eaux à travers des blocs de granith, en écumant contre eux, de ne pouvoir les entraîner. Bientôt la majesté imposante de ces monts, qui vous dominent, vous enveloppent, vous étreignent, le roulement des eaux du ruisseau, la sombre épaisseur des bois,

La fraîcheur pénétrante de ces lieux, l'isolement qui vous entourre, vous saisissent, vous frappent et vous remplissent de stupeur et d'effroi. J'hésite de j'irai plus avant. Au milieu des impressions que je reçois, je m'imagine que cette cascade mystérieuse est gardée par un de ces monstres dont nous parlent les légendes Mythologiques. que peut être n'est ce point une cascade, mais une de ces beautés gémissantes sous un pouvoir Magique qui lui est confié et dont les larmes tombent des yeux comme les eaux d'une cascade et coulent en ruisseau. Cette idée m'enflamme, je me crois un Persée, un Jason, je m'embarque, j'arrive, je cours comme à la délivrance d'un Victime.

A peine avais je fait quelques pas, qu'un Vieillard à longue barbe appuyé sur un bâtons, comme le tems sur sa faux, se présente devant moi. Encore ému des impressions Mythologiques que je recevais de ces lieux, je le pris pour le Dieu de ces forêts qui m'apparaissait pour me reprocher d'en

trouble le repos. Mais c'était tout comment. le Cicerone de la Cascade.

L'homme à la longue barbe et aux vieilles années, s'offrit à nous conduire. Son langage si âpre, sa figure si rude, étaient parfaitement en harmonie avec la nature sauvage qui m'environnait. J'allais pousser l'illusion jusqu'à le prendre pour le monstre qui venait d'occuper mon imagination; lorsque prenant l'air humble d'un suppliant, il fit un appel à ma générosité. Alors, toutes mes illusions tombèrent à la fois, comme au réveil d'un rêve. Il n'était plus un monstre, je n'étais plus un Jason, adieu la beauté gémissante et ses larmes coulant en ruisseaux, nous reprenons chacun nos places dans le monde réel, il n'est plus qu'un guide et moi un voyageur et nous marchons tous deux de conserve vers la Cascade.

Le chemin tourne à gauche, les montagnes deviennent de plus en plus élevées et resserrées,

Le ruisseau plus grondant, la forêt plus sombre, la nature plus sauvage. De jeunes filles sont occupées à cueillir la mure sanglante sur les ronces qui bordent le chemin. Ces mures vont delà orner les tables somptueuses des hôtels de Baden. C'est une production indigène dont on ne manque pas de faire honneur aux étrangers. Favorisé de ces fruits savoureux, qu'est-ce que Baden pourrait avoir à envier aux autres pays! Regardez cette jeune femme aux doigts effilés, au sourire délicieux, aux blanches dents, aux lèvres purpurines; voyez-les sortir de table, les doigts noirs, les lèvres livides, comme si la fièvre ou le Choléra les eussent glacées. Elle n'est plus nous ravir par le charme de son sourire, dans la crainte de se montrer que des dents altérées et une bouche sale. Ah, que les mûres vont bien à la bouche d'une jolie femme!

Nous voilà enfin à la Cascade, après

LA CASCADE DE GERSOLDSAU.

tant de peines et d'effroi, quelle chûte! Vingt-
pieds au plus, c'est là toute sa hauteur. Mais le
ruisseau qui y arrive, pressé entre deux montagnes,
bondissant dans son cours à travers des obstacles
qui l'irritent, roulant un quartier de granith dans
chacun de ses flots, et se précipitant en forme de
chevelure tombante, du haut de rochers de teinte
foncée et fortement découpés produit un effet qui a
bien sa grandeur et sa puissance d'impressions, pour
peu surtout que les pluies en aient grossi les eaux.
C'est du milieu d'une légère passerelle rustique jettée sur
le ruisseau en face de la cascade, que l'on juge
le mieux de l'heureux effet de cette eau arrivant
sous une route d'arbres inclinés entrelaçant leurs
rameaux,

Cette eau toujours tombante et toujours suspendue,
Variée, imposante, elle anime à la fois,
Les rochers et la terre et les eaux et les bois.

(Delille.)

Elle tombe du rocher qui la reçoit sur le rocher qui la reçoit, d'où elle retombe en écume blanchissante en exhalant une poussière humide qui semble voiler d'une gaze transparente ce tableau ravissant. C'est un joli sujet d'aquarelle.

Vous amateurs d'aquarelle, Vous qui avez le talent de reproduire sur le papier, à l'aide d'un peu d'eau et de couleurs les beautés de la nature, j'ai oublié de Vous signaler sur le chemin que nous venons de faire, un joli chalet enfoncé et resserré entre deux montagnes, comme un diamant enchassé. C'est une Scierie mûe par une roue qu'agite une eau tombante et qui la guille en grondant; l'effet en est délicieux. En meublant Votre album des Vues pittoresques de Baden et de Ses environs, n'oubliez pas la Scierie de Gérold d'eau.

Une cabane contre les accidens météorologiques, des bancs qui invitent au repos et à la contemplation,

on a ici pensé à tout. Il n'y a pas jusqu'à un heureux petit chalet solitaire, appellé la Cabane Conrade, bâti en troncs d'arbres, à la façon polonaise et en partie ~~allemande, et situé~~ à deux ou trois cents pas derrière la cascade, dans l'isolement et le silence, où vous ne puissiez aller prendre votre café, pourvû toutefois que vous l'ayez apporté. Mais vous y trouverez du lait, de la crème et franche cordialité allemande.

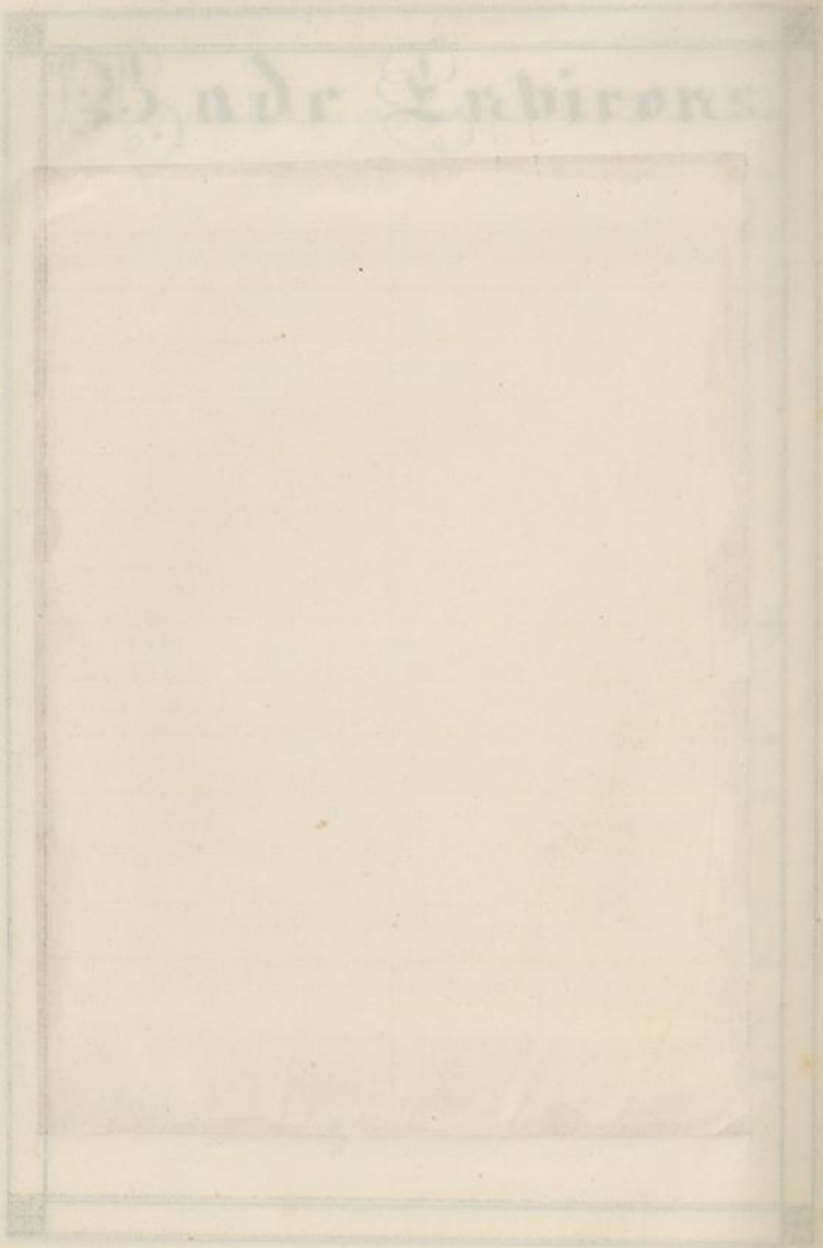
Bade Environs.

Chapitre 20.

Chateau-neuf d'Eberstein. Vallée de la Murgue.

Parmi les chateaux des environs de Bade, il en est un, qui n'est ni nouveau ni vieux et qui est cependant tout les deux vieux et neuf. C'est Eberstein-Schloss ou le chateau-neuf d'Eberstein, qu'il ne faut pas confondre avec les ruines qui portent le même nom, situées derrière le Badensprung. Celui-ci fut élevé au commencement de ce siècle, par le Margrave Frédéric, sur les ruines d'un ancien chateau, détruit par les Français dans le 17ème Siècle et dont on voit encore la tour principale, qui seule échappa à l'incendie. Léopold, Margrave actuel vient quelquefois s'y distraire des soins et le plus souvent des tracasseries de son gouvernement constitutionnel. Ce-

LE CHATEAU D'EBERSTEIN.



BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

château attire les étrangers, non seulement parceque le trajet est une charmante promenade à travers la Ville forêt d'Herrenalb, mais aussi parcequ'il est dans une admirable position, dominant la Vallée la plus riche, la plus riante, la plus délicieuse, la plus romantique enfin de toute l'Allemagne la Vallée de la Murg.

Ebersteinschloss est situé à trois lieues de Baden, une route carrossable et remarquablement belle, terminée en 1837, y conduit. après avoir passé Lichtenthal prenez à gauche, entrez dans la Vallée de Beuren, vous verrez dans le fond de cette Vallée la route s'élever en zig-zags sur le flanc des montagnes, quelquefois suspendue sur des arceaux, qui ajoutent encore à l'effet pittoresque qu'elle produit. De là vous vous enfoncez dans l'épaisseur sombre et saisissante de la forêt, tantôt suspendue sur des précipices au fond desquels l'oeil ose à peine plonger, tantôt courante au fond des ravins, écrasée par l'énormité des montagnes qui vous dominent. La Route que l'on suit renouvelle plus puissantes encore les terribles

impressions de celles de la Cascade.

Nous arrivons sur une terrasse qui précède ce château aujourd'hui si paisible autrefois si redoutable, lorsqu'il servait au soutien de ce système féodal, qui nous inspire encore l'effroi, mais qui cependant avait ses conditions d'existence et de durée, puisqu'il fut l'état politique de tout le moyen-âge. Il a été, donc il avait sa cause, il devait être, il était une des nécessités de l'époque.

En effet si l'on jette les yeux sur la société à l'extinction du pouvoir romain, dont les lois protégeaient les individus par la puissance de tous, on verra la barbarie du nord, sans législation, sans liens moraux et politiques bien établis, n'apportant au monde que des coutumes violentes, ne pouvoir donner à chacun cette protection qui ne peut résulter que d'intérêts généraux groupés sous une même et forte unité gouvernementale. Chacun alla chercher cette protection, que lui refusaient les institutions, sous le donjon d'un grand, d'un fort,

Chacun de fit serf ou vassal d'un chef féodal, abjurant ses libertés, ses droits, sa dignité, devenant l'instrument avilis de la volonté d'un seul, pour assurer sa tranquilité contre ces bandes armées pour le pillage. La Supériorité, les intérêts privés de ce chef, forment dans chaque groupe isolé le seul sentiment patriotique. Ils engendrent ces combats, ces défis, ces jeux guerriers qui font toute la vie de ces temps désastreux et enlèvent tant de siècles aux progrès de l'humanité. Une innocente naissance à ces mœurs fières, violentes, à ces coutumes rudes et grossières, à cet égoïsme fruit de l'isolement; ils entraînèrent dans ces actes de brigandage, de cruauté de désordres qui accompagnent toujours l'absence des lois ou leur impuissance.

Ce système dégradant pesa cependant longtemps sur l'humanité tant fut difficile au milieu du morcellement général, l'établissement une unité politique assez forte pour absorber, en elle seule, ce fractionnement individuel. Mais la providence qui tient du haut des cieux les destinées

Du monde avait fixé sa durée, comme elle avait déterminé son cours. Il fit son œuvre et s'abîma. L'influence du Christianisme en rapprochant les hommes dans une sainte communauté, l'action lente mais assurée des lumières qui parvinrent enfin à se faire jour à travers tant de ténèbres, la découverte de la poudre de guerre, qui rendit vaine la force de ces châteaux, devant si redoutables, et fit que le paysan avec sa nouvelle arme, valut le Seigneur bardé de fer, amenèrent enfin l'anéantissement de l'ancienne constitution féodale du gouvernement par les Seigneurs. Sous la double action de la religion et de la pensée l'hydre devait tomber et affranchir l'humanité.

Mais à travers tant de dégradation et de misères qu'avait l'humanité pour la soutenir et la consoler? Elle avait la foi, qui arrêtait quelquefois l'homme prêt à se souiller, la charité qui rappellait son cœur à des sentimens généreux et humains, l'espérance qui lui promettait la récompense de ses bonnes œuvres

ou la fin de des misères. La foi, l'espérance et la charité
voilà donc les trois seuls soutiens qu'eut la Société dans
le moyen âge. Car ne doit donc pas s'étonner si elle
était si fervente, si enthousiaste d'une religion de
laquelle elle attendait soulagement, courage et confiance;
on ne doit pas s'étonner des effets miraculeux qu'elle
produisit, ces monuments qui nous étonnent, ces
croisades plus étonnantes encore: le mal trouvait
dans le caractère même de l'institution féodale quelque
correctif dans les liens de protection qui allaient souvent
jusqu'à la bienfaisance de la part des chefs envers
leurs clients. La vie intime des châteaux donnait de
l'importance à la femme et par elle s'introduisirent
ces mœurs courtoises, cette galanterie chevaleresque si
poétiques dans le moyen-âge et dont nous avons
dépouillé la nôtre en lui ôtant l'influence de
cette belle partie du genre humain.

Mais entrons dans le château, nous allons
le parcourir sous la conduite d'une concierge.

parfaitement allemand, c'est-à-dire qu'il faudra désespérer d'en tirer la plus petite explication en français, il se tournera à nous ouvrir et fermer la porte. Un étroit escalier tournant en colimaçon nous conduit dans un antichambre, autour duquel sont rangés comme des tableaux de famille, les écussons de tous les seigneurs des environs, qui relevaient, suivant la hiérarchie féodale, des comtes d'Eberstein. C'est de l'histoire locale en blasons. Quelques hallebardes, piques, fusils d'anciens modèles occupent le pourtour et forment un petit arsenal comme si le seigneur du lieu avait encore à défendre son manoir contre un voisin perfide et audacieux.

De là on passe dans la salle des chevaliers. quatorze armures complètes, qui ont appartenu à autant de Comtes d'Eberstein, en décorent le pourtour. Ces images immobiles de guerriers, couverts de leurs visières et rangés solennellement autour de cette enceinte ont quelque chose d'imposant. Il semble que l'on assiste

à un tribunal de fer.

On parcourt ensuite quelques petites pièces d'habitations d'une simplicité d'ameublements par trop bourgeoise pour un prince souverain, et on arrive au cabinet particulier du grand Duc Léopold, qui est le dernier dégré de la simplicité bourgeoise. un Secrétaire un bureau en acajou, dont les entrées de serrure sont en cibonier, quelques portraits lithographiés de la famille ducale enchâssés dans du bois noir, des chaises de paille, un plancher de sapins . . heureux le peuple dont le prince n'a pas à s'effrayer des mémoires d'ameublements de ses châteaux jusqu'à les jetter au feu sous les regards, comme fit Louis XIV de ceux de son Versaille! Mais admirez cependant ces petites vitraux de couleurs, les uns portant la date de 1505, un autre celle de 1832. Comparez l'art ancien avec l'art modernes. Vous remarquerez que celui de 1832 est remarquablement beau de couleurs et de dessins, même à côté de son

aimés, il représente une Vierge.

En quittant le cabinet du prince nous montâmes à la tour, si haut qu'on peut monter. Nous y trouvâmes dans une pièce haute rangés par ordre chronologiques, les écussons de tous les comtes d'Eberstein, accomplés avec ceux de leurs augustes épouses, depuis Othon 1er qui commence la série, jusqu'à Casimir qui la finit. Les comtes d'Eberstein portaient sur leurs écusson une simple rose, quelquefois deux. Le Duc Philippe II, y ajouta deux langues. On prétend que l'origine de la rose qui orne les écussons des comtes d'Eberstein, fut une mission que l'un d'eux remplit à Rome de la part de l'empereur, où il reçut une rose en présent, qu'il mit dans ses armes, où elle est restée depuis.

Voulez vous connaître la suite des comtes qui ont porté le nom et possédés le chateau d'Eberstein, ayez la patience de lire la nomenclature suivante:

Othon 1er en tient la tête. Nous avons déjà parlé de cet Othon, nous avons dit qu'il était le second

fils de Berthold, comte d'Eberstein, qui tirait son titre du vieux château d'Eberstein. Othon laissa à son fils aîné le vieux château de la famille, et vint bâtir le nouveau château d'Eberstein, et y fonda une nouvelle branche de son nom. Il mourut en 1379. Il fut suivi d'Othon II son fils mort en 1396. Vint ensuite Heinrich I, mort en 1322, Henrich II, mort en 1367, Wilhem II, mort en 1385. Bernard I, mort en 1440. Hans (Jean), mort en 1479. Bernard II, mort en 1526. Wilhem III mort en 1502. Jean-Jacques, mort en 1574. Philippe II, mort en 1589. Othon IV mort en 1576. Bauprecht, mort en 1587. Jean Bernard, mort en 1574. Philippe III, mort en 1609. Jean Philippe, qui périt en 1622, en traversant le Mein. Jean-Jacques II, Mort en exil en 1637; il fut dépouillé de ses états par Gronsfeld, après la bataille de Wœrdlingen. Jean-frédérick, mort en 1647. Casimir, mort en 1660. Ce fut le dernier comte de cette puissante famille, après lequel le château d'Eberstein passa dans la maison du prince de Bade.

Dans ce petit salon des écuillons dont nous ne sommes pas encore sortis se trouve un fauteuil en bois de sapin, dont le dossier découpé dans le genre gothique, offre un travail d'une admirable délicatesse. Il a été donné au prince par la Ville de Fribourg. Enfin pour ne rien oublier de ce que renferme cette petite pièce, je dirai qu'on y voit une carte topographique de la Vallée de la Mauroque et un registre sur lequel chacun s'inscrit, comme s'il fut venu faire une visite au prince lui-même.

Notre concierge nous ouvre la porte vitrée qui donne le seul jour dont on jouit dans cette petite pièce, nous avançons sur un petit balcon, et nous voilà en face de cette admirable vallée de la Mauroque, qui l'œil enchanté suit dans toute sa longueur. quel panorama magique! imaginez une belle rivière, qui

. . . . . coule, arrose et féconde,
Le plus riant Vallon qu'éclaire l'œil du monde;

(Delille)

suite le pied des collines, embrassés de leurs contours la molles et douces courbures, et semble une bordure argentée à leur robe vert tendre. Vous voyez cette petite ville de Gernsbach et son point d'un effets si pittoresques au milieu de ces vallées, cette foule de villages jetés çà et là sur le premier, à travers les coteaux et au milieux d'un cadre d'ikène formé par ces immenses montagnes de la forêt noire, découpées par des vallons dans lesquels l'œil plonge et se découvre au loin des ruisseaux qui serpentent, des hameaux et des chalets isolés. Toute cette nature brillante et animée, cette végétation luxuriante forme le tableau le plus ravissant que l'œil de l'homme puisse rencontrer.

Sur ce balcon nous découvrons le bas de la vallée; de par l'une des fenêtres du cabinet du prince, nous en avions vu la partie supérieure, non moins riche en population, en végétation, en effets pittoresques et saisissants. Remarquez comme les montagnes grandissent et s'élèvent graduellement en remontant le cours de la Mürg. Elles se rapprochent, se tendent le bras et finissent par s'étreindre et

masquer la rivière qui semble sortir de leurs flancs dans toute sa majesté, comme ces êtres privilégiés qui naissent grands Seigneurs. Ici le paysage est terminé, l'imagination peut aller audelà, mais l'œil s'arrête partout sur les sommets des monts. Du balcon du Donjon, la vue se perd dans la plaine du Rhin, où la vallée de la Murg débouche. L'œil qui a parcouru les sommets qui la bordent est brusquement plongé dans l'indéfini; il voit l'immensité entre deux limites. Il y a là quelque chose comme d'inachevé, qui enlève à l'effet l'un des charmes les plus puissants, un ensemble saisissant, l'harmonie et le fini du tout. Je préfère donc le côté des monts à celui du fleuve. Du côté des monts s'offrent à la vue les sites pittoresques de Schuren, de Lautenbach, de Lauterfels, et au pied du chateau sur le bord de la rivière Oberzroth, Hilpertsau, Weissenbach, enfin une foule d'autres villages épars dans les bois et parmi les rochers.

Le chateau est entouré de jardins qui couvrent les flancs de la Colline dont il occupe le plateau et

descendent jusqu'à la rivière. Des sentiers les parcourent dans tous les sens, et à chaque détour font voir la vallée sous un nouvel aspect tantôt vers l'amont tantôt vers l'aval. Mais rien dans ces jardins n'est assez remarquable pour y arrêter le voyageur, qui a hâte de parcourir cette admirable vallée, dont il n'a encore vu que la tête.

Nous quittons donc ce pauvre petit château, où la prince se montre si modeste et la nature si splendide et descendons vers la Mürg. La route y descend en zig-zags en contournant les flancs inclinés d'une de ces enfoncements qui semblent découper en festons les montagnes qui la bordent. La pente en est rapide, et sans les entraves que nous mettons à nos roues, nous nous précipiterions, comme une avalanche, du flanc de la montagne au fond du ravin, à moins que nous ne fussions suspendus, comme un nid d'aigle, sur un des arbres qui y végètent.

Remarquez en passant ce rocher escarpé qui s'avance en saillie vers la Mürg et que l'on nomme le Grafensprung. Je ne vous en parlerais pas si ce n'était le conte devenu

devenu populaire, que l'on répète à tous occasions, et qui l'a rendu fameux dans toute la contrée. On prétend, et je le crois puisqu'on le dit, mais si je le voyais je ne le croirais pas, on prétend dis je, qu'un comte d'Eberstein, un jour pris de vin, (vous sait que l'ivrognerie était une honorable habitude de nos anciens Seigneurs féodaux du moyen âge) franchit ce rocher monté sur son courtier et couvert de ses armes de guerre, sans que le cavalier ni le cheval ne se fissent le moindre mal, tous deux revinrent au château l'un portant l'autre. N'est-ce pas bien le cas de dire qu'il y a un dieu pour les ivrognes. Mais adieu l'ivrogne, adieu la protection, et une autre fois que, par hasard, notre comte était de bonne foi, il fut assez téméraire pour répéter le même saut, brâvant ainsi le dieu et les rochers, il en fut puni et se rompit le cou. Ce que je crois bien dans l'avoir vu.

Au pied de la montagne, entre la route qui monte et la rivière qui fuit, on trouve une charmante petite chapelle. Elle offre une perspective délicieuse aux promeneurs qui viennent

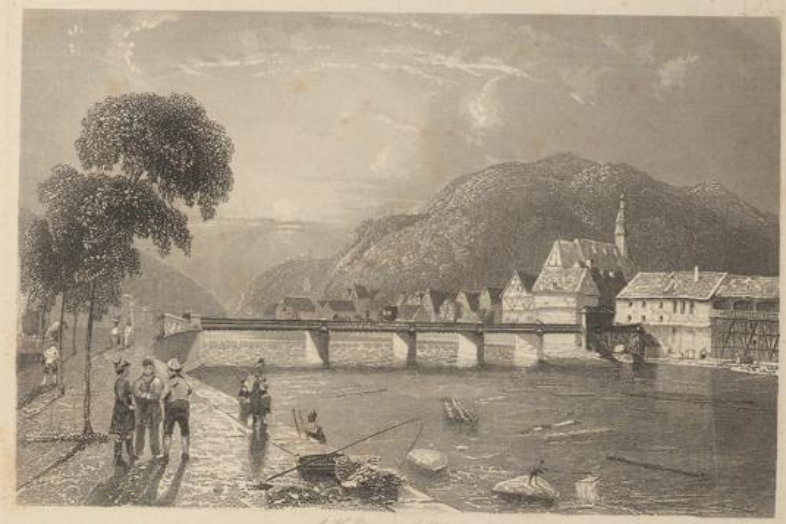
LA CHAPELLE DE KLINGEL
PRÈS DE GERNSBACH.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

de Gernsbach. Ce serait dans un jardin anglais le temple de l'amour, ici, c'est la chapelle de la Vierge. Une légende répandue dans le pays, en attribue l'origine à une vision d'un vieil et pauvre hermite, vivant isolé dans l'épaisseur de la forêt. Un jour réveillé au milieu de la nuit, il crût voir une vive lumière s'échapper d'un fourré, vers lequel s'étant dirigé, il y trouva la Vierge et son fils resplendissant de clarté, comme serait une étoile tombée dans un buisson. Là, il bâtit une chapelle. Ce joli petit édifice religieux est précédé d'un péristyle qui en fait tout l'ornement. C'est un demi-octogone en arcades soutenues par des colonnes corinthiennes. Un clocher élégant, qui lutte d'élancement avec les sapins les plus élancés de la forêt, surmonte le petit monument; des arbres d'une verdure variée l'entourent. C'est là encore un charmant sujet d'aquarelle.

Nous suivons le bord de la Murg et en peu d'instants nous arrivons à Gernsbach, petite et ancienne Ville qui

dépendait du comté d'Eberstein et en était la ville principale.
Elle donnait à la maison de Bade voix et séance à la
diète de l'empire, dans le collège des comtes de Souabe,
ainsi qu'aux assemblées du cercle. Souvent détruite par
le fer et par le feu, cette petite ville n'a de remarquable
que sa délicieuse position sur les deux rives d'une
belle rivière qu'un pont élégant unit et au milieu
d'une contrée dont la physionomie générale a je ne sais
quoi de sauvage et de souriant qui ravit; nulle n'est
plus verdoyante, plus accidentée, plus riche en perspectives
d'un genre tantôt gracieux et doux, tantôt sévère et rude,
plus libéralement douée de gras pâturages et de forêts
profondes. Les maisons de Rennbach n'annoncent pas
l'opulence, toutes sont d'un aspect fort modeste, mais
on y remarque partout une recherche de propreté et de
bon goût, qui décèlent la simplicité et aussi l'aisance
et le bonheur de ses habitans. Les ponts et un bois sur
pilles en pierre; il ajoute encore à l'effet déjà si pit-
toresque de ce tableau embelli par une foule de détails



A. H. Perrine del.t & sculp.t

GEHNSBACH

gracieux et dont la magnificence de l'ensemble surpasse la puissance de la parole.

La rivière de la Murg traverse tout le comté d'Eberstein, et se jette dans le Rhin à l'ouest de Rastadt. Elle est large à Gernsbach et son cours est doux comme la vie que l'on mène sur ses bords. Elle procure des avantages inappréciables à la contrée, en ouvrant un débouché aux bois de la forêt noire; aussi voit on flotter sur sa mobile surface, une foule d'arbres descendus des forêts. Chaque arbre est dirigé par un homme qui flotte avec lui. Ces mouvements croisés en sens divers, apportent un air de vie sauvage, au milieu de cette nature brillante et des insignes d'une civilisation avancée, qui saisit par son contraste et plaît par son étrangeté. Ces arbres sont ensuite débités en planches, dans les nombreuses scieries répandues dans la vallée. Le commerce des planches est celui qui occupe le plus les heureux habitants de cette riche contrée et répand parmi eux cette aisance modeste qui fait le bonheur. Ce commerce se fait principalement

avec la hollande. Le Rhin est la grande route qui les y transporte. Ce Commerce est entre les mains d'une Compagnie qui possède d'immenses forêts dans le pays. La vallée est remplie d'ateliers pour la fabrique du goudron tiré du pin, de manufactures de potasse, de charbonnières, de fabriques de noir de fumée &c. Enfin on y élève un grand nombre de bestiaux.

Nous traversons le pont, la Ville de la rive droite, et suivons, sur cette rive, la route qui court au milieu de riantes prairies, de coteaux chargés de vignes, qui montent en emphithéâtres, jusqu'à ces masses pyramidales de montagnes, dont le sombre aspect semble vouloir arrêter l'homme et sa pensée. Un soleil brillant donne plus d'éclat encore à cette riche parure. Il semble que la nature a revêtu ses habits de fête. Nous mêmes, nous ne pouvons nous soustraire à cette irrésistible impression de joie et de bien-être, qui semblent tout animer dans cette belle vallée. Notre admiration va quelquefois jusques à l'enthousiasme.

Nous descendons le cours de la Murg le cœur plein de ces émotions qui se renouvellent à chaque pas. Nous traversons des villages bien bâtis, pittoresquement situés, d'habitations bien délicieuses. Parmi ces villages Rastatt est renommé par sa Verrerie et ses forges. Nous traversons de nouveau la Murg sur un pont en charpente, gendarmée d'une boiserie qui contraste désagréablement avec l'élégance de tout ce qui l'entoure, et cependant ce pont est neuf! Pourquoi n'avoir pas fait là un de ces ponts que de légers fils de fer diamantés suspendent, fruit de l'industrie moderne, dont la forme aérienne s'harmoniserait si bien avec l'aspect pittoresque de ces lieux. Ici, le génie de l'homme a failli à la nature. Elle qui lui a été si libérale de ses dons, pourquoi lui a-t-il refusé ceux de son intelligence.

A mesure que la Vallée s'avance vers le Rhin elle s'élargit, s'étend et en s'étendant prend plus de majesté, sans perdre de ses attraits, elle nous découvre même de nouvelles beautés, comme une belle en grandissant

nous découvre de nouveaux charmes. Mais la voilà qui se perd, et lorsque notre cœur est encore à elle elle nous échappe. Elle va se jetter dans la vallée du Rhin, comme une jeune épousée dans les bras de son robuste époux, et nous semblons assister à la fête la plus brillante, nous sommes saisis de la plus puissante émotion, car nous sommes arrivés par une suite de sensations graduées, à l'immensité.

Que tout est beau dans la nature!

LA FAVORITE
PRÈS DE RASTADT

Bade-Environs.

Chapitre 21.

Le Chateau de la Favorite.

En poursuivant notre chemin dans la plaine, nous arrivons devant le ancien chateau de la Favorite, où nôtre Voiturier s'arrête. Nous allons chercher le concierge du Chateau dans l'un des pavillons répandus dans l'enceinte de son jardin anglais. Un grand bel homme se présente à Nous. En voyant briller sur sa poitrine l'étoile de la légion d'honneur, je m'écriai: Ah, France! comme ce jeune océanien, en voyant auprès de lui des plantes, un arbre de son pays, s'écria: ah, Otaïti! je revais, alors, notre belle France et la gloire de l'empire, comme lui revait ses campagnes chéries et les jeux de son enfance.

Notre homme avait servi dans les armées françaises

sous Napoléon dont il ne prononçait le nom qu'avec anthousiasme, moins toutefois que celui du Grand-duc de Fourshtemberg, pour lequel il redoublait d'emphase, en grandissant sa parole d'une manière tout-à-fait comique. Il avait combattu à Vagram, et comme je compte cette bataille au nombre de celles où j'ai assisté, une confraternité d'armes s'établit bientôt entre-nous. Mais il me fallu rassembler tout ce que j'avais sû autrefois d'allemand pour le comprendre, car il ne parlait pas un seul mot de français. N'ayant servi la france qu'avec le contingent de son pays, il n'avait eu de relation qu'avec sa gloire, qui était alors celle de presque toute l'Europe.

Nous acheminons vers le chateau sous la conduite de notre vétéran de la grande armée, et chemin faisant j'appris de lui que la favorite avait été bâtie en 1725 par la princesse Françoise-Sibylle-auguste de la famille de Lauenbourg, veuve alors du Margrave Louis-Guillaume, le Vainqueur de

Salenkmen, que notre vieux brave, toujours dominé par son anthousiasme guerrier, appellait en grossissant sa voix, Tource-Schlag.

Ce chateau est jetté isolé non loin des monts à travers la plaine du rhin. Dans un pays où tant de beaux sites, tant de beaux points de vue abondent, lui au milieu de son triste jardin anglais, ensevelis sous des masses d'arbres qui le dominent et l'étouffent il ne voit rien et n'est vu de nulle part, tant Sybille eût soin de cacher à tous les yeux, son habitation mystérieuse.

Sybille s'y était retirée lorsque son fils ainé put se mettre à la tête des affaires du Margraviat. Elle affectionnait ce séjour et s'était plu à l'orner de tout ce que peut imaginer l'esprit léger et frivole d'une jolie femme, vouée au plaisir et aux caprices de son sexe. comme toutes les femmes passionnées, elle y avait réuni les contrastes les plus opposés, les signes de la plus vaine mondanité,

à ceux de la religion la plus outrée, et quoiqu'un Jésuite son directeur lui ait imposé de brûler tous les tableaux de sa collection qui représentaient des sujets par trop mondains, ce que l'on voit encore dans ce curieux chateau suffit pour nous initier dans la vie intime de cette princesse, qui a inspiré à un poëte Allemand le plus admiré de ses ouvrages, le fanatique de Spindler.

Lorsque la Favorite fût construite, le gout dans les arts commençait à se dépraver, déja l'on voyait s'introduire ce gout des futilités qui domina le siècle de Louis XV, que l'on a qualifié de genre Pompadour et qui gâta tout. C'était de l'esprit le plus maniéré remplaçant les grandes conceptions du génie. Par cela même il devait plaire à Sibylle, la plus futile des femmes. Tout son chateau est empreint de ce caractère au dehors comme au dedans.

Au dehors, les murs sont plaqués en cailloutis roses ramassés sur les bords du Rhin, interrompus par des pilastres blancs. Ce que l'on appelle dans le langage

architectural Style rocaille. La façade principale regarde le nord ou Rastatt, domicile réel et publique de Sibylle, comme nous le disions d'un de nos bourgeois électeurs. La favorite n'était alors que de Villars, jusqu'au moment où elle vint d'y fixer. Dix-sept fenêtres et deux étages. Voilà le développement de cette façade. Elle est précédée d'un escalier à deux rampes, qui offrent des contours peu gracieux. Les rampes portent d'ignobles Statues, et sous l'escalier d'autres Statues plus mauvaises encore, figurent dans des niches. Le premier étage est séparé du second par une large corniche, recouverte en tuiles, qui coupe désagréablement la façade sur sa hauteur. La façade du midi est composée de deux gros pavillons qui forment une forte saillie aux ailes et effacent très-désavantageusement le corps du milieu qui semble étouffé sous leur lourde masse. Enfin une petite coupole s'élève au milieu du bâtiment, elle eût pû lui donner de la grâce si elle était moins écrasée.

Voilà la Favorite en dehors. Le plaquage en

cailloutis, ces statues pompadours, annonçent bien le temple de la frivolité, l'intérieur ne le démentira pas.

Notre concierge nous en ouvre les portes et nous y pénétrons par l'un des pavillons de la façade du midi. Un petit escalier, de petits corridors, nous conduisent à l'entrée des appartemens du premier étage. Après avoir traversé un anti-chambre, nous arrivons à deux petites chambres, dont nous remarquons les cheminées placées sur des angles et s'élevant en cône jusqu'au plafond. Elles sont plaquées en carreaux bleus de fayence et chargées du haut en bas de magots de la chine, de petits vases chinois et autres brimborions du céleste empire, posés sur des petits supports dorés. Les consoles, les glaces, les candélabres, tout enfin, dans ces deux petites chambres vient des rives du fleuve jaune, et sur chaque pièce notre brave conducteur ne manque pas de nous dire, dans un langage Gallo-Germanique fortement accentué, Tchine, Tchapon.

Suit un curieux salon, vrai miroir à allouette,

assemblage bizarre d'une multitude de petites glaces, placées contre les murs, suspendues au plafond, brillants de toutes part et entremêlées de plus de cinquante portraits de Sibylles, représentées en pied dans tous les costumes qu'elle prenait, lorsqu'ennuyée de sa triste cour Babiole, elle allait à Venise oublier sa grandeur dans la folie de son carnaval si renommé dans ce genre. Le tout est mêlé de fayences, de bouteilles, de chinois. Rien de plus étrange que tout cet amalgame.

On passe de là dans la chambre à coucher de la princesse. Le lit y est encore tel qu'elle l'occupait dans le commencement du siècle passé. Le baldaquin, les rideaux, le tapis qui le recouvre, sont en étoffe de soie brochée de turquie. Il est élevé sur une estrade, comme marque dans toutes de la dignité de celle qui l'occupait, et séparé par une balustrade, à l'instar du lit de Louis XIV, à Versailles. On a jetté au plafond de cette chambre des ornemens blancs, mêlés de miroirs et de fayence bleue. C'était à ce qu'il paraît une goût décidé

chez la princesse. Le parquet est en stuc avec dessins à la Vénitienne.

Nous voici dans la salle à manger, toute changée d'ornemens où le mauvais goût le dispute au goût bisarre. Il semble croître d'une pièce à l'autre, Enfin il parvient à son comble dans la pièce qui occupe le milieu du bâtiment. Cette pièce en occupe toute la hauteur, depuis le rez de chaussée jusqu'à la coupole qui la termine. Elle est revêtue sur tout son pourtour en marbre rouge entremêlé de fayence bleue. Aux quatre angles figurent des fontaines où les quatre saisons jouent avec de petits amours. Deux autres fontaines placées sur les côtés, sont surmontées de statues. Ces fontaines, ces saisons, ces amours, ces statues se détachent en blanc sur le fond rouge et les fayences bleues, ce qui fait un tout aux trois couleurs bleu, blanc, rouge. Une gallerie à balustrade placée au premier étage, joint les deux parties du bâtiment que cette salle interrompt.

Un salon suit; il est tendu en tapisseries exécutées

par les mains de Sybille et de sa dame d'honneur. Si on n'y admire pas le choix des sujets, on respecte la dépense de toute la grandeur du travail et la patience de l'ouvrière. La chambre qui vient ensuite est aussi tapissée du travail de la princesse.

Nous voilà dans un petit salon orné de tableaux en mosaïque de Florence, entremêlés de glaces sur lesquelles sont collés une foule de portraits en petits médaillons de personnages qui, sans doute, ont intéressé Sibylle. Elle y a joint des fleurs, des oiseaux, des ornements en biscuits, des objets de la chine, du Japon, de l'Europe; enfin, c'est un petit mêlé de futilités de tout genre, jetées au plafond, sur les côtés, partout.

Mais ici où le tableau change, ce n'est plus Sibylle qui y règne, ce sont les modistes souverains constitutionnels d'aujourd'hui qui l'habitent lorsqu'ils séjournent à la Favorite. Autant la vie douce et pure de Léopold et de Sophie s'éloigne de la vie agitée et voluptueuse de Sibylle, autant la simplicité de

leur chambre, s'éloigne de la recherche somptueuse des autres. Deux lits accouplés, comme dans nos casernes, d'une modestie outrée, sans rideaux, sans tapis sont placés sur l'un des côtés de cette chambre; Des chaises, une petite glace, une petite table de laquelle tombent des petits rideaux de mousseline qui cachent les vases de toilette placés dessous, à la manière allemande, voilà tout l'ameublement dont le nouveau grand-duc a orné sa chambre. Quant à l'ancienne Margrave, elle l'avait tendue de sujets chinois peints sur carton de soie et appliqués contre les murs.

Je vous fais grâce des autres appartemens où le chinois règne comme à Pékin, pour vous conduire à la cuisine, où nous allons trouver d'autres singularités non moins curieuses. On y a conservé, comme dans un musée, toutes les pièces qui composoient l'office de sibylle.

Sur deux dressoirs pyramidaux sont placés cent seize plats en étain de toute grandeur, et sur d'autres étagères une quantité d'assiettes rondes, carrées, triangulaires

exagonales, des tasses, des vases de formes diverses en porcelaine bleu de la chine; une verrerie complette des tems passés où l'on voit le verre façonné sous les formes les plus grotesques. Notre concierge nous mit en main avec une certaine ostentation le Vidrecum de la princesse, en l'accompagnant de cette exclamation significative, Princesse Sibylla, ah! ah! C'est effectivement un verre d'une dimention qui dépasse celle des verres que se donnent quelquefois les meilleurs buveurs. Mais ce qu'il a de plus remarquable c'est qu'il est d'une légèreté qui surprend lorsque vous le saisissez, et quelque soit la quantité de liquide dont on le remplit, il ne fatigue jamais la main qui le porte, fût elle la plus délicate.

Mais voyez ce gros magot de la chine, accroupi sur son derrière et riant d'une manière si grotesque. Tirez-lui les bras, ouvrez-lui la poitrine, enlevez-lui le crâne par sa houppe de cheveux, vous trouverez autant de tiroirs à renfermer les épices de la cuisine.

Passez dans la pièce à côté, là, vous verrez étalé

étalé sur une table tout un service en fayence à la hollandaise dont chaque plat figure au naturel des animaux, des plantes et des fruits. C'est un dindon, un daïn, un canard, un faisan, une Bécace, une tortue, un chou, des artichots, des asperges, un melon, des citrons &c rangés comme au dîner de Sibylle.

Tel est le chateau dont Sibylla-augusta faisait ses délices, ce qu'elle appellait sa favorite. Parcourons maintenant les jardins.

On n'y voit ni roches, ni montagnes, ni cascades, ni ruisseaux, ni ponts chinois ou rustiques: Il est cependant anglais, mais il n'est anglais que par ses gazons, ses arbres de haute-futaie, et ses allées tortueuses. Aucune fleur ne vient de ses vives couleurs égayer cette teinte générale de triste et monotone verdure et remplir l'air des doux parfums de son ame embaumée, on y voit moins encore,

L'utile chicorée et ces moissons bruyantes
Depuis retentissants dans leurs cosses tremblantes.

Çà et là se montre la gentille marguerite, petit oracle

aux blanches pétales dont sans doute plus d'une fois la tendre sibylle effeuilla la corolle d'une main tremblante pour connoître le sort d'un nouvel amour; l'innocente et timide violette que sa douce haleine décèle, le muguet coquet, frivole et léger, emblême de plus d'un petit seigneur de la cour de la princesse.

Mais j'apperçois une petite pièce d'eau sur laquelle . . . . . nage avec fierté,

Un cygne au cou superbe, au plumage argenté.

cet heureux amant de Léda, navigateur habile déploie à demi ses ailes comme les blanches voiles d'un navire, il agite ses rames noires et légères, glisse sur la liquide surface, et arrive vers nous, en traçant derrière lui, le sillage angulaire de sa nef empennée. Je voulus jouer avec lui, mais fier de sa beauté, il fut outré de tant de familiarité et à coups de bec lancés de toute la force de son long cou, il repoussa mes caresses. Je laissai ce brutal jouir seul de son orgueil, et se mirer à l'aise dans le cristal de ses eaux, où il vit isolé. triste image de l'homme superbe, qui ne se croit point d'égaux.

Mais bientôt le ciel se charge de nuages, un vent impétueux souffle à travers les arbres, les heurtent, soulève leurs branches, enlèvent leurs feuilles; un nuage de poussière nous enveloppe, des éclairs effrayans se succèdent sans relâche et sont suivis immédiatement d'horribles éclats de tonnerre que l'écho des montagnes redoublent. Enfin la pluie nous inonde, à des goutes larges et distancées succède une pluie rapide et condensée; nous fuyons, il nous faut chercher un asyle. C'est alors que s'offre à nous une longue gallerie voulée jettée au travers du jardin et qui sert de promenoir et d'abri contre les orages ou un soleil trop ardent. En face de cette gallerie et pour lui servir de pendant est un semblable batiment non destinés aux promeneurs mais qui renferme un corps de garde, une petite caserne, le logement du jardinier, &c. Le chateau est entre les deux, une pièce de gazon les sépare. L'effet qu'ils produisent est triste et tranchant; Ils peuvent être utiles, mais à coup sûr ils n'embélissent pas le lieux.

Après quelques tours de promenade dans la galerie, l'orage cesse, le ciel prend peu à peu sa transparence azurée, la nature a rajeuni ses couleurs et reçu plus d'éclat; nous reprenons notre promenade du jardin à travers une seconde pluie, tombante goutte à goutte de chaque feuille qui la tient en réserve, et bientôt nous nous trouvons plus mouillés que nous ne l'eussions été par l'orage lui même.. Heureuse invention que les jardins anglais!

A travers des masses d'arbres et comme caché à tous les yeux, nous apperçevons un petit édifice de forme octogone surmonté d'une petite coupole élégante et tout revêtu en écorce d'arbres. C'est la Chapelle expiatoire de la princesse, nous dit notre guide avec un sourire assez malin pour un Allemand, qui nous fit comprendre qu'ici nous attendaient quelques unes de ces choses excentriques dont l'imprévu et le contraste avec tout ce que nous avions vu jusqu'alors, allaient exciter notre surprise et peut être faire naître en nous ce sentiment de dérision et de moquerie, qui vient à la vue des faiblesses humaines,

surtout dans un siècle d'incrédulité et de la part du peuple le plus mauvais du monde.

Cette pauvre Sibylle si elle avait le cœur fait pour le plaisir, elle avait aussi l'âme faite pour le repentir. comme Madelaine, elle avait beaucoup aimé, comme elle, elle demandait qui lui fut beaucoup pardonné. Si elle l'avait imitée dans ses erreurs elle l'imita aussi dans son repentir et ce petit temple, chaque année à l'époque où le chrétien ferrent se consacre à la pénitence, reçut les larmes et les gémissements de la pauvre pécheresse. La couverte d'une robe de bure, le corps ceint d'une longue corde garnie de nœuds pesants, elle passait les quarante jours du carême seule, dans aucun rien humain, pas même pour le service, couchant sur une simple natte, préparant ses nourritures de ses propres mains, et ne s'occupant que de prières et d'austérités.

Mais pénétrons dans l'intérieur de ce lieu, arrosé jadis par les larmes du repentir et de la pénitence.

Un corridor conduit dans le Sanctuaire. ce Sanctuaire ou chapelle est placé au centre, et ses faces suivent les contours extérieurs du temple. Une lumière affaiblie y est projettée à travers les vitraux jaunes de la coupole. Cette lumière nous a paru trop éclatante et pas assez mistérieuse pour éclairer les œuvres austères de la pénitence. Elle semble l'aurore d'un beau jour, bien plus faite pour réveiller dans l'âme les riantes idées des joies de ce monde, que les sombres pensées de l'éternité.

Dans ce petit Sanctuaire est un autel qui recouvre le corps d'un christ au tombeau. De chaque côté de l'autel sont des trophées formés de tous les instrument de la passion, l'échelle, la lance, la croix, le fouet, le marteau, les clous &c. Sur deux autres faces sont deux tableaux, où l'on voit une femme gémissante, dont la chevelure dorée tombe vers la terre. cette femme est vêtue d'une robe de bure, ceinte d'une corde à nœud et prosternée aux pieds de celui d'un

émanent l'indulgence et le pardon. C'est Sibylle en pleurs aux pieds du Sauveur du monde. ce n'est point une peinture, mais les personnages sont modelés et habillés comme ceux d'un salon de figures de cire.

Sur l'autel sont étalés tous les instrumens d'austérités dont faisait usage la princesse. C'est d'abord un instrument de flagellation, formé de la réunion d'un grand nombre de petites lanières de cuir, armées à leur extrémité de noeuds serrés et terminées par un petit bouton métallique, un œillet est ménagé à l'autre extrémité pour le saisir en y passant le doigt et se frapper avec violence toutes les parties du corps en l'agitant fortement.

Dans la primitive église, les têtes couronnées se fustigeaient à la porte des temples, pour expier publiquement le scandale de leur vie. Cette pieuse coutume se perpétua et les plus St Rois la pratiquèrent, mais elle n'eût plus la même publicité, cela devint une expiation privée qui convenait mieux à la

Décence des mœurs. Notre bon roi Louis IX que Sa Vertu et Sa piété firent mettre au rang des Saints, se faisait donner la discipline par son Confesseur. Le monarque portait souvent lui-même un fouet dans un coffret d'ivoire, suspendu à sa ceinture, afin de le lui présenter au moment d'en faire usage. Si son confesseur usait de ménagement, il paraissait mécontent et lui faisait signe de recommencer. Chaque Vendredi St. Louis se présentait au tribunal de la pénitence, suivant l'usage d'alors; après l'absolution, il tendait humblement le dos au prêtre et en recevait des coups de cette discipline dont les cinq chaînettes ou cordelettes de fer lui déchiraient quelquefois la peau. Il conserva longtems un confesseur qui sans avoir besoin d'y être excité « lui donnait de « rudes coups et aspres disciplines que sa chair en était « moult grevée. (Joinville, hist. de St. Louis) C'était sans doute Vincent de Beauvais, partisan zélé de la flagellation. Cette discipline a longtems été conservée dans l'abbaye du Lys. On voyait sur un des vitraux de l'église de

St. Denis, St. Louis les épaules nues, un genou en terre et les mains jointes devant un Dominicain qui tenait un fouet à la main. Non seulement St. Louis pratiquait pour lui-même cet exercice de piété, mais il excitait aussi les autres à l'imiter. Il avait envoyé, par Jean de Mons, à sa fille Isabelle, mariée à Thibault roi de Navarre et comte de Champagne des chaînettes de fer longues d'une coudée avec lesquelles il l'exhortait à se discipliner bien et souvent pour ses propres péchés et pour les péchés de son chétif père. (Joinville.)

Sibylle pensait aussi effacer ses péchés par les mêmes moyens, mais avec mystère et non publiquement, comme dans la primitive église, ce qui était exposer un scandale par un scandale plus grand encore. Si il est bon et moral que les grandeurs du monde s'humilient quelquefois devant l'immensité de la grandeur divine, il ne convient jamais qu'elles se dégradent aux yeux des hommes, et la dignité du pouvoir doit toujours être conservée.

Mais poursuivons notre explication. La belle Sibylle ceignait l'heureux contour de sa belle taille de cette large ceinture dont le tissu en fer maillé faisait saillir une infinité de pointes aigues qui déchiraient sa peau si douce et si veloutée à chaque mouvement de son corps. Elle plaçait entre ses deux épaules cette large croix du même tissu dont les points la pénétraient lorsque fatiguée de l'excès de ses austérités, elle cherchait pour son corps un repos qu'elle ne donnait plus à son âme. Cette autre croix en carton armée d'une foule de pointes, elle la se plaçait sur la poitrine et la frappait à coups redoublés, lorsqu'elle s'écriait avec désespoir mea culpa! en faisant entrer les pointes dans ses chairs meurtries. Enfin les cordelles en carton hérissées de clous dont elle garnissait ses genoux, lorsque prosternée au pied de son Dieu, elle le priait d'être miséricordieux. Pauvre Sibylle, ton beau corps avait il donc été formé pour un jeu si cruel!

L'espace compris entre la chapelle et l'enceinte

extérieure. Ce temple est divisé en plusieurs pièces, par des cloisons rayonnant des angles de l'une aux angles correspondants de l'autre. C'est dans cette première pièce que la pauvre pécheresse préparait elle-même ses alimens, avec ce qu'on lui passait à l'aide d'un tour, car elle n'avait plus aucune communication avec les humains. C'est dans la suivante que chaque jour elle prenait un frugal repas, sur cette mauvaise table, assise sur cette escabelle, sans linge, éclairée par ces deux chétifs chandeliers de cuivre, et en compagnie de ces deux ignobles manequins habillés, figurant S.t Joseph et Marie, qui eussent été sans doute fort mal régalés de son ordinaire pénitentiel, s'ils eussent été tout autre chose que des manequins. Vient dans cette autre la natte de jonc, sur laquelle elle étendait ses membres délicats, pour passer des nuits de douleur, couverte de ses cilices qu'elle ne quittait jamais.

Telle fut Sibylle, ses contrastes et ses faiblesses,

dont la vie entière s'écoula dans des passions tumultueuses, passant alternativement de l'ivresse des sens à l'ivresse des idées. Ce ne fut pas à l'âge où l'âme, que les sensations abandonnent, cherche au ciel ce qu'elle ne trouve plus sur la terre, ce n'est pas en disant,

Je consacre à mon Dieu négligé trop longtems,
De ma caducité les restes languissants.

que Sibylle se tourne au repentir et à la pénitence; non Sibylle était belle encore; mais timide, sensible et craintive, elle était, à un égal degré, soumise à l'empire de ses sens et de la foi, et sous ce double rapport elle intéressera tous ceux qui portent un cœur aimant. C'est une voile égarée par l'esprit des tempêtes qu'une étoile du ciel guide vers un port assuré, à travers de pénibles épreuves. Empire de la foi, confiance des esprits croyants, jusqu'où peut aller votre puissance!

En sortant de la chapelle expiatoire de Sibylle, et entrant dans le jardin, nous rencontrons plusieurs individus en habits rouges galonnés. Ce sont des piqueurs du prince qui viennent apprendre au cocher, qu'il va

avoir l'honneur de recevoir Son Grossherzog, qui revient d'Italie et passe par la Savoie pour regagner sa Capitale: Notre homme s'empressa de faire porter dans un petit salon qui termine la galerie du promenoir, une collation pour son altesse. Deux bouteilles de champagne, deux bouteilles de Vin de Margrave, deux morceaux de beurre, et quelques pains, voilà tout ce qui composait le modeste repas destiné à régaler l'un des trente huit potentats qui se partagent aujourd'hui souverainement l'allemagne, et qui commande depuis Bâle jusqu'au delà du Mein à douze ou treize cent mille ames; à régaler, dis-je, lui et toute sa suite.

Et moi aussi je fus désireux de goûter de son Vin de Margrave. Il ne fut pas difficile d'en obtenir de notre vieux frère, mon compagnon d'armes à Vagram, mon noble camarade dans la légion d'honneur, car en même temps qu'il est concierge du chateau, il est aubergiste. Il me mit sur la même ligne que Son Grossherzog et me donna du même Margrave que celui

qu'il venait de préparer pour lui. J'avoue que rien d'aussi délicieux n'était encore passé entre mes deux lèvres. Il était digne de son nom et d'être bû par les trente-huit potentats de l'Allemagne. Vous qui allez à la favorite, n'oubliez pas le Margrave du vieux brâve.

Nous attendons quelque tems le prince et pour passer le tems nous allons visiter une ferme qui fait partie du jardin. Mais rien ne la distingue de la ferme la plus commune. C'est comme ailleurs des écuries bien salles, du fumier partout. Je n'y ai pas même remarqué l'ordre, le soin, la propreté et cette sorte d'élégance rustique qui distinguent la plupart des habitations des paysans d'alentour.

Bade.

Chapitre 22.

Retour de la Favorite – Duel – Bal – Spectacle.

Cependant le Soleil descendait avec rapidité vers les terres. Il ne nous restait que peu d'instants à jouir encore de la lumière et nous songeâmes à deux lieues de Bade. Nous remîmes donc, quoiqu'à regret à voir Léopold, nous montons en voiture et partons.

Sortis du parc, un Spectacle ravissant se présente à nos yeux.

. . . L'astre du monde, en achevant son cours,
Jettait, languissamment, les rêtes d'un beau jour.
Le Soleil lançait ses derniers feux sur les montagnes et

peignaient d'une teinte dorée leur éclatante masse. Toute apparence de verdure avait complètement disparu : c'était des monts d'or, avec toute l'exactitude du mot. Une transformation subite avait eu lieu ; un autre monde semblait nous apparaître. Ce n'était plus la terre, c'était l'habitation radieuse des Dieux, telle qu'une imagination poétique peut la peindre. Je n'avais jamais été témoin d'une scène aussi resplendissante de la nature. J'étais saisi d'admiration. Mais peu à peu l'ombre du soir remonte du pied des coteaux vers leurs sommets qu'elle envahit ; adieu le séjour des Dieux, un voile sombre remplace la robe dorée des montagnes ; toute illusion disparaît, nous quittons l'empirée, nous sommes sur la terre.

Nous arrivons à Baden, à l'heure,

où du dîner la cloche nous appelle ;
Son tintement se prolonge et bondit,
Du fond des cours, du salon, du jardin,
Chaque convive au rendez-vous fidèle,
Se précipite et s'assied au festin.

chacun raconte les événemens du jour, et vide, en jasant sa mémoire et son verre. Mais une préoccupation semble agiter quelques convives; l'on s'inquiette . . . . On Anglais, un Belge, une insulte, un duel . . . . ces mots circulent d'un air mystérieux, éveillent la curiosité des uns, troublent l'esprit des autres. Une jeune et jolie fille d'Albion, paraît être plus que tout autre dans une vive anxiété. Est-ce un frère, est-ce un amant qui jouit ainsi du bonheur de faire ~~animati~~ palpiter ce jeune cœur? . . ce n'était pas un frère. . . . Rassure toi, naïve et aimable enfant; nous ne sommes plus au temps où le sang seul pouvait séparer l'équivoque d'un mot. Nous ne sommes plus aussi barbares; nous écoutons, aujourd'hui, la voix de la raison, et finissons par vuider nos guérelles en vuidant nos verres. Mais, quelque tems encore les angoisses vont durer, et peut-être tenir les paupières suspendues et atténuer l'éclat de tes beaux yeux. Car, ce n'est point à Basse, c'est loin de ces lieux, sous un ciel

étranger que doit de faire le dénouement, qui rendra le calme à tous coeurs agités et la gaieté à ton esprit troublé. Boire, Séjour des plaisirs, repousse tout ce qui lui fait contraste. Il ne veut pas qu'on le trouble par l'image de la guerre. Bailleurs assemblage incohérent et souvent peu harmonieux des gens de toutes nations, qui viennent des quatre parties de l'Europe, avec leur haine, leurs rivalités, leurs jalousies nationales, peu de chose suffirait souvent pour jetter la discorde parmi eux, et transformer en arène sanglante, le théâtre de leurs plaisirs pacifiques. Aussi une police sévère tient elle maintenir chacun dans une discrétion convenable. Une active sollicitude et sans cesse éveillée pour prévenir toute espèce de perturbation, la plus petite querelle amène de suite l'expulsion des perturbateurs.

Nos deux champions avaient donc été à Strasbourg dans l'intention d'y terminer leur différents par le fer ou par le feu et de s'en rapporter au jugement de Dieu si le jugement des hommes venait à leur faillir. Grand

était leur courage, plus grande encore était leur haine. Cependant tout cela tomba à l'aspect du combat; la raison se fit jour à travers les armes, et une reconciliation ramène bientôt les deux fiers ennemis à Bade. Mais, Mr Théobald, grand bailli du lieu, qui tient sans cesse ouvert l'œil de sa vigilence, n'avait ignoré, ni la querelle, ni ses suites, et en rentrant dans leurs logis, nos deux braves trouvèrent un ordre cachetté de quitter Bade dans les vingt quatre heures, signé Théobard. Nouvelles angoises, il fallut s'éloigner de celle qui venait de dévoiler si fortuitement le secrêt de son cœur; car celui qui était l'objet d'une si tendre sollicitude, jusqu'alors, dit-on, avait ignoré son bonheur. Ce fut une bien cruelle séparation; rien ne pût adoucir la sévérité du terrible bailli, et le tems prévû écoulé, il fallut partir. Mais bientôt les deux amants se retrouvèrent, et j'ai appris qu'un heureux hymenée avait unis deux cœurs dont la nayade de Bade avait vû les angoises et reçû les sermens.

Cette Sévérité qui ne connait point l'indulgence, a une heureuse influence sur le caractère et les habitudes des habitans de Bade en général et particulièrement sur les indigènes allemands. Toujours en crainte de froisser les étrangers, ils sont, malgré la gravité de leur personne, la froideur de leur abord, d'une politesse exquise, d'une retenue parfaite, d'une obligeance et d'un gracieux on ne peut pas plus engageantes. La civilisation allemande ne tend pas comme la notre, à répandre ce charme de légèreté qui est passé en proverbe, et nous distingue de tous les autres peuples; mais qui trop souvent dégénère en étourderie et amène des désordres dans la société. Elle a établi chez les allemands cette régularité d'action cet ordre dans les choses, cette Sévérité dans les mœurs, cette gravité, cette prudence dans les pensées qui font que tout marche sans froissement, que tout arrive sans obstacle, qui fait enfin que tout est bien.

Ce Soir grand bal à la conversation. J'arrive

Dans cette belle salle toute resplendissante de l'éclat des glaces, des dorures et des flots de lumières qu'y versent les immenses lustres. En leur inutilité même à Baden, se fait remarquer parmi les dames qui ornent le pourtour de la salle. Tout le monde paraît dans l'attente à chaque mouvement de la porte d'entrée, des regards s'empressent à se porter sur les nouveaux arrivans. Enfin paraît un couple simple, modeste, gracieux; c'est le prince Henri Frédéric-Charles, second fils du roi de Suède, et sa femme fille du roi de Hollande. Cette jeune princesse sans être une beauté, a dans tout son extérieur un charme indéfinissable. Sa blonde chevelure, les sons enchanteurs de sa voix, son regard touchant, son teint éblouissant, sa taille élégante, ses mouvemens nobles et gracieux, son accueil bienveillant, tout en elle plaît et captive. Son mari, homme de trente quatre ans environ, est grand, bien fait, porte sur sa physionomie un caractère de franchise sans rudesse, de bonté sans faiblesse. Quoique blond,

il se rapprocherait plus du type français que du type allemand.

Viennent les présentations. Anglais, Russes, Allemands s'empressent à venir saluer leurs altesses prussiennes. Mais, moi qui ne me mêle point à ces œuvres de courtisannerie, j'observe avec un certain orgueil national, que les saluts, les compliments, les entretiens se font tous en français, dans cette langue, qui devrait être l'unique au monde, pour ceux, du moins, qui aiment les douceurs de la conversation et les causeries intimes.

Le salon était au grand complet, toutes les notabilités des bains y figuraient. On y respirait un parfum de bonne compagnie. Je vis là une nièce de Napoléon, une fille de ce Lucien Bonaparte, Républicain à Paris, prince à Rome, et l'une des mille contradictions de notre révolution. Elle est belle encore, et porte, bien caractérisée, l'empreinte du traité de la famille.

Des femmes brillantes de gaieté, de beauté,
Et de grâces, plus belle encor que la beauté.

(La fontaine)

mais j'y vois à regret nos françaises vaincues en beauté par leurs rivales les Anglaises. Commencent les Danses, c'est alors que les françaises prennent sur les filles d'Albion, une facile revanche, et si elles sont vaincues en beauté, elles l'emportent de beaucoup en grâces. Les contre danses, la Valse, le galop animent tour à tour cette population délirante de plaisir. Il n'est pas jusqu'à la vieille anglaise de ridicule mémoire qui agite sa carcasse tremblante croyant ainsi donner le change à son jeune mari, sur ses vieilles années, ses forces épuisées, ses dents émoussées. ah, que c'est beau la jeunesse!

Bade a un théatre situé dans le batiment de Conversation. La salle est petite et fort négligée. On n'y voit ni Cariatides, ni Caryatides dont on a orné les autres salles. Une teinte uniforme grise

celuiés par quelques filets blancs, recouvre les loges et le rideau n'est qu'une simple toile verte. au reste le théatre à Baden est très peu étendu. qu'est-ce en effet que le spectacle d'un homme près de celui de la nature dans cet heureux pays.

Un jour on annonce une représentation de Freyschutz, qu'en France on nous a fait connaître sous le titre de Robin-des-bois, ce chef d'œuvre de Weber, qui commença avec tant d'éclat ce genre de musique à grande instrumentation, poussée si loin par le grand Maestro Meyerbeer.

Les allemands dans leur littérature comme dans leurs arts, cherchent plutôt à remuer profondement l'âme qu'à émouvoir le cœur. leurs pièces ne sont en général remplies que d'apparitions, d'ombres, de spectres, de diables, de toute cette fantasmagorie magique qui faisait autrefois la croyance de leurs pères et s'accorde si bien avec la nature de leur climat et de leur sol. c'est Dom Juan et son commandeur, c'est Faust et son Méphistophélès, c'est Robert et son

Bertram, pièces français, mais tout à fait allemand par le genre, et écrite pour un compositeur allemand; c'est enfin Freyschutz et son grand chasseur. Les compositeurs allemands s'attachent en général à rendre par la musique tout l'effet des paroles du poëte. Je ne connais, par exemple, aucune musique mieux adaptée aux situations et aux pensées que celle de Robert. Cette musique si expressive, si une puissance d'action, lorsqu'elle est bien sentie, qui va chercher les sensations jusques dans les derniers replis de l'âme. Mais elle a besoin d'étude pour être bien saisie et ce n'est jamais à la première vue qu'elle se comprend. Dans la musique italienne, il y a plus d'esprit, plus de grâce, mais moins de profondeur; plus de charme, mais moins de science; celle-ci est plus poétique, l'autre plus philosophique, c'est aussi la différence des deux nations, mêmes des deux pays. L'Italie, sous un ciel brûlant, bouillonne dans son enthousiasme,

l'Allemand sous un climat sévère, s'enthousiasme à froid. Rien de lui n'est spontané; il a tout réfléchi tout calculé; il agit moins d'inspiration que d'étude. Dans cette manière d'exercer les arts et la pensée, l'idéal disparaît, l'art seul se fait sentir. Il diversifie, nuances, et varie la même pensée, souvent avec éclat, et parvient à des effets que l'imagination n'eût pas seule fait naître.

J'allai donc voir Freyschutz. L'orchestre me parut parfait quoique peu nombreux. C'est que le talent de l'instrumentation est une spécialité des allemands. Il tient à leur nature persévérante et patiente. Les acteurs étoient bons, les voix étoient belles et je pus jouir dans toute sa pureté native et son originalité national de ce chef d'oeuvre que la traduction française ne nous fait connoître qu'imparfaitement. Les décorations n'avoient rien de disparates, la mise en scène n'étoit pas trop négligée. Mais c'est avec profusion que dans la scène des apparitions

l'on avait multiplié les effets de terreur et de magie. Les éclairs, le tonnerre, les chaines, les flammes, tous les animaux immondes, tout le sabat retentissant des instruments de cuivre, il semblait que l'enfer tout entier sortait des conduites, surgissait du plancher, descendait du plafond, s'élançait de l'orchestre. Je n'ai jamais entendu un tel vacarme, c'était à se boucher les oreilles. Voilà le genre allemand dans tout ce qu'il a de plus national.

Ici, comme l'on voit, l'ami de la nature, des vieux souvenirs, des jeux et des plaisirs trouve d'amples moyens de satisfaire son goût. Rentre-t-il chez lui, dans un de ces vingt-trois hotels qui s'offrent au voyageur et dont plusieurs, tels que ceux d'Angleterre, d'Europe, de Russie, de France, de Bade, de l'emportent sur nos plus beaux hotels de Paris, il y trouve le confort le mieux soigné et le plus élégant. La plupart renferment des bains où on y reçoit partout les soins les plus empressés d'un

HOTEL D'ANGLETERRE
A BAADE

nombreux Domestiques; une table toujours bien Servie, entourée de convives agréables qui ne demandent pas mieux que de s'associer pour le plaisir du jour et de lier pour celui du lendemain, font bientôt de tous les habitans d'un hotel une Société d'amis que l'on accepte avec joie pour tout le tems de Son Séjour. L'affluence des baigneurs, des touristes de toute l'Europe à Baden, et si grande à Bade, que malgré ses vingts-trois palais, il est souvent fort difficile de trouver à s'y loger. Les prix y sont fort modérés. Ceux des bains sont à peine à compter, pour le dîner très bien à la maison de conversation, et dans les hotels pour 2. Tout est ici Soumis à une police si régulière qu'un tarif est établi pour toutes choses, bains, voitures, chevaux, ânes, tables, table Spectacles, et vous pouvez faire vérifier les mémoires de vos dépenses par Mr le grand Bailli, mieux que vous ne les feriez vous-même. Un cabinet de lecture, réunit tous les matins dans le batiment de conversation, un grand nombre de curieux des affaires du monde. On y

trouve tous les journaux français, Anglais, allemands et chacun y peut lire ou le destin de Byzance, ou celui du grand Caire, l'état des fonds publics et les filles à marier.

Tel est Bade dans sa beauté, dans ses mœurs, dans sa vie intime, toutes de jouissance et de bonheur. Qu'il est doux d'y couler ses jours, d'y voir chaque printems les plaisirs renaître, avec ses fleurs et sa verdure. Les Anglais cosmopolites qui tiennent peu à leur île brumeuse, y trouvent l'air pur dont ils sont avides, les Russes chassés du pôle, y croyent au paradis terrestre; quant aux français peu voyageurs, qui n'ont d'ailleurs rien à envier, mais dont l'oisiveté porte à passer leur ennui en visites, arrivent regardent, disent, « c'est charmant » et partent.

Mais je ne veux pas quitter cet heureux petit pays de Bade, sans en avoir visité la capitale. Je pars donc pour Carlsruhe.

3e. Partie.

Rastadt, Carlsruhe.

3. Partie.

9. Naturbeschreibung.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

Chapitre 23.

De Bade à Rastadt.

Ce serait manquer le voyage de Bade, si l'on n'y joignait encore celui de Carlsruhe, qui en est à huit lieues et de Rastadt, qui est entre les deux. Cependant beaucoup d'étrangers et particulièrement les Français se bornent à voir Bade sans donner aucune attention aux deux autres. On ne pense pas qu'après les vives émotions qu'on vient d'éprouver dans la Vallée de l'Oelbach et ses environs, on puisse en recevoir encore. Quelque crainte on a de les affaiblir en les mêlant à d'autres, peut-être aussi l'âme fatiguée d'émotions a-t-elle besoin de repos. quoiqu'il en soit, les uns pour les conserver dans toute leur énergie, les autres pour ne pas user leur sensibilité dans une trop grande multiplicité d'impressions, négligent Rastadt et Carlsruhe.

quant à moi, je ne leur ferai pas cette injure, je ne me laisserai pas aller à cet excès d'incivilité, comme eût dit notre vieux Montaigne, dans son joli langage. Une cour souveraine, un siège de gouvernement, une ville toute moderne, dans le plus petit mélange de moyen-âge, il y avait là plus qu'il n'en fallait pour m'attirer. Les jugements naissent des comparaisons et l'appréciation de la variété. Varions donc nos impressions, et nous multiplierons nos jugements.

Je sais que le Français si mobile aime cependant à rester en place, si amoureux des nouveautés, cherche peu à varier ses impressions, si souvent néglige l'un des éléments les plus actifs de la conversation; je sais enfin que le Français n'est pas voyageur, qu'il s'agite, à tourner sur place comme une toupie, encore, souvent fait-il, comme à elle, lui donner le coup de fouet pour le faire mouvoir. Je me reconnais bien aussi un peu de l'espèce, mais pour cette fois je me fais violence, et pars

pour Carlsruhe.

La route qui de Bade y conduit, est tracée dans la plaine du Rhin. C'est une ancienne route des romains, haute et surtout étroite, comme si l'on eût craint d'enlever de la terre à cette belle et fertile campagne. Mais il en résulte que les bas de pierres d'un côté, les bas de roues de l'autre, vous y tiennent serrés entre deux obstacles. Heureusement, sur les routes comme partout, l'extrême observance des prescriptions de la police, et plus encore peut-être le sentiment instinctif des Allemands pour l'ordre et les convenances, font que les plus pesantes voitures se détournent et que chacun trouve sa place et passe. Cette route conduisait sans doute d'Aurelia aquensis à cette cité Romaine, dont on prétend avoir retrouvé des traces en 1802, entre Durlach et Ettlingen, mais dont personne jusqu'à présent, n'a pû dire le nom.

Nous avons quitté ces fortes impressions de

montagnes, notre cœur uniformément dans la plaine,
sans la plus petite déviation, sans que rien n'y
varie la Vue, ni excite l'imagination, c'est un de
ces pays que l'on oublie aussitôt qu'on en est
dehors. Encore tout remplis de mes précédentes impressions,
j'ai peine à m'habituer à cette molesse de
sensations, mais j'en conçois mieux l'amour de
l'habitant des montagnes pour son pays. L'homme
se nourrit par ses impressions et regrette par
ses souvenirs. Les montagnes, en se destinant par des
traits d'une forte empreinte, parlent bien plus à
son imagination, et par suite à ses souvenirs qu'une
campagne sans traits et sans reliefs. L'enthousiasme
fait les grandes passions, et on ne s'enthousiasme
que pour ce qui est grand, élevé, prodigieux et
non pour ce qui est plat, monotone, et mesquin;
les aspérités sont un des secrets de la nature pour
nous faire arriver à la sensation.

Nous voulons sur cette route qu'un grand nombre

de Cantoniers entretiennent comme une allée de jardin. Nous traversons la petite ville de Kuppenheim sur la Murg que nous passons sur un pont en pierres. Elle n'a rien qui puisse la faire remarquer et arrivons après trois lieues de chemin à Rastadt.

Rastadt.

Chapitre 24.

Rastadt.

Rastadt! que ce nom a un retentissement lugubre dans le cœur d'un Français! à son approche la pensée se voile d'un crêpe funèbre; un souvenir de crime et de mort vous traverse l'esprit, comme un fer rouge qui vous traverserait les entrailles; car c'est au sortir de Rastadt, à neuf heures du soir, à cinquante pas de cette ville que les plénipotentiaires de la république française, Jean Debry, Bonnier d'Arco, et Roberjeot furent assassinés, le 9 floréal an 7 (28 avril 1799) par les hussards de Szecklers, aux yeux de leurs femmes et de leurs enfans. l'on montre encore l'arbre fatal qui servit de point de réunion aux assassins. cet acte révolta au plus haut dégré la loyauté allemande. La presqu'unanimité des habitans

de Rastadt, en versant des pleurs sur ce forfait, l'a couverte de toute l'exécration qu'il mérite ainsi s'exprime Jean Debry, le seul qui pût se sauver en contrefaisant le mort, après avoir reçu plusieurs blessures. Charles Frédérich 1er, Margrave régnant alors, pénétré d'indignation fit faire une information judiciaire, Mais on ne pût découvrir par qui un tel massacre avait été ordonné. Un monument placé à peu de distance de la ville, sur la route de Rastadt à Strasbourg, est destiné à rappeller ce forfait à la mémoire des générations à venir et à faire prédire sur les coupables une exécration éternelle.

Baden près Baden à Rastadt, c'est passer de la vie au tombeau. Cette petite ville, quoique située dans une contrée délicieuse, sur les bords de cette Murg, que nous avons vu si animée, si capricieuse, si romantique, avec un beau chateau qui lui offre des jardins pour promenade, des larges rues alignées, comme les cordes d'une harpe, est cependant d'une tristesse, d'un abandon, qui glacent, malgré lui, le voyageur qui la traverse.

Il semble qu'elle porte encore l'empreinte du Crime dont on l'a changée: et du deuil de nos Députés. Cependant deux mille cinq cent ames sont enfermés dans ce petit espace, mais on ne sait si elles y sont vivantes, et l'on doute si c'est un Sépulcre ou l'habitation d'êtres animés. Rien n'y circule, et il semble que les Soldats qui veillent à la porte d'entrée, y aient été placés comme à la garde d'un tombeau. Elle a cependant sa célébrité, deux fameux congrès et un assassinat la signalent à la postérité. Elle travaille l'acier et ses fabriques de tabatières en pâte de papier, lui ont acquis une réputation méritée parmi tous ceux qui en Allemagne ont le bonheur de posséder un nez à tabac.

Rastadt qui fut autrefois la résidence de la branche aînée de Bade, n'a de curieux pour les étrangers que son château; mais il mérite qu'on s'y arrête. Il fut bâti par le célèbre Louis Guillaume 1er de la branche de Bade-Baden, Margrave de Bade,

de Bochberg, Seigneur de Khel et de l'Orteneau, Lieut.-général de l'Empire, le Toure-Schlag de notre vieux brave de la faveur, le mari de la tendre Sibylle, qui commanda en chef les armées de l'empire, battu les Turcs à Salankemen en Hongrie le 19 août 1691, fut battu à Frédelingen par le marquis de Villars, le 14 octobre 1702, ce qui valu à celui-ci le bâton de Maréchal de France, fit construire dans la campagne de 1703 les fameuses lignes de Stollhoffen, qui s'étendaient depuis la forêt noire par Bühl, Stollhoffen, jusqu'à Philisbourg sur le Rhin, ouvrage qui le rendit immortel, mais qui furent enlevés par le même Villars le 22 Mai 1707, Sur le margrave de Bayreuth. Il mourût le 14 Janvier de cette même année 1707, avec la réputation du meilleur général de l'empire, et fut enterré à Bade dans l'église St. Pierre, où nous avons admirés son tombeau.

Le château de Rastadt et moderne, nous avons quitté ces châteaux féodaux d'une époque de guerre

et de brigandages ; nous voilà arrivés à un temps, où le pouvoir d'un seul prévaut sur l'anarchie sanglante de quelques-uns, où la monarchie succède à la féodalité ; où la Société est réglée par des lois, et non par des passions ; où l'humanité développe ses facultés sous la protection d'un pouvoir tutélaire et n'est plus contrainte par l'oppression d'une tyrannie odieuse. Les habitations des princes se ressentent de ce changement arrivés dans le système social ; et varient comme lui. Leurs emplacements n'est plus sur la pointe inabordable de quelques rochers, qui en faisait la force, mais sur d'agréables collines, au milieu de riantes prairies, dans des sites pittoresques qui les embellissent. On ne cherche plus en eux cette puissance d'action qui le faisait craindre, mais ce charme d'une douce et heureuse existence qui les fait aimer. Des ponts-levis, des bastions, des machicoulis, n'en défendent plus l'entrée, ils ne sont plus fermés qu'à l'ennui, et ce n'est plus là que s'exercent les

rivalités des grands, mais près du monarque en qui se résume l'unité de la puissance et qui les retient près de lui par des chaînes d'or.

Mais rien n'est stationnaire sous le ciel, et dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, chaque fait est en même tems créé et créateur. Le système monarchique lui-même ne résista pas, sans modification, à la progression des idées. Le peuple avait trouvé son affranchissement dans le triomphe du pouvoir d'un seul sur celui de plusieurs, mais alors se trouva en présence ce pouvoir d'un seul contre la force de tous, le pouvoir monarchique avec son prestige, ses lois, la force matériel qui le soutient, et la puissance du peuple avec sa masse écrasante, ses lumières croissantes, et sa volonté irrésistible. Bientôt il sentit ce qu'il était et ce qu'il pouvait être; il voulut donc être quelque chose et entra en partage du pouvoir; ses efforts pour l'obtenir furent des révolutions sanglantes et se résumèrent enfin dans

le régime constitutionnel, mélange pondéré de la puissance d'un seul et du pouvoir de tous, vers lequel marche d'un pas inégale, mais certain, tous les états modernes de l'Europe.

De même que les chateaux féodeaux avoient été détruits avec le système auquel ils se rapportoient, de même furent détruits les chateaux monarchiques avec le régime dont ils étoient l'expression. Ils devinrent des usines, des fabriques, des manufactures, des établissemens d'utilité publiques, ou enfin des propriétés communales. Voilà, comme la nature et la destinée des chateaux, nous retracent l'histoire de la société civile, depuis le moyen âge jusqu'à nous.

Voilà ce que l'on a vu dans le pays de Bade comme en France. Le chateau de Rastatt, bâti par un de ses princes, est devenu propriété de la Ville. Elle en conserve une partie comme Musée, elle loue le reste à des particuliers.

Mais donnons une description de ce chateau et de

qu'il renferme. Il est bâti sur trois des côtés d'une vaste cour carrée, dont le quatrième est soutenu par un mur de terrasse pour lui donner son niveau. Le corps de bâtiment du fond, est surmonté d'un grand Jupiter doré armé de la foudre et auquel on a donné l'air bien méchant. On se demande ce que Jupiter fait là, et qu'a-t-il envie de foudroyer, si ce n'est de son éclat les yeux qui le regarde, car il est éblouissant? De vastes jardins l'entourent et servent de promenade publique à la petite Ville. Le Chateau forme sur le derrière de perspective à la route qui vient de Carlsruhe, depuis que Bonaparte général de la république française, pendant le court séjour qu'il fit à Rastadt en fit changer la direction. Et homme portait partout l'activité de son génie et la puissance de sa volonté.

Nous pénétrons dans le chateau. Une dame nous en fait les honneurs. Elle a l'aimable politesse de parler Français. Il est à remarquer que nous n'avons obtenu cette faveur que des femmes préposées

à la garde des chateaux et à la conduite des étrangers. Il y aurait il donc dans la nature des femmes, une conformation spéciale qui les dispose à tous les avantages qui se rattachent à la faculté du langage? Je ne sais, mais il est certain que partout chez les étrangers, le nombre des femmes qui parlent plusieurs langues l'emporte sur celui des hommes. En vérité nos françaises, pour la plupart, se contentent de la leur, soit qu'elles pensent que lorsque le ciel les a fait naître assez heureuses pour s'exprimer en français, elles n'ont pas besoin d'une autre langue pour dire mieux, soit que l'étude d'une langue étrangère soit pour elles chose trop sérieuse et qui ne va pas le plus souvent à la tournure de leur esprit vif, léger et insoumis. Néanmoins lorsqu'elles s'y livrent elles font de rapides progrès qui tiennent presqu'autant de l'instinct que de l'intelligence. D'où il faut conclure que les femmes ont une merveilleuse faculté de langage.

Un très bel escalier nous conduit aux appartemens

du haut, les Salles visibles aux étrangers. Les premières Salles sont consacrées à une exposition de tableaux, la plupart sur bois et fort anciens. Dans l'une de ces Salles le Margrave Louis Guillaume a eu l'heureuse idée de réunir un grand nombre d'objets enlevés par lui sur les Turcs à la bataille de Salankemen. Ce sont des fusils de diverses formes, des sabres de grand prix, des poignards, des yatagans, des queues de chevaux rouges et blanches, des enseignes des pachas qui commandaient l'armée du grand Seigneur, des haches d'armes, des piques, des cottes de mailles, des boucliers, arbalettes, drapeaux, timbales, bonets de Janissaires, selles, brides et housses de cheval, tapis de tentes d'une grande beauté &c. &c. on y voit aussi l'épée et l'armure que portait le Margrave le jour de la bataille; c'était encore un reste de l'ancienne armure des guerriers du moyen-âge. Tous ces objets sont renfermés dans des armoires vitrées qui entourent la Salle.

A la suite de ce petit musée triomphal, on voit

une petite pièce fort jolie et entièrement boisée en tableaux de laque de chine.

Notre guide nous conduit ensuite dans une pièce plus petite encore et nous dit en y entrant « c'est là que le « Maréchal de Villars et le prince Eugène signèrent un « traité de paix entre la France et l'Empire, le 6 Mars « 1714 ». Seize pieds sur dix, c'est dans cet étroit espace que se décidait le destin de l'Europe (note 11) c'est aujourd'hui le musée des gravures.

Le goût de la princesse Sibylle avait pénétré jusques dans le château de son mari. Nous avons vu dans ses faïences, jusqu'où elle portait la prédilection pour les chinoiseries les plus bizarres, les petits miroirs, et la fayence bleue; tout cela se trouve encore pêle-mêle dans un petit salon du château de Rastadt. On y voit des vases et des magots chinois, des statuettes en porcelaine de Saxe, de la fayence bleue et des petits miroirs.

Notre cicerone aborde avec une sorte de respect religieux la pièce qui suit la précédente, elle nous dit

d'une voix solennel en y entrant. « Ici, coucha l'empereur
« Napoléon. Cette voix pénétrée et comme étouffée sous le poids
d'une grande souvenir, ce sol jadis foulé par le grand homme
et comme sanctifié par l'empreinte de ses pas, vinrent
saisir mon esprit et lui retracer cette destinée si haute,
que je contemplais autrefois entourée de sa brillante
auréole, tout ce passé si immense de gloire. Je fus poussé
involontairement à un mouvement instinctif d'enthousiasme
que j'exprimais en me découvrant et m'écriant: honneur
au grand homme, honneur aux grandes choses! comme
Napoléon lui-même en présence du tombeau du grand
Frédéric. (note 12.)

Cette chambre est ornée du portrait du Margrave
Louis-Guillaume, de celui de Sibylle sa femme et de
Charlotte-Elisabeth de Bavière sa fille, surnommée la
Palatine, qui épousa en seconde noce Monsieur frère de
Louis XIV et fut mère du régent. Voici le singulier portrait
que Mad.me de Créquy fait de cette princesse dans ses
souvenirs. « C'était, dit-elle, une figure de pomme de

„Lorar, courte, large et colorée; peu de nez, point de menton
„les pomettes rouges, les yeux noirs sans esprit; vivant de
„soupe à la bière et de bœuf salé; usant d'un indigne
„ragout de chour fermenté, qu'elle se faisait envoyer du
„Palatinat, et qui chaque fois qu'elle en mangeait
„répandait la plus puante odeur dans tout son quartier
„du chateau. Voici le costume qu'elle portait dans une
„visite qu'elle fit à Mad.me de Maintenon. Elle était
„fagotée comme une amazône, avec un pourpoint
„d'homme en drap, galonné sur toutes les coutures;
„elle avait la jupe assortie, la perruque en trois marteaux,
„comme celle du roi, avec un chapeau tout semblable à
„celui de sa majesté. Cette vilaine altesse royale, avait
„les pieds dans des bottes et un fouet à la main. Elle
„était mal taillée, mal tournée, mal disposée contre
„tout le monde.

Au reste elle faisait elle meme bon marché de sa
personne. Voici comme elle se peint dans ses mémoires:
„Il faut bien que je sois laide: je n'ai point de traits,

« Des petits yeux, un nez court et gros, des lèvres longues et plates,
« tout cela ne peut former une phisionomie; j'ai des grandes
« joues pendantes et un grand visage. Cependant je suis très-
« petite de taille, courte et grosse, somme totale, je suis
« naiment un petit laideron. . . on ne trouverait probalement
« pas sur terre des mains plus vilaines que les miennes..
« je ne mange de soupe que celle qui est accomodée au lait,
« à la bierre ou au vin. . . je n'ai jamais eû des manières
« françaises . . . dans ma jeunesse j'aimais, les épées, les
« fusils que les poupées. »

Cette princesse devait être effectivement un terrible contraste au milieu de cette cour élégante et délicate de Louis XIV. Mais d'où vient la grande colère de Mad.me de Créquis contre cette vilaine allèsse royale, comme elle la nomme? De ce que l'allèsse trouva peu d'esprit à Mlle de Froulay de Tessé, qui devenue la marquise de Créquis, de Beymont, de Canaples, &c ne le lui pardonna jamais. Mais il n'y avait rien de vrais dans ce que ces deux dames disaient l'une de l'autre. Mad.me de

Créqui avait beaucoup d'esprit, et Elisabeth de Barrières avait des qualités très-estimables, dans le bon abbé de St. Pierre. « Cette princesse, dit-il, était respectable par son courage et sa fermeté ; hautaine seulement avec les grands ; elle se fit aimer par son caractère doux, affable, compatissant et généreux. » Elle ne cessa de gémir sur les déréglemens de son fils et de sa petite fille, la fameuse Duchesse de Berry. Elle mourut le 8 décembre 1728. L'historien Duclos nous a transmis l'épitaphe fort injurieuse pour le régent, qui le méritait bien d'ailleurs, que les mécontens d'alors lui firent : « Cy-gît l'oisiveté. »

Ne nous arrêtons pas dans les deux pièces suivantes, elles sont cependant tendues en tapisseries des Gobelins, mais vieilles, quoiqu'admirables d'exécution, le temps en a fait pâlir les couleurs. Regardons seulement dans l'une d'elles, le portrait du prince Auguste-George, fils de Sybille, morte en 1771, dernier Margrave catholique de la branche de Bade-Baden ; qui n'ayant pas eu d'enfant, laissa la souveraineté à

Charles-Frédéric de la branche de Baden-Durlach, réunit tous les biens de deux maisons, devint électeur en 1802 par la grâce de Napoléon, grand-duc en 1805, mourut en 1811 et fut enterré à Pforzheim, sans avoir laissé dans ce monde d'autres traces que son nom et son portrait.

Nous arrivons à la haute et belle salle où se trouvèrent réunis les ministres, ambassadeurs, plénipotentiaires de la France et de toutes les souverainetés de l'Allemagne, au nombre de soixante-dix-sept membres, et où se tinrent les conférences de ce fameux congrès de 1797 à 1799, devenu si fatal à nos plénipotentiaires. Elle est ornée de toutes les portraits des deux catholiques de la maison de Bade et de ceux des ancêtres de la princesse Sibylle, depuis Christophe I Duc de Saxe-Lauenburg, mort en 1527, jusqu'à Julius-Franz, mort en 1687 et Edwige sa femme, morte en 1688, père et mère de Sibylle. Voici Sibylle elle-même et toute sa famille sur la même toile, son mari et ses deux enfants, Louis-Georges et Auguste-Georges-Louis-Georges et aussi en face de la

Mère. Elle est représentée avec ses deux enfants morts en bas
âge, laissant le Duché à leur oncle Auguste George.

Toutes ces salles dont l'ornementation n'a
rien de remarquable, n'offrent à la curiosité des étrangers
que la vue des portraits qui les entourent. Mais ces
illustres morts, portant chacun le costume de leur
époque, parlent bien plus à la science d'un antiquaire
qu'au goût de l'homme du monde. Celui-ci passera
devant eux, aussi indifférent à leur visage qu'à ceux
qu'il rencontre dans une promenade; et ne cherchera
pas même à leur appliquer la science des Gall et
des Lavater, pour peu qu'il en connaisse quelques principes.
Leur répétition monotone, n'aura bientôt plus d'attrait
pour lui et l'ennui viendra bientôt l'avertir qu'il se
fatigue beaucoup plus qu'il ne s'amuse. Mais,
quoiqu'il en ait, il y est engagé, et force lui sera
de passer dans la pièce suivante, où il trouvera
la suite des portraits des Ducs de Bade tirés de la
famille de Zeringen, commençant par celui de

Charles, grand duc de Bade, duc de Zahringen, Landgrave de Nellenbourg, comte de Sanau, &c mort en 1818, inhumé à Sforzheim, qui succéda à son grand père, Charles-Frideric Margrave de Bade, Electeur en 1802, Grand-duc en 1805, décédé en 1811, inhumé aussi à Sforzheim, son père. Charles-Louis prince héréditaire de Bade, mort dans un voyage qu'il fit en Russie et en Suede, en 1801 avant d'avoir goûté les douceurs du pouvoir ducal. C'est à ce prince Charles que Napoléon empereur, donna en mariage Stéphanie Lapagerie, nièce de Joséphine, qui en recevant le baptême impérial, s'appella Stéphanie napoléone. Ce mariage se fit au tuilleries le 8 avril 1806, la benédiction nuptiale fut donnée par le cardinal Caprara légat à Latere en France. Il ne passa point sur cette terre sans utilité pour son pays; il lui donna en 1818 une constitution adaptée aux besoins et aux lumieres de l'époque et mourut la même année. De son mariage avec Stéphanie Napoléone, il ne resta que deux filles. La mort des enfans mâles a donné lieu a des bruits

auxquels manquent les Dégrés de certitude nécessaire
pour les faire recueillir par l'histoire, bien qu'ils
aient trouvés une sorte de créance dans le pays que
l'isolement dans lequel vit la princesse Stéphanie, de
la cour de Bade semble justifier. Cette princesse a
fixé sa résidence à Manheim. Quoiqu'il en soit,
à défaut d'héritiers mâles, Louis frère immédiat de Charles
lui succéda sans avoir été marié ; Léopold, né en 1790,
troisième fils de Charles Frédéric, succède à Louis
et règne aujourd'hui. Voilà ce que m'ont appris le
portraits, aidés de ma conductrice qui leur servait de
truchement.

Dans la chambre à coucher qui suit on ne peut voir
sans effroi le portrait en pied, de cet affreux Paul 1er empereur
de Russie placé, comme contraste sans doute entre la belle
et noble figure de sa mère et celle de Maurice de Saxe.
Voilà ce nez court et relevé, qui semble fuir à une grande
distance cette bouche immonde. Voilà ces pommettes
saillantes type spécial de la race sauvage des Kalmouks,

voilà ces grands yeux noirs enfoncés dans leur orbite, d'où s'élance le regard farouche d'un tyran cruel et insensé. Le grand authocrate est là dans un long et large habit bleu galonné, retroussé aux pans avec des agraffes; il est coiffé d'un chapeau à la Frédérick, orné d'une plume blanche qui en entoure la forme: il a une haute canne à la main et semble marcher . . . oh, fuyons! s'il nous atteignait . . . je me sens glacé (note 13)

Nous voici, plus loin, en présence des portraits en pied de quatre odalisques prises par le Margrave Louis-Guillaume, à la bataille de Salenkemen. Ce prince les envoya à sa femme Sibylle, qui en fit des dames d'honneur, après toutefois, en avoir fait de bonnes catholiques. Elles sont jeunes, mais n'ont rien de remarquablement beau, que leurs grands yeux noirs fendus en amende, à l'oriental.

Enfin nous allons en finir avec les portraits et dans une petite pièce bien reculée, ceux de Sibylle et de sa fille, en clôront la série. Sibylle est représentée dans son costume de noce. C'était une grande Allemande aux

blonds cheveux, à l'œil tendres, au teint blanc et rose, à la taille élancée, au maintien noble et altier. Son regard incertain semble annoncer un sentiment d'inquiétude au moment d'essayer la vie et son ame naissante. Près de ce portrait est celui de sa fille Charlotte, la Palatine, la grotte mangeuse de choux croute de Mad.me de Créqui. Je n'ai vu en elle qu'une bonne grosse femme, blanche et fraiche, à l'œil noir et bien fendu, mais auxquelles les paupières tombantes donnent quelque chose d'éteint et de peu animé. Elle tient assis sur son bras, à l'âge de quelques mois, son fils, Philippe II, duc d'Orléans, qui fut régent de France à la mort de Louis XIV (1715). Prince né avec des talents remarquables pour la guerre et l'administration, pour les arts, la musique, la peinture, la gravure, et qui cependant n'est arrivé jusqu'à nous, que par la célébrité de ses débauches.

Après avoir ainsi parcouru la galerie numismatique de toutes les altesses Bavaroises, nous fîmes station dans la grande salle des Cerfs. Là soixante quatres

têtes encornées de ces inocentes victimes des plaisirs féodaux du prince Louis et de ses fils sortent des murs de cette salle, armées des bois ramaux dont elles étaient ornées quand elles peuploient les forêts d'alentour.

De tout tems les hommes se sont livrés avec passion au noble plaisir de la chasse. Dans l'antiquité, aux tems fabuleux, les Dieux s'en occupoient; Hercule tue le Lion de Némée, détruit les oiseaux du lac de Stymphale en arcadie, prend vivant le sanglier de la forêt d'Erymanthe; Chiron est instruit par Apollon, Castor et Pollux dressent les chevaux et les chiens à la course du Cerf. L'écriture sainte nous représente Nemrod, petit fils de Noé comme un grand chasseur: chez les grecs, Ulisse est blessé par un sanglier; chez les Romains, Scipion, Pompée chassent quand ils ne combattent pas. Les uns et les autres connoissoient la chasse à l'épervier et au faucon, si fort du gout de nos grandes dames d'autrefois. La chasse était libre alors comme elle est encore au milieu des forêts de l'Amérique; Elle le fut en france dans les commencemens de la monarchie;

nois elle était de l'être lorsque le gibier diminua
sensiblement, et un grand Veneur veilla à sa conservation.
Elle fut réservée à l'amusement de nos seuls Seigneurs
féodaux et mise sous l'invocation d'un élu du Paradis;
St. Hubert fut le patron des Chasseurs. Les forêts
retentissaient alors du son du cor, du hénissement des
chevaux, de l'aboiement des chiens. Les fanfares, les
cris des chasseurs, tout ce fracas, tout ce mouvement
auraient attiré les dames châtelaines, dont l'une
regrettait l'honneur d'porter le dernier coup à ce pauvre
animal, qui après avoir été épuisé de force et de courage,
demandait merci par ses larmes et ses tendres regards,
à la main impitoyable qui allait terminer sa vie. Les
ruses, les dispositions savantes, les pièges, tout cet
image de la guerre, empêchaient certainement le
divertissement le plus digne de ces héros dont la vie
se passait tristement dans l'isolement du
monde sur la pointe aigue d'un rocher et au milieu de
profondes forêts si peuplées d'animaux sauvages.

De cette salle, que l'on peut appeller le Campo Santo du château, nous sommes conduits à l'escalier de la tour, qui mène au Belvedere. Jamais le nom de Belvedere n'a mieux été donné. Là se développe un panorama magique, immense d'étendue et de beauté, la joie des yeux, le ravissement de l'âme. Si à l'Est et à l'ouest il est borné par les montagnes de la forêt noire et des Vosges, au nord et au midi, il n'a de limites que le ciel, comme l'océan, et entre lui et nous tout le luxe d'une nature splendide et prodigue à l'excès de ses ornemens les plus riches et les plus variés.

Nous terminons la visite du château par la chapelle Ste Ursule, dernier asile de la princesse Sibylle. C'est là, qu'elle a son tombeau; c'est là qu'a fini cette vie de femme, mélange contrasté de tous les plaisirs où peut conduire l'entraînement d'un cœur sensible et les enjolivemens d'une âme que la religion avait frappée de sa toute puissance. Elle semble encore appeller sur elle la miséricorde humaine par ces dernières et mélancoliques paroles qu'elle

jette du fond de son tombeau : « Priez pour la pauvre pécheresse », les seules qu'elle a consenti que l'on plaça sur la pierre qui la recouvre, comme si elle n'avait plus qu'un mot à dire au monde et que ce mot fût un cri de pitié et de miséricorde. Ce dernier élan du repentir a quelque chose de triste et d'attendrissant. On n'ose plus blâmer une pauvre créature qui se repent avec tant d'amertume, une princesse qui humilie son rang, sa fierté, sa naissance, devant le secours qu'elle demande à chacun pour désarmer la colère céleste qu'elle redoute. Dieu des coeurs repentants, tu dois être satisfait !

Les portraits rapprochés de Sibylle et de Catherine la grande, nous ont amenés naturellement à comparer ces deux femmes l'une à l'autre. Le caractère de Sibylle nous a paru plus poëtique, plus livré à l'idéalisme des passions, celui de Catherine plus élevé, plus tourné vers les pensées de gloire et de grandeur. Catherine fût un grand homme sans pudeur et sans remords ; Sibylle fût une femme complette, énergique dans ses passions, plus

énergiques dans la pénitence. L'une fit la gloire d'un grand empire, qu'elle poussa aux grandes choses; l'autre fit l'ornement d'une petite cour, qu'elle anima par les plaisirs. Chacune sur son théâtre remplit complètement sa destinée.

Les Silences des tombeaux, le Souvenir de nos députés égorgés, l'image de Napoléon grand et malheureux, la Voix de Sibylles criant miséricorde du fond de son sépulcre, toutes ces impressions de teintes sombres et lugubres nous avaient saisis, usées l'âme, abattu l'esprit; nous quittons Rastadt, comme on sort d'une cérémonie funèbre.

Chapitre 25.

De Rastadt à Carlsruhe.

De Rastadt, c'est toujours l'ancienne voie romaine, élevée et droite comme devant qui, nous conduit à Carlsruhe. Partout nous retrouvons nos tas de pierres, nos tas de boue et notre exquise politesse, qui fait que rien de tout cela n'a d'inconvénients. Partout nous retrouvons ce luxe éclatant de la nature, ces merveilles de l'industrie agricole se succédants d'une route à l'autre de la route, sans aucun contraste qui les dépare, et formants un ensemble où tout est riche, gracieux, fini, où tout, enfin, semble avoir été créé pour la beauté et la splendeur du pays.

Parmi les villages que nous traversons, je ne puis oublier le grand et beau village de Dëlitheim, dont toutes les maisons sont de gracieux chalets, isolés

les uns des autres, entourés d'arbres, présentant leurs jolis pignons sur des rues larges, pavées, alignées et d'une propreté ravissante. Tout ce qui pourrait les encombrer ou les salir est rejetté sur les derrières des maisons, ou placé entre elles.

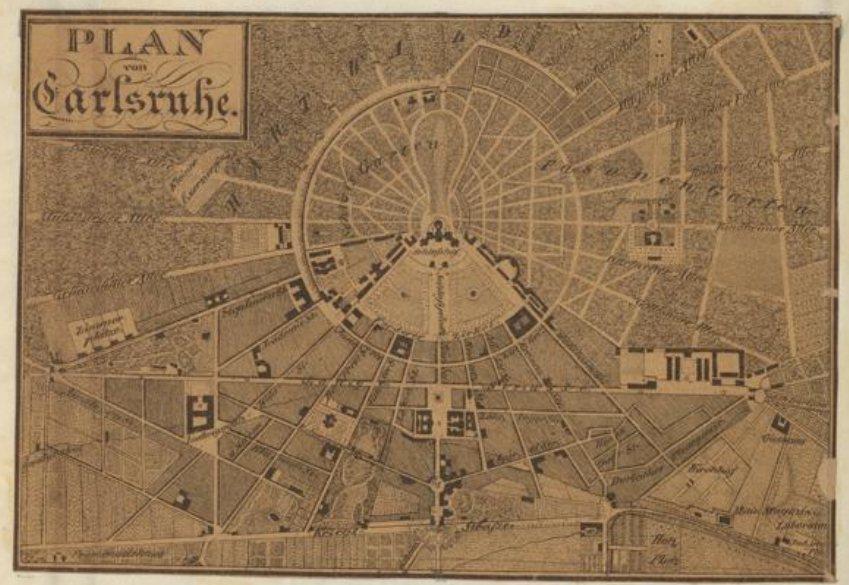
L'église a aussi ces beaux dehors de propreté, de soin et de l'opulence des paysans allemands. Un grand nombre d'Ex-voto pendent à la Ste Vierge et à tous les Saints des autres chapelles. Ils attestent que la superstition de ce bon peuple égale au moins sa piété; ils annoncent aussi l'aisance des habitans, car ils sont tous en argent. Dans la petite chapelle que l'on voit au milieu du Cimetière, j'ai trouvé deux tableaux d'Holbein, peints sur les panneaux d'une armoire. La Sacristine nous en a fait les honneurs. Mais il a peu de tems encore à s'enorgueillir de ce petit chef-d'œuvre; l'humidité en a déjà entièrement effacé un, et l'autre ne tardera pas à l'être. Néanmoins dans ce qu'il en reste on remarque encore la touche d'un grand maître.

En approchant de Carlsruhe, rien n'annonce une grande Ville, bien moins encore une Capitale. Cependant une fort longue et belle allée d'arbres lui sert d'avenue. Elle se compose à gauche avec la Rivière qui environne la Ville au nord, à droite avec une campagne variée de prairies et de bosquets. Nous y entrons par la porte de Mühlburg, avec de triomphes d'un bon style.

Carlsruhr.

Chapitre 26

Carlsruhe.


PLAN
von
Carlsruhe.

Chapitre 26

Carlsruhe.

La jolie ville que Carlsruhe! qu'elle est fraîche et rose, lilas, pistache, jonquille. C'est une corbeille de fleurs à mettre sous verre de peur qu'elle ne se fane. On dirait qu'elle a été jetée d'un seul jet, et tout y semble fini d'hier. Il est vrai qu'elle compte à peine cent années d'existence.

Elle est bâtie sur un plan régulier, arrêté d'avance et conçu largement. L'ensemble en est aussi élégant que les détails en sont gracieux. Imaginez une vaste place au milieu d'un château servant de centre et d'appui à un cercle d'une vaste étendue, divisé en trente deux rayons. Onze de ces rayons forment en face du château les rues de la ville, vingt autres, tracés derrière le château les allées du parc, qui vont se perdre à une distance infinie dans

une forêt immense.

Voilà, l'ensemble général du plan en voici les détails.

La tour qui sert de base et à laquelle se rapporte tout l'ensemble du plan est en arrière du centre du chateau qui y communique par une galleries. Les aîles du chateau sont établis sur deux rayons dirigés au centre de la tour, et le principal corps de logis joint ces aîles dans l'enfoncement. Une vaste cour précède le chateau; elle est fermée par une grille circulaire dont le centre est sur la tour. Audelà s'étend une esplanade spacieuse, appuyée sur des batimens accessoirs au chateau et rayonnant sur cette tour. Elle est terminée par une galleries en arcades dont le développement circulaire est de plus de cinq cent mètres. C'est à partir de cette galleries que commencent les maisons de la ville. La rue transversale que l'on rencontre après les arcades est la seule en ligne courbe, elle termine le grand cercle qui en arrière du chateau comprend tout le parc, audelà

Sur quelle est la forêt de Hardwalde.

Rien n'est plus largement conçu dans son ensemble, rien n'est plus gracieux dans l'exécution.

Sur l'esplanade s'étendent des tapis de verdure, coupés par des allées de tilleuls. Elle est ornée de bassins, de fontaines où l'on voit le séjour des cygnes au blanc plumage, des poissons à la cuirasse dorée. C'est une promenade pour le public, d'autant mieux située que les promeneurs trouvent sous les galeries qui l'entourent un abri contre un orage imprévu.

Les onze rues rayonnantes ont jusqu'à 600 mètres dans l'intérieur de la ville. La principale rue transversale, la grande rue, (Long-Straße) en a plus de mille, depuis la porte Mühlburg jusqu'à la porte de Durlach, qui la termine par un arc de triomphe élégant. Les autres rues transversales sont plus ou moins longues, mais toutes dans le plus parfait alignement.

Dans aucune ville de l'Europe, si ce n'est à Londres ou à Berlin les rues ne sont aussi larges qu'à Carlsruhe. La grande rue a 24 mètres de largeur; les rues secondaires

n'en ont jamais moins de 14 à 15. Les unes et les autres sont bordées de trottoirs de deux mètres de large, sur lesquels on peut se promener sans se coudoyer. Mais les maisons qui bordent ces larges rues sont peu élevées et n'ont en général qu'un seul étage. Leur abaissement, la largeur des rues, produisent un effet étrange, il semble que la ville s'efface dans ces larges espaces qui la traversent; l'homme et sa demeure se rapetissent au milieu de ce vague qui les enveloppent. Il y a là quelque chose qui verse sur l'esprit l'angoisse du désert.

Toutes les rues sont d'une propreté et d'un soigné ravissants; les maisons d'une fraicheur de coloris qui le disputent aux fleurs du printems dont les fenêtres sont ornées, comme à une exposition d'horticulture. Vous ne voyez nulle part ces étalages de boutiques, aussi choquants pour la vue, que gênants pour les passants, ni ces empreintes faites par le crayon des enfants qui dénotent chez nous l'absence de police et de bienséance, et salissent les murs autant qu'ils blessent les yeux.

Elles sont ornées d'élégantes fontaines placées de distance en distance d'une architecture variée et toujours de bon goût; Enfin, partout règne une fraicheur de teint, une propreté, une recherche de parure, qui rendent cette jeune Ville la plus coquette que l'on puisse voir.

Mais après le premier moment d'admiration, après le premier coup d'oeil qui vraiment est saisissant, une chose vient péniblement vous frapper, c'est l'absence de population et de mouvement dans ces rues si larges et si longues; il semble que le sang manque à ces vastes artères. Cependant 20,000 âmes, dit Balbi, sont aujourd'hui renfermés dans cette enceinte; mais, ils sont sans industrie partant sans mouvement. C'est aussi le siège d'un gouvernement, mais d'un gouvernement réduit à de petites proportions; la résidence d'un souverain, mais d'un souverain modeste dans ses goûts, simple dans ses moeurs, comme il convient à un petit état qui ne lui donne que deux millions de Florins (quatre millions trois cent mille francs) (Note 34) de liste civile et compte à peine 1.300,000 habitans

Voici l'origine de Carlsruhe: En 1715, le Margrave Charles-Guillaume 1er (note 18) monté sur le trône Ducal de Bade en 1703, fit construire en bois, dans la forêt de Hardt, un rendez-vous de chasse et y joignit une tour ou Belvedère en maçonnerie. Ce fut là le noyau de la ville nouvelle. En 1784, le Margrave Charles-Frédérich I, fit de cette chétive baraque le superbe palais d'aujourd'hui, et dressa le plan suivant lequel devait se grouper près de lui les maisons de la Ville. Son heureuse Situation, la résidence du prince y appellèrent promptement la population et en 1738 elle comptait déjà 8.700 habitans. Mais c'est principalement à partir de cette époque, qu'elle prit une rapide extension: en 1815, elle renfermait 15,000 âmes et aujourd'hui l'on dit que la population dépasse 20.000.

L'Eglise protestante.
Palais de la Princesse Auguste.
Le Palais de L.L.A.A. les Margraves.
Le Chateau.
La Porte d'Ettlingen.
La Monnaie.
La Maison de Ville.
L'Eglise catholique.
au Jardin de S.A.M.me la M.re A.e
Le Musée.
La Synagogue.
La tour gothique.

Carlsruhe.

Chapitre 27.

Le Château.

C'était un jour de dimanche, un soleil brillant m'appelait de bonne heure hors de mon hotel. Toutes les séductions de la veille, ardents agités mes esprits et suspendu mon sommeil, il me tardait de reprendre le cours de mes impressions. Je me jettais donc de nouveau avec délices, mais sans tête, à travers toutes ces rues rayonnantes ou transversales. Je parcourus cette grande rue, qui est comme les grand axes de ce petit monde, et coupai tous les rayons et à chaque intersection m'apparaissait cette élégante tour centrale, qui était de point de vue à chacune d'elles. La population commençait à descendre dans les rues, et appelée par le culte de

l'éternel, elle circulait plus que de coutume. C'est alors que je vis l'impression que nous avions laissé dans le noble coeur de ces allemands que nous avions si longtemps combattu ou associé à notre gloire. Combien mon amour propre national ne fût il pas flatté, lorsque moi, étranger au milieu de cette population à laquelle j'étais inconnu, mais portant à ma boutonnière le signe de l'honneur Français, je reçus partout en passant, les hommages adressés à notre vieille gloire que les Badois partagèrent. Chacun se détournait pour me livrer passage et le chapeau bas semblait saluer le drapeau d'Austerlitz ou de Wagram.

Après cette vague promenade, je me dirigeai vers le chateau,

e considerai con grand' attentione qu'elle animate muraglie, che spirano al vivo le miserie delle corone, in mezzo alle loro apparenti adorate felicità.

(Le cardinal Bentivoglio)

J'entrai d'abord dans le jardin du chateau, toujours

ouvert au public, mais où l'on ne voit que la jeune femme rêveuse, venir de loin en loin, comme le papillon ou la colombe amoureuse. C'est encore un de ces jardins dits Anglais, dont les allées tortueuses allongent la promenade sans agrandir l'espace.

Des longs alignemens si je hais la tristesse,
Je hais bien plus encore le cours embarassé
D'un sentier qui pareil à ce serpent blessé,
En replis convulsifs s'entrelace sans cesse.

(Delille.)

Une fontaine à l'entrée, un pavillon chinois dans les massifs, sont les seuls ornemens de ce triste jardin. Cependant on y voit des fleurs, elles entourent le chateau qui semble sortir de la corbeille de Flore. Je pardonne la monotonie du reste, puisque je puis jouir de leurs brillantes couleurs, respirer leur parfum délicieux. Là se trouvent réunis la rose naissante, le camélia élégant, la giroflée aux suaves odeurs, le Géranium varié, le lys aux pétales d'or au calice d'albâtre simbole de pureté, le Myosotis que

La main du poëte cherche au milieu des herbes de Juillet, et toutes ces intelligences végétales auxquelles la superstition orientale a donné millions de sentiments, toutes cette nuée d'encens échappée à la guirlande de la reine des fleurs.

Aucune nation n'a résisté au charme qui s'attache aux fleurs. Le Camoëns rapporte, qu'il existe, près du Gange, une nation qui ne se nourrit que du parfum des fleurs, voilà la femme telle que je la conçois; une sylphyde vivante d'air embaumé et d'encens. Les chinois, dit un autre, se prosternent encore devant une fleur. Leur culte, en effet, ne parlerait-il pas plus au cœur que celui de tous les monstres dont l'homme s'est souvent fait des dieux. Enfin, dit un troisième, chez les Turcs jaloux, où la voix d'un amant ne peut aller jusqu'à celles qu'il aime, un Selam ou bouquet de fleurs, lui sert d'interprète. Sur une pensée il écrit son amour, par un souci, il fait connaître son martyre, par une tulipe il adresse un reproche, par la fleur d'oranger il marque son espérance.

Sous exprimez l'amour les fleurs semblent éclore,
Leur langage est muet, mais il est plein d'appas;
Un amant pour une fleur, à celle qu'il adore,
Dit: aimez-moi et ne m'oubliez pas.

Quelle langue pourrait mieux convenir à l'amour! et
l'amour lui-même, n'est-il pas une fleur de la jeunesse.
Mais dans un jardin anglais, où trouver ces muets
interprètes des coeurs. Un tendre amant y est donc
obligé de dire tout ce qu'un coeur timide n'ose avouer,
tout ce qu'un coeur innocent n'ose entendre. En le
confiant à une fleur, ce doux langage d'amour, tire plus
de suavité de son parfum, plus d'éloquence de ses vives
couleurs, plus de hardiesse de la timidité même de ses traits.

J'entre dans le chateau et demande la permission
de le parcourir. On me confie à un grand allemand couvert
d'un habit rouge galonné, il paraît qu'une taille de géant
est d'étiquette chez le prince. Mais mon géant n'a pas
le privilège de parler français, et je ne puis établir de
rapport avec lui qu'à l'aide de la pantomime. Il me

promène aurez des chaussées à travers une série de pièces
nües et sans ornemens. Seulement on voit çà et là
quelques petits cadres contre les murs, dans lesquels on a placé
quelques gravures coloriées représentant les différens uniformes
de la petite armée grand ducale, et sans doute tirées des
cartons des enfants du prince. Une vue de Stockholm peinte à
l'huile par une princesse de Bade et qui n'est pas mal pour
une princesse, car elle serait bien pire qui ne le serait pas,
une fort belle tête de Villard en tapisserie exécutée à St
Pétersbourg et qui fait honneur aux Gobelins, un cheval
de bois qui sert aux jeux gymnastiques des fils de
Léopold: Enfin dans une petite pièce éclairée par une
seule fenêtre, le trône ducal. C'est un simple fauteuil
d'accajou recouvert en Velours cramoisi placé sur une
estrade d'une seule marche au dessus du sol, sans doute
d'après le rang que le grand duc tient dans la hiérarchie
des Souverains. Ce fauteuil est surmonté d'un Baldaquin
d'où descendent des rideaux de Velours soutenus par des
cordons de soie. C'est là que le Souverain de ce petit état

poses lorsqu'il veut paraître dans tout son éclat. Chacun dira, que c'est mesquin! que pas la moindre petite dorure? pas la moindre. C'est que Léopold ne voyait que du bonheur de ses sujets, de la bonne administration du pays confié à ses soins et de l'amour que lui portait son peuple. quant à cet éclat, il ne lui manque pas et il a le bon esprit de s'en contenter, et d'en mépriser tout autre.

Je montai un bel et large escalier et me trouvai dans la salle de réception ou de bal. Elle est située dans la gallerie qui unit la tour au Château. Sous cette fois je me crûs dans l'habitation d'un prince, elle étincelle de dorures, de glaces et un grand nombre de lustres en cristaux de Bohême, doit lui donner un éclat prodigieux aux lumières. A la suite de cette brillante salle, est un petit salon octogone situé dans la tour et non moins brillant que la salle qui le précède. Sur son pourtour règnes une élégante gallerie où se placent les musiciens. Il est désigné sous le nom de

Sallon de concorde. On monte de là au Belvédere.

Arrêtons-nous là, d'autant plus que tous nous y convie. Quel tableau ravissant! qu'ici la nature est belle! qu'elle est grande, variée, éblouissante! J'étais en extase, mes yeux ne suffisaient plus à mes sensations, mes sens aux émotions de mon âme... c'était sublime de grandeur et d'effet. L'homme aussi est venu ajouter l'œuvre de son génie aux sublimités de la nature, comme si il devait en joignant son action à la sienne lui servir de complément. Vous voyez devant vous Carlsruhe déployant son superbe éventail de rues, où circulent si largement l'air et la lumière le bien de tous, et que l'œil embrasse et prolonge dans toute leur étendue. Voilà de l'homme... du côté opposé vous voyez cette immense forêt de Hardwald percée de ces nombreuses allées droites et rayonnantes sur vous, que vous avez peine à suivre dans toute leur longueur, tant elles semblent aller se confondre avec l'infini, au delà un encadrement de sombres montagnes terminent l'horizon, Voilà la nature!

Ces ruines du Vieux château de Eemberg s'apperçoivent dans le lointain, et viennent, au milieu des jeunes et brillantes impressions des choses modernes, nous dire que tout passe, que tout finit!

En sortant du château je vis se diriger vers son aile gauche un grand nombre de personnes, un livre à la main; allez y allaient assister dans la chapelle du prince, aux cérémonies du culte protestant. Désireux de voir la famille ducale, je suivis la foule et j'entrai dans le temple. Tout y est simple et sans le moindre décors. Une galerie règne surtout son pourtour et sert à la séparation des hommes et des femmes. Les femmes sont au rez-de-chaussée les hommes dans la galerie. après une assez longue attente, le Duc, la Duchesse, leurs filles aînées, les deux premiers de leurs fils, parurent à une tribune du fond qui correspond à leurs appartements. Le Duc est en uniforme, ses fils en bourgeois. Léopold est un bel homme d'une cinquantaine d'années. Sa figure est pleine et colorée, sa physionomie ouverte, il a l'air

heureux et satisfait. La princesse Sophie sa femme, chez laquelle coule le sang du grand Gustave, est une brunette de quarante ans environ, pâle, à l'œil noir, aux lèvres minces, se terminant de chaque côté un peu loin de l'axe de la figure, l'air un peu triste, peut-être par l'effet du recueillement ou de son état de grossesse avancée. Sa fille, tendre et jolie blonde, résume en elle la candeur des anges et la grâce des Silphydes. Ses deux fils, âgés de quatorze à quinze ans, m'ont paru gracieux. Mais ce ne sont pas là les seuls enfans de Sophie-Léopold, le nombre en est assez grand, on voit la nomenclature, par ordre de génitures: Alexandrine, Louis, Frédérick, Charles, Guillaume, Marie, auxquels il faut ajouter au moment où j'écris, Cécilia-Augusta, dont la grande Duchesse vient de d'accoucher.

L'orgue se fait entendre, les chantres commencent; le prince un livre à la main, mêle sa voix aux voix des assistans et pousse des sons de toute la force de

ses poumons, dilattant sa bouche comme le pavillon d'un cor. Moi dont la curiosité est satisfaite, je les laisse chanter et prôner tout à leur aise et vais visiter les Eglises et autres temples de la ville.

Carlsruhe.

Chapitre 28.

Monumens, Temples, Théâtre.

La Ville de Carlsruhe n'est pas seulement belle par ses rues, par son ensemble, elle est encore belle par ses monumens, la plupart dûs à son célèbre architecte Weinbrenner. Je vais citer les plus remarquables.

En sortant de la Chapelle du château, je me dirigeai par l'aile du château et arrivai sur la place du marché, où sont rassemblés plusieurs monumens. C'est d'abord l'hôtel de Ville et en face l'église protestante; les deux plus beaux ornemens de Carlsruhe, dûs à Weinbrenner et en construits en 1807 et 1821.

L'église est précédée d'une majestueuse péristyle soutenue par six colonnes d'ordre dorique. Dans l'intérieur douze colonnes supportent le plafond. Deux rangs de galeries règnent sur les longs côtés. Elles sont ornées de grisailles peintes par Zoll, sur les dessins de Feodor Iwanoff. Les sujets de ces peintures sont tirés du nouveau testament; la multitude des personnages jettes un peu de confusion dans ces compositions, cependant elles sont assez distinguées. À l'entrée du temple est un orgue, au fond la table de communion surmontée d'un tableau peint par Hagemann, représentant Jesus-Christ, non dans son humilité humaine attaché sur la croix, mais dans sa gloire divine s'élevant vers le ciel; non comme un homme périssable, mais comme un dieu immortel.

Les caveaux de cette église renferment les tombeaux de la famille Ducale.

J'entrai dans le temple au moment où l'on y faisait la communion. L'on sait que les protestants communient sous les deux espèces du pain et du vin,

comme dans la primitive église. Voici le détail de la cérémonie telle que je l'ai vue pratiquée.

Sur la table de communion, sont placés deux Vases remplis de vin, deux assiettes couvertes de pains et deux calices. L'un officiant occupe l'un des côtés de la table faisant face à l'église, deux autres sont sur le côté opposé, ils sont entourés d'une balustrade. Le premier a pour fonction de verser le vin dans les calices et de préparer les pains sur les assiettes. L'un des deux autres prend les pains, le troisième les calices, alors les communiants s'approchent en colonnes par deux, vers l'un des côtés de la balustrade comme les grecs s'avancent pour prendre des billets de spectacles. L'officiant qui y trouve, rompt en deux un pain, et en donne les morceaux à chaque couple à mesure qu'il se présente, suivant ces paroles de l'évangile « Jésus prit un pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, disant: prenez, et mangez, ceci est mon corps. » Il fait aussi ce que fait l'un après l'autre chaque communiant. S'avançant ensuite au second officiant en tournant autour de la table, chaque couple reçoit

de ces mains les calices, afin de satisfaire à cette autre parole de l'évangile « Prenant ensuite la coupe, il rendit ses actions de grâces et la leur donna, en disant: Buvez en tous, car ceci est mon sang. Chacun de même prit et but dans les calices. Il faut convenir, que buvant ainsi dans la même tasse, le reste du vin déjà goûté par tous ceux qui ont précédé, dont la bouche et le vin d'elles gâtés, doit être une chose fort répugnante, car ici tout est mêlé, grand seigneur ou manant riches ou pauvres, sains ou malades, le sang de Jésus-Christ en arrivant au dernier doit être prodigieusement allégé; car la colonne était longue. Une fois, elle se divisait en deux; les femmes se sont présentées les premières, vinrent ensuite les hommes. Je sortis du temple un peu dégoûté de la communion protestantes.

Sur cette place du marché, l'on voit encore deux monuments. L'un, en forme de pyramide d'Egypte, est le tombeau de Charles-Guillaume V, le fondateur de Carlsruhe. Monument lourd, épaté, camard et sans grâces. Je comprends les pyramides ces monuments immuables au milieu des flots

plaines de l'Egypte, présentant leur horrible masse à l'œil étonné, fatiguant la terre qui les porte depuis quarante siècles, plus formidables par leur énormité, le travail qui les a créé, et leur antiquité qui nous a valu les plus sublimes paroles que jamais général ait adressé à ses armées au moment de combattre, que par leur élégance et leur grâce. Mais au milieu d'une place, dans l'intérieur d'une Ville, entouré de maisons, qui l'écrase, un pareil monument réduit à de si petites proportions, n'est que ridicule; c'est une imitation de Lilliputiens, à un monument destiné à l'infini du tems, il faut l'infini de la grandeur et autour l'infini de l'espace, l'infini du désert aussi, ne s'en est il trouvé qu'un égyptien et celui ci fait le plus mauvais effet, il n'est digne ni de la reconnoissance des habitans pour celui qui leur a donné un aussi joli séjour, ni de la beauté de tout ce qui l'entoure, ni tout est de si bon goût. Un second monument élevé sur la même place, est une fontaine surmontée de la Statue en pied du grand Duc Charles-Louis, en habit de général, exécutée

en 1833. Cette statue n'est pas assez élevée, les grands du monde gagnent à ne pas être vus de trop près.

En suivant toujours l'axe du château on arrive sur la place de la rondelle qui tire son nom de sa forme circulaire. Au milieu de cette jolie place, est un monument élevé à la mémoire du grand Duc Charles auteur de la constitution. C'est une obélisque qui s'élève entre deux Sphinx, reposant sur un piedestal d'où s'échappe une fontaine et qui porte en médaillons le portrait du prince, avec cette exergue: Dem Gründer der Verfassung die Dankbare Stadt Carlsruhe. ce qui signifie en français: au fondateur de la constitution, la Ville de Carlsruhe reconnaissante. Ce joli monument, exécuté en grès rouge, est plein de grâce et d'élégance. Il produit un effet délicieux au milieu d'une place déjà embellie par de fort jolies maisons et par le palais des margraves frères du grand-Duc. C'est un des chef d'œuvre de Weinbrenner. Il a peu d'étendue sur la place il ne s'y fait apercevoir que par six colonnes corinthiennes qui soutiennent son fronton.

Je continue d'avancer dans cette grande rue centrale, et j'arrive enfin à l'extrémité de la Ville, à la porte d'Ettlingen. Cette porte, bâtie en 1808, est encore une œuvre de Weinbrenner. C'est un arc de triomphe de style dorique, élevé en mémoire de la réunion du Palatinat au pays de Bade. On lit sur la frise du côté de la Ville: Extructatur 1803, et du côté de la campagne: Regnante Carlo Friederico M.B.S.R.I.P.E.

En quittant cette rue monumentale j'allais à l'église catholique. Dans la construction de cette église Weinbrenner s'est écarté de la forme cruciale consacrée depuis la fin du onzième siècle pour les temples religieux des cultes romains; il a donné à celle-ci la forme circulaire, c'est une imitation du Panthéon de Rome. Je ne sais si c'est habitude, ou si cette forme circulaire rapproche trop l'église du théâtre, mais en y entrant quelque chose de choquant vint m'affecter. Je sentais un contraste blessant pour la majesté divine, entre l'acte religieux que je venais accomplir et le

idées qui surgissaient en moi de l'aspect des lieux. Aucune pensée religieuse ne pût arriver à mon esprit, malgré la présence du prêtre à l'autel, et je ne pus sortir des illusions dramatiques, dans les formes extérieures agissantes sur nous. Il paraît que c'est l'impression que fait généralement cette église, car elle ne passe pas pour le chef d'œuvre de son auteur.

L'on m'avait parlé du temples juif. J'y allais. L'entrée en est original, c'est une porte égirale entre deux Pylônes Egyptiens. C'était réunir deux Styles à trente ou quarante siècles de distance. J'aime l'unité en tout et partout, faire un mélange, un pastiches de plusieurs Styles, c'est méconnaître l'un des principes constitutifs du beau, qui veut que l'harmonie règne par la connexions des parties, par leur enchaînement gracieux, par leur liaison intime dans une douce gradation. Ce n'est pas en heurtant l'Egyptien contre le gothique que l'on pourra faire naître cette admiration qui ne peut résulter que d'une série de beautés saisissables et continues, s'identifiant entre elles

se rapportant à une seule unité de pensée, à un seul genre de beautés, qui donnent de la grandeur en donnant de l'ensemble. Ici je vois une ogive d'une part et deux pylônes de l'autre; mais je ne vois pas l'entrée majestueuse d'un temple, il y manque l'ensemble et l'unité. Vous pouvez être surpris par un contraste, mais non ému par le charme indéfinissable de ce qui est véritablement beau. Après avoir traversé ce pylône, cette voute ogivale vous pénétrez dans une petite cour entourée d'un portique, qui précède un petit temple, (car tout cela est très-petit). Il n'a rien de remarquable que son exactitude malpropretés. Mais l'on sait que c'est chose intéressante avec un enfant d'Israël.

Parmis les palais princiers de Carlsruhe, l'on remarque celui de la princesse Augusta, bâti par le Margrave Frédéric en 1816. Ce palais s'élève au milieu d'un jardin anglais et a pour base un massif de rochers à travers lesquelles on a ménagé un passage voûté; autre conception originale, bizarre qui ne manque

pas d'effet. En général, je vois, qu'ici, en architecture, l'on a plus souvent cherché à agir par surprise qu'à plaire par les beautés régulières de l'art.

L'on peut voir aussi le pavillon de la Margrave Amélie. C'est une gentille maison de plaisance, au milieu d'un jardin Anglais à l'extrémité duquel on remarque une tour gothique. C'est ainsi que dans ce dernier de jardins on aime à tromper les yeux par

Ces restes d'un Château qui n'exista jamais,
Ces Vieux ponts nés d'hier et cette tour gothique,
Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique
Artifice à la fois impuissant et grossier.

(Delille.)

Cette petite tour gothique renferme une statue de l'amour Conjugal. L'on voit que tout y est un peu gothique.

Carlsruhe, cette petite capitale, ce siège du gouvernement d'un petit état, renferme pour son administration tout ce qui constitue les grands. Il y a un hotel des monnaye, une direction des ponts et chaussées

un palais pour la tenue de ces états, des hotels pour les ministres, des casernes pour les soldats, des écoles pour la jeunesse, une fonderie et un arsenal pour les canons. Tout cela est placé dans des bâtiments qui ornent la ville de leur élégante architecture, et sont dus pour la plupart, au célèbre Weinbrenner.

Mais pourquoi avoir quitté le Style grec, qu'il avait généralement adopté dans tous les édifices publics construits par lui pour lui substituer dans les constructions nouvelles, ce lourd roman, oublié depuis tant de siècles et dont on ne parle plus que dans l'histoire de l'art. C'est à regret que j'ai vu appliquer ce Style à la nouvelle école polytechnique, gros bâtiment qui dépare la grande rue de sa lourde façade. J'en dirais autant de l'hotel du ministre des finances. Et dire qu'on y avait fait de ce mauvais Style, auparavant pour l'arsenal, et cependant l'on persiste encore et dans ce moment l'on construit en Style roman, la nouvelle académie. Chez nous l'on s'est engoué du moyen-âge

à Carlsruhe on recule jusqu'au tems de la primitive église, on voit qu'il y a progrès.

Tout grand Seigneur veut avoir des pages, Carlsruhe a voulu avoir un cabinet d'histoire naturelle, un Musée, une bibliothèque. Le cabinet d'histoire naturelle renferme une belle collection de minéraux, le Musée possède quelques morceaux remarquables, la bibliothèque de la cour compte 70.000 volumes. Il n'y a pas jusqu'à la société d'agriculture qui a son batiment spécial, où elle tient ses séances et qui renferme une collection intéressante d'objets relatifs à l'économie rurale et des échantillons de diverses productions.

L'affiche du spectacle porte la Somnambule de Bellini, avec débuts de Mlle Zécc, née à Bade, mais élève de Bordogni à Paris. Nous faisons prendre des billets d'étrangers, et après un dîner où en compagnie d'autres français, nous fîmes maintes libations avec ce délicieux vin de Margrave qui ferait boire un enragé, nous nous acheminâmes vers le Théâtre.

Le Théâtre est situé, comme nous l'avons déjà dit sur la grande esplanade du château, et il se confond avec toutes les maisons qui la bordent. Son entrée est obscure, on croirait plutôt pénétrer dans l'antre de Trophonius que dans le palais des muses. Est-ce là un de ces moyens ingénieusement ménagés pour faire ressortir davantage l'intérieur de la salle, comme dans les Panoramas, l'on vous fait passer par une série de corridors longs et obscurs, afin d'atténuer dans vos yeux tout l'effet de la lumière extérieure et donner à celle que vous recevrez du tableau toute la plénitude de son action. Et en effet en entrant dans la salle on est frappé de sa grandeur et de son élégance, elle n'est point chargée d'ornements, mais tout y est de bon goût. Elle m'a paru former un demi-cercle parfait, et pouvoir contenir 2 ou 3 personnes.

Les Allemands qui sont polis partout, font ici les honneurs de leur belle salle aux étrangers. On leur a assigné les meilleures places, les Stalles de l'amphithéâtre,

auditoire des loges de la cour. Trois loges sont réservées pour cette petite cour grand-ducal, la grande loge centrale et les deux petites collatérales. Dans celle de droite le grand-duc, dans celle de gauche les princes des fiefs, dans la loge centrale les personnes de la cour. au temple, j'avais vu les hommes séparés des femmes, au parterre du théâtre, je vis les femmes mêlées avec les hommes; chez nous, c'est le contraire. quel est le mieux, quel est le plus rationnel? je laisse aux casuistes à le décider.

Il paroît que le prince n'a pas adopté pour lui le principe de Louis XVIII, « l'exactitude est la politesse des rois ». Il se fit attendre ici comme il s'était fait attendre au temple. Néanmoins, à son arrivée il fut accueilli par des vivats très-chaleureux, particulièrement des officiers, tous réunis dans la galerie du premier; c'était de l'enthousiasme à haute pression. Il est vrai que c'était la première fois qu'il se présentait à son peuple depuis son retour d'Italie. Il se plaça avec la grande-duchesse et les femmes dans la loge de droite, le

Margrave Louis, son frère dans celle de gauche, trois femmes peu élégantes et quelques hommes garnissaient la loge du centre. Le prince était en capote d'uniforme; à l'église je l'avais vu en frac, décidément Dieux a les honneurs. Il était plus rouge encore que le matin et avait le cou serré dans un col vraiment apoplectique. La Duchesse était en grande toilette; le matin, au temple elle était sans parure, décidément le théâtre a les honneurs de la princesse. Elle était en cheveux frisés et tournés au dessus de chaque oreille en forme de macarons, du milieu desquels pendoit une perle en poire. Le prince Louis était en frac militaire, avec trois crachats sur la poitrine, comme son fils le grand duc. (note 16.)

La pièce commence. La prima donna, Mme. Veit aux blanches dents, à la voix fraiche, au gosier de rossignol dans le haut, au gosier de caille amoureuse dans le bas, a de l'action, une belle voix, une bonne méthode, on voit qu'elle s'est inspirée du talent de Pasta qu'elle copie souvent. Le premier ténor M. de Raitzinger qui passe pour le second ténor de l'Allemagne

que l'on a applaudi à Paris et dans les principales villes de Germanie. Il chante d'une voix éloquente, passionnée, bien sentie, où prend-on tant d'émotion, tant de compassion, tant de douleur? Il est, ainsi que Mlle Zeer, engagé à vie au théâtre de Carlsruhe. Les chœurs étoient parfaits. Les allemands ont un talent particulier pour les morceaux d'ensemble, il est rare qu'ils pèchent par les chœurs. Tout cela ne laissait rien à désirer. Fallait il que quatre ignobles danseuses vinssent sans grâce et sans talent, se débattre sur la scène. Heureusement, elles ont senti promptement leur infériorité, et se sont glissées bien vite dans les coulisses, à la grande satisfaction du public. Enfin nous fûmes contents de la représentation; nous l'eussions été bien plus encore, si au lieu de cette rude langue Allemande, on nous eût donné cette charmante Somnambola dans sa langue maternelle.

Nous sortîmes du spectacle à onze heures et demie, au moment où la ville resplandit de son éclairage vraiment magique. Cette immense esplanade a parois circulaires, ressemblait à un salon éclairé par mille bougies; elles auroient

disputés au soleil la lumière du jour, et rien n'est comparable à ces longues et larges rues éclairées de droite et de gauche par des réverbères de forme élégante, portés par des bras qui partent des murailles et sont tellement rapprochés les uns des autres, qu'à peu de distance ils semblent se confondre et former deux lignes continues, deux bras brillantes, deux cordons phosphoriques. Si dans l'obscurité de la nuit la Ville a perdu les brillantes couleurs de son badigeonnage, qui la rendait si coquette, elle semble le dédommager par la grande parure de diamants, et en recevoir plus d'éclat encore. Le matin c'est l'élégance parée d'une jeune beauté, le soir c'est tout l'éclat d'une grande dame.

Voilà Carlsruhe, Ville où toute réveille du sentiment de jouissance et de bien être. Ville de plaisir qui sourit sans cesse à son prince qu'elle aime, aux étrangers qu'elle accueille, comme si elle était heureuse et fière de se faire admirer.

Carlsruhe.

Chapitre 29.

Gouvernement.

Nous terminerons nos récits par quelques mots sur le gouvernements de ce petit état de Bade, que l'on pourrait appeller le Diamant de l'Allemagne. Je ne remonterai pas à son origine, je ne parcourrai pas les phases de son histoire, je ne parlerai que des choses actuelles; c'est je crois ce qui nous intéresse le plus, nous autres du tems présent.

Le grand Duché de Bade jouit d'un gouvernements représentatif. Une charte constitutionnelle lui a été donnée en 1818, par le grand Duc Charles. C'est à Griesbach, arrondissement d'Oberkirch, si connu par ses eaux minérales, qu'elle fut signée par lui. Ainsi Griesbach a été le berceau de la constitution

Badoise, aussi y est-elle depuis ce moment l'objet d'une fête patriotique qui se célèbre tous les ans le 22 aout. Elle a été donnée spontanément par le Duc Charles, sans avoir été précédée par ces convulsions, ces spasmes politiques qui ont galvanisés les peuples de l'extrême ouest du continent.

Cette constitution donne le pouvoir éxécutif au prince, et le droit de discuter et voter les lois à deux chambres.

Dans leur formation les deux chambres participent de l'élection. 76 membres de la noblesse nomment 8 membres à la première chambre. le prince a également 8 nominations à sa disposition; les deux universités de Fribourg et de heidelberg, y nomment chacune un membre; Enfin les évêques catholiques et protestants, les princes de la famille ducale, ont de droit entrée dans la première chambre.

La seconde chambre se forme par deux dégrés d'élection. Tout homme possédant ses droits civils concourt à la nomination des électeurs, et ceux-ci choisissent les députés. Aucune condition n'est assignée pour être électeur, mais pour être député, il faut avoir un capital de

10.000 florins, ou posséder un revenu de 1500 florins, ou, enfin, une place d'un rapport équivalent.

Les réunions des parlements ne sont pas annuelles, mais elles le sont au moins tous les deux ans. Au prince seul appartient le droit de convoquer les chambres, de proposer les projets de loix, de lever les impôts, et de rendre la justice. Il a le droit de grâce, il accorde la noblesse, déclare les guerres, fait la paix et les traités de commerce. Enfin le grand-duché de Bade, jouit d'une assez large liberté de la presse, quelquefois cependant, contrariée par la diète germanique.

D'après le lien fédéral qui l'attache à la confédération des peuples de la Germanie, le grand-duché de Bade doit à l'armée fédérale un contingent de 10.000 hommes. Ces hommes sont prélevés sur la masse de la population, d'après le mode de la conscription française, la seule de nos institutions qui y ait été conservée.

Le prince comme membre de la confédération germanique a voix à la diète générale de l'empire.

Cette position dépendante, ce satellitisme d'un petit état, ainsi enchaîné dans les liens d'une confédération politique, leur ôte une partie de cette indépendance qui est le but de l'association d'un peuple dont tous les élémens se sont réunis pour vivre sous les mêmes lois, dans un intérêt commun, avec l'exercice libre d'une volonté propre. Le grand duché de Bade faisant partie de la confédération germanique, cette république de souverains, il en tire à la vérité une garantie d'existence matérielle, mais aussi il est soumis aux décisions de la diète, dans tout ce qui regarde les intérêts généraux du pays, obligé d'en subir les volontés, de s'associer à ses conflits avec les autres puissances, de faire le sacrifice de ses intérêts propres, pour des intérêts qui ne sont pas les siens et peuvent souvent leur être contraires. C'est ainsi que les chambres de Carlsruhes avaient voté la liberté de la presse, avec certaines restrictions, la diète de Francfort, les rejetées et forcé le gouvernement

de Bade a été conformer à la décision de Francfort. Placé sur la limite des deux peuples, ce petit pays, si heureux, si inoffensif par lui même, a toujours été engagé dans les guerres de l'Allemagne avec la France, et il a eu souvent à supporter tout le fardeau des luttes incessantes de ces deux puissances. Les traces en sont partout, depuis les lignes de Stollhauffen, jusqu'aux monuments de Salzbach.

Riche de son sol,* dont il exporte de nombreux produits, tels que les vins, les bois, le chanvre, le blé, le Kirchewasser, les eaux minérales; de son industrie, dont les articles principaux sont la bijouterie, la quincaillerie, les toiles, les étoffes de laines, la fabrication du tabac; de ses institutions scientifiques, parmi lesquelles se distinguent l'université d'Heidelberg, l'une des plus anciennes et des plus célèbres de l'Allemagne; possédant un prince dévoué à ses devoirs, qui aime son peuple comme il en est aimé; une administration soigneuse des intérêts et du bien-être de la nation; des habitans

* Voyez la note 19.

dent les mœurs sont bienveillantes, les habitudes calmes et amies de l'ordre, que manque t-il donc au beau pays de Bade? de n'avoir qu'un maître!

L'unité Allemande* est aujourd'hui le rêve de quelques âmes généreuses de la Germanie. Le même esprit règne en Suisse pour l'unité Suisse. L'on y sent que le morcellement de ce sol qui appartient à la même race d'hommes, parlant la même langue, sous trente huit Souverainetés, n'a ni la force ni le poids que lui donnerait une union compacte, une Souveraineté unique placée entre l'Est et l'ouest de l'Europe, où sont aujourd'hui les deux grands foyers qui tendent à soulever le monde, les deux grands principes qui le régissent, et qui d'un jour à l'autre peuvent entrer en lutte. Cette lutte l'Allemagne est appellée à la décider en faveur de l'ouest, par sa position, l'ascendant de ses forces, et celle de ses lumières qui jaillissent des tribunes de Munich, Stutgard et Carlsruhe, et qui ne peuvent manquer d'appeler un jour le Corps Germanique

* Voyez la note 17.

entier. Deux puissances, parmi celles qui se partagent en ce moment l'Allemagne, peuvent également prétendre à l'honneur de constituer l'unité allemande. La Prusse et l'Autriche. La Prusse au nord, l'autriche au midi; la Prusse protestante, l'Autriche catholique; la Prusse de race germanique pure, l'Autriche plus Slave que germaine; la Prusse jeune et progressive, l'autriche vieille et stationnaire; la Prusse saisissant chaque idée qui peut favoriser son influence morale sur l'Allemagne et la faire gagner sur la rivale, depuis le protestantisme pour lequel elle s'est substituée à la Suède, jusqu'à la nouvelle association des douanes allemandes, qui jette déjà comme dans un réseau d'intérêts communs une grande partie des contrées du nord et de l'ouest de l'Allemagne, l'autriche se concentrant dans son immobilité et n'ayant d'action que pour la résistance; la Prusse enfin, qui si elle ne s'appuye pas encore sur les idées libérales, les tolère chez elle et les protège chez les autres, l'Autriche qui les

persécuter chez elle, la voit avec peine chez les autres.
Entre ces deux tirales d'influence, la lutte peut être
longue, comme tout ce qui se fait par l'ascendant
des idées, mais elle ne peut être douteuse. La Suisse
gagnera sur le midi la partie allemande, l'Autriche
gagnera aussi sur son midi, sur les Turquies, la partie
Slave. La tendance à ce partage nous paraît manifeste.
Depuis les traités de 1815 les acquisitions de l'Autriche
se sont faites sur le midi, vers l'Italie et l'Illyrie;
celles de la Suisse également vers le midi, au cœur
de l'Allemagne. Laissez le tems faire son œuvre, et
l'union allemande résultera de la tendance que donne
à ces deux puissances leur nature propre. Alors
l'Allemagne sera Prussienne, libérale, occidentale;
l'Autriche ne sera plus allemande politiquement
parlant; elle ne sera ni orientale, ni occidentale,
mais elle sera l'une ou l'autre suivant l'occasion et
ses intérêts. Alors la Russie ne pèsera plus sur
l'Europe de tout ce poids immense qui l'étouffe, et si

elle voulait lutter de principe et de force avec l'occident, elle serait refoulée dans ses steppes d'asie qui l'ont vu naître seule digne de son tyrannique empire, et d'où l'Europe n'aurait jamais dû la laisser sortir, pour la condamner dans les trois démembrements de la Pologne.

L'on ignore généralement en France que l'idée du Zollverein, de réunir plusieurs états contigus dans une même intérêt commercial par un système de douanes communes est dû au gouvernement de Bade. Le premier il en fit l'application à ses relations de transit avec la Hesse, par une convention passée en 1824, d'après laquelle toutes ces entraves qui gênent la circulation des produits industriels entre ces deux états devenaient supprimés. Bientôt la Bavière et le Wurtemberg imitèrent Bade et la Hesse et se réunirent à eux. Mais ce fut la Prusse qui, saisissant avec un tact admirable, tout ce qu'elle pouvait acquérir d'influence morale par ce système l'appliqua en grand. Elle rattacha à l'ancienne association une grande partie

de l'Allemagne du nord, constitua, par la suppression de ces lignes multiples de douanes qui en couvroient le sol et oppressait les petits états, une union compacte, sous un même intérêt de plus de 30 millions d'habitants dont la Prusse en représente la moitié, et forma une grande puissance industrielle qui semble devoir serrer de près la France et l'Angleterre et qui de commercial deviendra nécessairement politique à la première occasion. c'est ainsi que la Prusse prélude à la formation d'une Allemagne du nord, dont elle sera la suprême régulatrice, où se répandent les lumières, et les idées libérales qui un jour amèneront, sur ce sol qu'elles façonnent, le régime représentatif, dont cette jeune et robuste monarchie ne peut plus tarder à doter ses peuples à qui on l'a promis, et qui l'attendent depuis 1813.

Mais je m'apperçois que je me suis enfoncé trop avant dans les sentiers obscurs de la politique, reprenons la grande route de mon voyage.

Chapitre 30.

Retour.

Je quittai Carlsruhe; je commençais à sentir qu'il manquait quelque chose à cette belle; que l'admiration satisfaite, l'ennui succédait. Cette ville si élégante, si soignée, si belle est cependant frappée de tristesse, comme toutes les villes à rues larges, longues et droites. Ce sont de ces belles à taille élancée qui semblent ne se tenir debout qu'à condition d'être toujours sur la verticale, qui craignant sans cesse de la perdre, sont sans mouvement, sans désinvolture, et partant sans graces; on les admire, mais elles n'attachent pas. Je revins à Bade, dans ce vallon si sauvage mais si animé; où règne un désordre de beautés si pittoresque et si gracieux, où tout est jetté çà et là comme dans un bouquet de fleurs.

Mais l'automne approchait; sur la triste nature
Déja le soleil pâlissait,

A demi dépouillé de sa verte parure

Le chêne antique jaunissait;

les feuilles tombaient l'une sur l'autre par le froid détachées; l'hôte harmonieux des bois a cessé ses chants et ses amours; les oiseaux voyageurs se rassemblent en troupes pour quitter nos climats; les montagnes se revêtent de leurs robes vaporeuses; la nature s'attriste, les plaisirs s'enfuyent, il faut fuir avec eux. Adieu donc Bade! Tu m'as enivré de tes charmes, je te voue mes regrets et si je ne te revois plus, ton souvenir flattera toujours ma pensée.

Je reviens en France, je retrouve sur ma route mes élégants postillons, mes villages si beaux, si propres, si frais, mes campagnes si riches et si brillantes de leurs nouvelles couleurs. Je repasse ce Rhin, non plus avec cette émotion d'inquiétude et de malaise que fait naître l'éloignement de ce qui nous est cher, mais avec ces transports d'empressement et de bonheur que l'on ressent à l'idée de patrie, de parents et d'amis que l'on va revoir.

Mais que d'illusions devaient tomber devant moi au retour, et que la comparaison de ce que je quittais avec ce que je retrouvais, devint pénible pour mon amour propre national! Autour de ces postillons si élégans, si propres, si polis, je ne vis plus que des postillons enveloppés dans d'ignobles sarraux de toile bleue, la tête couverte d'un vieux chapeau gris, qui avait même perdu sa couleur primitive; les jambes enfoncées dans des bottes sur lesquelles la boue faisait enduit; des harnais dont les pièces se rattachaient avec des ficelles, et qui ne se rappelaient pas d'avoir jamais été noirci. Voilà cependant ce que l'on trouve à chaque poste chez le peuple le plus poli et le plus élégant de l'Europe. Et ces villages que je trouvais si beaux, qu'ils sont sales et embarassés de fumiers, de bois, de pierres, de voitures et de charrues. Et ces villes qu'elles sont mal percées, mal pavées, mal éclairées,

mal soignées!

Mais qu'ai-je dit! ô France ô ma patrie,

A quel séjour peux-tu porter envie!

Ton heureux climat, ton sol si fécond, ton industrie si productive, tes mœurs si bienveillantes, tes lois si douces, ta liberté si large, ton esprit si vif, ton génie si intelligent, ta gloire si brillante, ta puissance si grande . . . . Tout as tout en partage et tes enfans sont fiers de t'appartenir quelques soient les avantages que possèdent les autres, tu seras toujours,

Le beau pays de France,

et ton peuple,

La grande nation.

Fin du Voyage pittoresque.